ABRÉGÉ CHRONOLOGIQUE OU HISTOIRE DES DÉCOUVERTES

FAITES par les Européens dans les différentes parties du Monde,

EXTRAIT des Relations les plus exactes & des Voyageurs les plus véridiques,

Par M. JEAN BARROW, Auteur du Dictionnaire Géographique.

Traduit de l'Anglois par M. TARGE.

TOME SIXIEME.

SAINT-OUEN

A PARIS,

Chez { SAILLANT, rue S. Jean-de-Beauvais.
DE LORMEL, rue du Foin.
DESAINT, rue du Foin.
PANCKOUCKE, rue de la Comédie Françoise.

M. DCC. LXVI.

Avec Approbation & Privilege du Roi.

HISTOIRE
DES DÉCOUVERTES
Faites par les Européens dans les différentes parties du monde.

DESCRIPTION des Indes Orientales donnée par M. NIEUHOFF, & Abrégé de ses Voyages en ce pays jusqu'au temps de sa mort.

CHAPITRE I.

Monsieur Nieuhoff s'embarque pour les Indes Orientales : Il arrive aux Isles de Saint Vincent & de Saint Antoine : Description abrégée de ces deux Isles : Du terroir, des productions & des Habitants du Cap de Bonne-Espérance : Des animaux terrestres, des oiseaux & des poissons du même Pays : Stupidité excessive des Habitants : Cérémonies de leurs Mariages : L'Auteur se rend à Java, passe à la Chine, & revient en Europe.

LE 23 d'Août 1653, Monsieur Nieuhoff s'embarqua à Amsterdam, pour les Indes Orientales, à bord

NIEUHOFF, Chap. I. An. 1653.

77775

NIEUHOFF, Chap. I.

du navire le Faon, commandé par Corneille Juſt.

An. 1653.

Le 10 d'Octobre, ils arriverent à la vue de l'iſle de Saint Vincent, & jetterent l'ancre à midi dans la Baie de cette Iſle, où ils ſe pourvurent d'eau fraîche & de chevres, ainſi que d'une grande quantité d'oranges, de limons, de citrouilles & de diverſes autres ſortes de fruits, qu'ils y acheterent à très-bas prix.

M. Nieuhoff s'embarque pour les Indes Orientales.

Saint Vincent eſt une des Iſles de Sel : elle a environ cinq lieues de circonférence, & eſt aſſujettie aux Portugais. Les Habitants, qui y menent la vie la plus miſérable, n'ont point de femmes parmi eux. Ce ſont des Negres qu'on y tranſporte des Colonies voiſines, pour y faire la chaſſe aux chevres, dont on envoye les peaux en Portugal, où elles ſont vendues à un prix très-avantageux. Dans une autre de ces Iſles, nommée Saint Antoine, on trouve des fruits de toutes les eſpeces, & une grande quantité d'oiſeaux ſauvages.

Il arrive au Cap de Bonne-Eſpérance.

An. 1654.

Ils mirent à la voile de Saint Vincent, le 26 du même mois, & le 9 de Mars 1654, vers midi, ils entrerent dans la Baie de la Table, au

Cap de Bonne-Eſpérance, le vent ſoufflant très-fort du ſud-oueſt. Ce fut pour eux un grand avantage d'être arrivés dans une ſaiſon auſſi peu avancée, à cauſe de la quantité de plantes médicinales & de raffraîchiſſements de toutes ſortes, qui abondent au Cap, d'autant qu'ils avoient plus de quarante hommes malades à bord, outre huit qu'ils avoient perdus dans le voyage. Aux environs du Cap, & aſſez avant dans le pays, les campagnes ſont couvertes de lis & de tulipes. Tout y eſt extrêmement cher; l'Arrak s'y vend douze ſols le quatern, qui ne contient qu'environ un poiſſon de Paris, le Brandevin y coute un ſchelling la même meſure, & un melon d'eau, de bonne groſſeur, y vaut un demi-écu. Les Hottentots, quoiqu'ils ſoient ſouvent fort réſervés à trafiquer avec les Etrangers, font des échanges de leurs beſtiaux pour des pipes, des morceaux de cuivre, & pour d'autres bagatelles.

NIEUHOFF, Chap. I.

AN. 1654.

Les olives, les abricots, les oranges & les pêches, viennent très-bien en ce pays: l'air en général, y eſt très-ſain, clair & tempéré: Il y a

quelques glaces aux mois de Juin & de Juillet, qui eſt le temps de leur hiver ; mais elles ne ſont jamais fort épaiſſes.

NIEUHOFF, Chap. I. An. 1654.

Les bois ſont remplis de perdrix, de faiſans, d'oies ſauvages, de cailles, de corneilles, de canards, de ſarcelles, de becaſſines, de paons ſauvages, de faucons, de corbeaux, de pies, de moineaux, de grues blanches & noires, & d'autruches d'une prodigieuſe grandeur ; elles ſont de couleur griſe, & ne volent jamais, quoiqu'elles étendent leurs ailes en courant, & qu'elles ayent alors autant de vîteſſe qu'un cheval au grand galop.

Oiſeaux du pays.

Les bœufs y ſont très-gras, & quelques-uns qui n'ont point de cornes, ſont plus hauts d'un pied & demi que tous ceux qu'on trouve en Europe.

Des Quadrupedes.

On voit ſur la côte, une grande quantité de vaches marines, auſſi groſſes que des géniſſes, ſans poil ni cornes ; elles ont de courtes queues & de groſſes jambes, comme les éléphants ; les yeux ronds, les oreilles longues & les dents très-larges. On en conſerve la chair, par le moyen

du sel, & on la mange quelquefois comme le gros bœuf de Hollande.

NIEUHOFF, Chap. I. An. 1654.

Le Porc-épic qui naît au Cap, est un animal très-curieux; sa peau est toute couverte de pointes qu'il lance contre ses ennemis: & Nieuhoff rapporte qu'on trouva dans les bois, le cadavre d'un lion avec une de ces pointes dans le corps, qui étoit vraisemblablement la cause de sa mort.

Les moutons du Cap n'ont point de laine; mais ils sont couverts de poil comme les chevres: leurs queues qui ne sont qu'une piece de graisse, pesent souvent plus de vingt livres.

Le Chacal est, à ce qu'on prétend, l'animal dont l'odorat est le plus fin; il est si vorace, qu'il creuse en terre jusqu'à dix pieds de profondeur, pour y trouver une carcasse: on dit qu'il fournit souvent de la proie au lion.

L'intérieur du pays est rempli de tigres, de lions, de loups, de léopards, de rhinoceros & d'une autre espece d'animaux assez semblables aux éléphants: mais comme on donne une récompense pour chaque tête de bête sauvage qui est apportée au

Gouverneur Hollandois, on en trouve rarement vers le rivage de la mer.

NIEUHOFF, Chap. I.

An. 1654.

On voit quelquefois des baleines dans la Baie de la Table : mais elles y ſont fort maigres : entre les poiſſons, dont la plus grande partie ſont d'eſpeces inconnues en Europe, on trouve des ſoles, des poiſſons Hottentots qui ont quelque reſſemblance avec le merlus, & des torpilles, ou poiſſon à crampes, ainſi nommé, parce qu'il occaſionne cette eſpece d'engourdiſſement à tous ceux qui le touchent vivant.

Des Poiſſons.

Deſcription des Hottentots.

Nous avons déjà remarqué que les Naturels du Cap de Bonne-eſpérance, qu'on nomme Hottentots à cauſe de leur bégayement, ſont les peuples les plus ſales qu'il y ait au monde. On dit que les meres font une eſpece de mutilation à leurs enfants mâles auſſi-tôt qu'ils ſont nés, pour les rendre plus légers à la courſe. Ils ſont, pour la plus grande partie, d'une telle ſtupidité, que ſi on les enferme dans une chambre dont la fenêtre ſoit cloſe & la porte fermée, ils ne cherchent aucun moyen de s'échapper, étant à cet

égard, inférieur aux bêtes, qui, en général, ſont leurs efforts pour ſe mettre en liberté. NIEUHOFF, Chap. I.

Ils ont pour leur pays un attachement étonnant ; & l'on a vu un Hottentot, qui, après être demeuré pluſieurs années en Europe, en quitta les habits & les uſages auſſi-tôt qu'il fut de retour dans ſa patrie, où il reprit les boyaux qui leur ſervent d'ornement, & rentra dans ſes hutes enfumées. An. 1654.

Les filles ſont diſtinguées des femmes mariées, en ce qu'elles portent des petites branches de verdure, attachées autour de leurs jambes ; mais on les ôte le jour du mariage, pour leur mettre des boyaux deſſéchés à la place.

Quand une fille ſe marie, on lui coupe la premiere jointure du petit doigt, & on l'enterre, après qu'elle eſt demeurée liée pendant quelque temps au doigt du milieu de ſon mari.

Ils ſont partagés en différentes nations, dont les moins ſtupides ſont celles qui habitent près le Cap. Ils n'ont pas de demeure fixe ; mais ils ſont errans comme les Tartares &

les Arabes, & ils emmenent avec eux leurs femmes & leurs enfants.

NIEUHOFF, Chap. I.

An. 1654.

Il n'y a pas de pays dans l'univers auſſi ſujet aux tempêtes que le Cap de Bonne-eſpérance ; mais les vaiſſeaux y ſont garantis de leur violence par les différentes baies très-sûres, dont la nature l'a pourvu.

Nieuhoff arrive à Java. Son retour en Europe.

Le 13 de Mars, Nieuhoff & ſes Compagnons, quitterent le Cap & firent voile à l'oueſt. Le 24 de Mai, ils jetterent l'ancre au nord-nord-eſt de l'iſle de Java, où ils trouverent pluſieurs barques qui vinrent à eux avec des proviſions & des rafraîchiſſements. Ils en partirent le 26, & le 30, vers quatre heures après midi, ils arriverent devant la ville de Batavia, où notre Auteur débarqua, & il fut auſſi-tôt envoyé par le Gouverneur de cette place, en ambaſſade à la Chine, avec la qualité de Grand-Maitre. Quand il fut de retour, il fit un voyage en Europe, dans un vaiſſeau nommé la Perle, & arriva à Amſterdam le 6 de Juillet 1658.

CHAPITRE II.

L'Auteur se rembarque pour Batavia; en qualité de Supercargo, au service de la Compagnie Hollandoise des Indes Orientales : Il est envoyé à Amboine : Assujettissement de cette Isle, sa situation, ses productions & description particuliere des arbres qui portent le clou de girofle : Il arrive à Malaca : Description de cette Ville : Elle se rend aux Portugais & leur est enlevée par les Hollandois : Son commerce, ses productions, ses habitants : Gens qui ne peuvent aller que de nuit : Divisions dans le Royaume de Malaca : La longueur des ongles y est la marque d'une haute naissance : Femmes qui se louent pour un mois, & sont très-fideles : De la Reine de Patane, sa magnificence : L'Equipage du vaisseau en grand danger d'être empoisonné : On découvre la gourmandise du Cuisinier : L'Auteur arrive à Wingurla : La Reine de Golconde visite le tombeau de Mahomet : Description de la suite de cette Princesse ; Ses connoissances,

elle eſt reçue par les Facteurs Hollandois, à Wingurla : L'Auteur paſſe dans la ville de Gameron : Rareté de l'eau en cet endroit : Chaleur inſupportable : Comment on préſerve les vaiſſeaux pour qu'ils en ſoient moins incommodés.

NIEUHOFF, Chap. II.

An. 1658.

M. Nieuhoff ſe rembarque pour Batavia.

LE 22 de Décembre 1658, Monſieur Jean Nieuhoff eut ordre de la Compagnie des Indes, de s'embarquer à bord du vaiſſeau le Arnheim, du port de cinq cents tonneaux, de quarante canons & de quatre cents trente hommes d'équipage. Après un heureux voyage, ils jetterent l'ancre devant la ville de Batavia, le 18 de Juillet 1659 : M. Nieuhoff ayant rendu compte de la charge, en qualité de Supercargo, eut ordre de monter la Henriette-Louiſe, chargée pour Amboine, de marchandiſes appartenantes à la Compagnie, & qui furent confiées à ſes ſoins.

An. 1660.

Amboine eſt miſe par quelques-uns, au nombre des Iſles Molucques : elle eſt ſituée à trois degrés de latitude méridionale, & à vingt-quatre

lieues de l'isle de Banda. Elle a environ vingt-quatre lieues de circonférence, & abonde en girofliers, qui y furent plantés pour la premiere fois, en 1636. Les Habitants sont totalement dévoués au service de la Compagnie des Indes Orientales, & ils sont distribués en un nombre de villages, dont chacun est obligé tous les ans, de fournir son contingent d'épiceries. L'air de cette Isle est très-mauvais, & les corps y sont souvent infectés de maladies scrophuleuses, qu'on peut aisément guérir dans les commencements; mais qui deviennent presque incurables, quand on les laisse invéterer.

NIEUHOFF, Chap. II.

An. 1660.

On trouve à Amboine, beaucoup de mulets, du tabac, du coco, des pommes de terre, des oranges, des limons, des citrons, des cannes de sucre & des bamboucs. Les muscades n'y sont pas si bonnes que dans les autres Isles. De ses productions, le girofle est la plus remarquable. L'arbre sur lequel il vient, a la forme d'une pyramide, les feuilles ressemblent à celles du laurier; elles croissent sur de longues tiges entrelacées & menues, qui sont en grand nombre,

Productions de l'isle d'Amboine.

& près les extrémités des branches; ces feuilles ſont de couleur de pourpre. La fleur d'où vient le clou, commence par être blanche, enſuite elle devient verte, eſt rouge quelque temps après, & finit par un jaune très-brun. La ſéchereſſe lui eſt favorable, & le temps d'en faire la récolte, eſt depuis le mois de Septembre juſqu'au mois de Février. C'eſt une erreur vulgaire, de croire que les giroffliers attirent toute l'humidité de la terre, de façon que rien ne puiſſe croître à leur ombre. L'aridité du terrein qui les environne, doit plutôt être attribuée aux ſoins des Propriétaires, qui en arrachent toutes les herbes, crainte que la nourriture qu'ils reçoivent, ne ſoit détournée par d'autres canaux.

NIEUHOFF, Chap. II. An. 1660.

Une partie de l'Iſle d'Amboine eſt ſous la Juriſdiction de la Compagnie des Indes orientales, & une autre partie ſous celle du Roi de Ternate.

Pendant que Nieuhoff étoit dans cette Iſle, on tua un grand Crocodille au Port Victoria, qui appartient aux Hollandois. Il vivoit depuis long-temps dans le foſſé, d'où il détruiſoit toute la volaille du Gou-

verneur, & il attaqua une fois ſon Secretaire, qui eut beaucoup de peine à ſauver ſa vie. NIEUHOFF, Chap. II.

An. 1660.

Les Habitants étoient anciennement Payens & Cannibales ; mais à préſent ils ſont partie Chrétiens, & partie Mahométans. Les hommes ſont braves, mais trompeurs & très-pareſſeux : ils portent de petites barbes, & des mouſtaches très-épaiſſes. Leurs armes ſont des arcs, des fléches, des demi-piques, des javelots, des cimeteres, & une eſpece de fléches empoiſonnées qu'ils lancent par des cannes creuſes, & dont la bleſſure eſt mortelle. Ils ſe ſervent adroitement des armes à feu, & n'ont pour toute défenſe qu'une piece d'étoffe dont ils s'enveloppent le ventre & les parties poſtérieures. Mœurs des Habitants.

Les femmes ont un tempéramment très-ardent, & ſont très paſſionnées pour les Européens. Si leurs amants les trompent, elles ne manquent jamais à les empoiſonner ; mais la doſe eſt de nature à cauſer la mort par une maladie de langueur, & celle qui donne le poiſon, eſt toujours munie d'un antidote qui peut en arrêter les effets. Nieuhoff quitta cette Iſle le Nieuhoff arrive à Malaca.

NIEUHOFF. Chap. II.

An. 1660.

3 de Mai, & le 29 du même mois il fut de retour à Batavia. Il fut enſuite envoyé aux Iſles Picadore, d'où il paſſa dans celles de Teywan : en partit le 11 de Décembre, & le 30 du même mois, il arriva à Malaca. Cette Ville eſt la capitale du Royaume de même nom, qu'on penſe qui étoit joint anciennement à l'Iſle de Sumatra par une petite langue de terre que l'Océan a détruite. Elle eſt ſituée à 2 degrés 30 minutes de latitude ſeptentrionale : eſt très-peuplée, fort grande, & les bâtiments ſerrés, avec quelques maiſons de pierre ; mais pour la plus grande partie, elles ſont conſtruites de fortes cannes de Bambouc. Les rues ſont larges & belles, plantées d'arbres des deux côtés.

Malaca ſe rendit en 1510 aux Portugais, commandés par le Général Albuquerque, après une défenſe opiniâtre, le Roi ayant été obligé de ſe ſauver dans les bois, où il mourut. Elle fut enlevée aux Portugais par les Hollandois en 1640, après un ſiége de ſix mois, & ils firent un très-riche butin.

Cette Place fait un commerce pro-

digieux en or, en pierres précieuſes, & en toutes ſortes de raretés des pays Orientaux. Le Port, un des plus beaux des Indes, eſt toujours rempli de Vaiſſeaux de la Chine, du Japon, de Siam, de Bengale, de Coromandel, de Banda, de Java, de Sumatra, & d'autres endroits moins renommés. On s'y ſervoit anciennement de monnoie d'étain, fort péſante, & de peu de valeur : mais à préſent l'or & l'argent y ſont communs, & une piéce de Huit y a cours pour deux Gilders & onze Stivers.

NIEUHOFF. Chap. II. An. 1662.

Le poids de leurs marchandiſes s'eſtime par grand & petit Bar. Le grand Bar eſt de deux cents Kattées, & chaque Kattée vaut vingt-ſix Tayls, qui font trente-huit onces & demi de Portugal, parce que le Tayl eſt d'environ une once & demie. Le petit Bar contient également deux cents Kattées; mais chaque Kattée ne peſe que vingt-deux Tayls.

Les Naturels de Malaca ſont de couleur tannée, avec de longs cheveux noirs, de grands yeux & des nez plats : ils vont entierement nuds, à l'exception d'une piece d'étoffe

Habitans de Malaca.

qu'ils portent à la ceinture. Les femmes sont très-orgueilleuses, & ont la plus grande passion pour les bracelets & les pendants d'oreilles, ainsi que pour les pierreries & les riches étoffes de soie.

NIEUHOFF, Chap. II. An. 1660.

On trouve à Malaca, une espece d'hommes, qui ne voyent que dans les tenebres, le jour les rend aveugles, & ils le passent ordinairement à dormir, ne se levant jamais qu'au coucher du soleil. Les Malayens sont bien proportionnés, & leur teint est assez semblable à celui des Européens. Leurs pieds sont tournés en dedans, & leurs cheveux sont de couleur jaune, & si longs, que ceux des femmes tombent jusques sur leurs hanches.

La grande étendue de terrein, nommée Malaca, ou Malaya, est la partie la plus méridionale des Indes Orientales: elle comprend les Royaumes de Pahorn, Pera, Queda, Jor, Ligoor, Tanassen, & un grand nombre d'autres.

Jor est situé près le détroit de Malaca, & abonde en limons, ananas, bananas, citrons aussi larges que la main, & en plusieurs autres fruits

des Indes. On y trouve auſſi une grande quantité de poivre, de canelle, de buffles, de ſinges, de cerfs, & de moutons marins. Les Habitants ſont braves; mais orgueilleux, laſcifs, menteurs, civils & trompeurs. Leur teint eſt d'une couleur qui tire ſur le bleu; leurs nez ſont crochus, & leurs dents noires. Ils portent les ongles extrêmement longs, & les teignent de jaune: cette longueur eſt chez eux une marque de diſtinction. Les gens les plus riches ont des poignards garnis de pierres précieuſes, & Ratiſpont, Roi de Jor, qui vint à bord de la flotte Hollandoiſe, en 1608, en avoit un à ſon côté, garni de ſaphirs & de diamants, qu'on eſtimoit cinquante milles gilders. Il portoit auſſi au col, trois chaînes d'or, richement ornées de pierres précieuſes.

NIEUHOFF, Chap. II. An. 1660.

Dans le Royaume de Pahan, on trouve des muſcades, du macis, du poivre, des pierres qu'on nomme de cochon, qui ſont un excellent antidote contre le poiſon, du camphre, du bois d'aigle, mais particulierement de l'or & des diamants.

Royaume de Pahan.

La Ville capitale, qui tire ſon

NIEUHOFF, Chap. II. An. 1660.

nom de celui du Royaume, eſt ſituée environ à une lieue de la mer, & n'eſt habitée que par la nobleſſe, d'autant que les gens du commun vivent dans les fauxbours. Elle n'eſt pas grande; mais elle a pour défenſe un rempart ou muraille de vingt-quatre pieds de hauteur, formée de troncs d'arbres, ſerrés & preſſés fortement les uns contre les autres. Le palais du Roi eſt de bois: les autres maiſons ſont conſtruites de roſeaux & de paille: les rues ſont renfermées de chaque côté, entre des haies auſſi de roſeaux, & plantées de cocotiers, enſorte que cette place reſſemble plutôt à un jardin qu'à une ville.

Du Royaume de Patane.

Le Royaume de Patane eſt ſous un ciel tempéré, & le terroir en eſt très-fertile: il produit une grande quantité de ris & des fruits de toute eſpece, ainſi que du poivre. On y laboure la terre avec des bœufs; les bois ſont remplis de cerfs & de ſangliers ſauvages, très-nuiſibles, de buffles, d'éléphants, de tigres & de diverſes eſpeces de ſinges. On y trouve auſſi des oies & des canards, de même qu'une ſorte de tourterelles, dont les plumes ſont agréablement

variées. La mer eſt abondante en écreviſſes, en huîtres, en tortues, & en beaucoup de différents poiſſons; les montagnes ont des mines très-conſidérables. NIEUHOFF, Chap. II. An. 1660.

Les habitants de Patane ont le teint d'une couleur cendrée, mais ils ſont bien faits, fiers & pleins de faſte. Cependant ils ont beaucoup de politeſſe dans la converſation, & ne ſont pas grands ſoldats. Ils ſont exceſſivement jaloux; & quoique l'adultere ſoit très-fréquent parmi eux, à cauſe de la vivacité du tempérament de leurs femmes, il y eſt toujours puni de mort. Les Loix obligent le plus proche parent du coupable, fût-ce ſon propre pere, à être l'exécuteur; mais la fornication eſt regardée comme une faute légere.

Les Nobles ont ordinairement pluſieurs filles eſclaves, auxquelles ils permettent de ſe louer pour maîtreſſes pendant un mois, & les Etrangers ont communément le choix entre un nombre de jeunes perſonnes, pour en prendre une qui, au moyen d'une certaine rétribution, demeure avec lui cet eſpace de temps. Ces filles, pendant le jour, font tout le

NIEUHOFF Chap. II. An. 1660.

ſervice de la maiſon, & ſervent de concubines durant la nuit: mais il faut qu'un homme prenne garde à ne pas avoir d'habitude avec aucune autre femme, de même qu'il peut compter ſur leur fidélité, tant qu'elles ſont à ſon ſervice. Les Naturels ſont pour la plus grande partie très-pareſſeux, & le commerce eſt entierement entre les mains des Chinois. Les principales richeſſes des Patanes, conſiſtent en terres & en eſclaves, & les Marchands étrangers leur fourniſſent toutes ſortes de denrées précieuſes.

Leurs habits viennent du pays de Bengale, ils font venir du bois de Sandal, de Java; Borneo leur fournit du camphre, des eſclaves, de la cire & du bezoard. Ils tirent de Siam, du riz, du ſel, du plomb & de l'or: la Chine leur envoye de la porcelaine, du fer, du cuivre & toutes ſortes de ſoies blanches & jaunes: enfin, il leur vient des cimeteres du Japon, & pluſieurs autres pays contribuent à leur fournir toutes les marchandiſes dont ils ont beſoin.

C'eſt de Patane, que les Peuples de Lahor, tirent du riz, du ſel, des

oiſeaux & des bœufs : ceux de Malaca y viennent acheter des pierres de Bezoar : ce Royaume fournit à Borneo, du fer, de l'acier, & du cuivre : il envoye à la Chine, du poivre, du camphre, du bois de ſandal blanc & jaune, des peaux & de l'ivoire, & il vend aux Japonois de l'étaim, du plomb & de la ſoie, outre pluſieurs autres branches de commerce qu'il ſeroit trop long de détailler. Ce pays eſt ſi peuplé, qu'il pourroit mettre aiſément une armée de cent quatre-vingt mille hommes en campagne. Il eſt tributaire du Royaume de Siam, auquel il envoye tous les ans de riches habillements, des velours, de l'écarlate & de très-belles fleurs artificielles, artiſtement travaillées avec de l'or.

NIEUHOFF Chap. II. An. 1660.

Le Royaume de Patane étoit gouvervé en 1602, par une veuve, qui n'étoit âgée que de quinze ans. Elle ſe nommoit Pratie, & avoit à ſa Cour un grand nombre de dames d'honneur, auxquelles elle défendoit le mariage; mais elle leur permettoit les intrigues amoureuſes. Quand elle ſortoit hors de ſon palais, ce qui lui arrivoit rarement, elle étoit accom-

pagnée d'une cavalcade de deux mille nobles, qui portoient tous l'uniforme de son mari défunt.

NIEUHOFF, Chap. II.

An. 1660.

A trente lieues au nord de Malaca, on trouve une Isle, nommée Dingding, avec deux bonnes baies, où les vaisseaux ont un ancrage très-sûr.

Il arrive à Dingding.

Cette Isle n'a point d'Habitants : mais on y trouve une grande quantité de tortues & d'huîtres, dont il y en a beaucoup d'attachées aux branches des arbres. On y voit aussi diverses especes d'oiseaux aquatiques & un autre, vraisemblablement terrestre, que les Hollandois appellent Shuies-bird, dont la tête n'a point de plumes.

Il est près d'être empoisonné.

Nieuhoff demeura quatre jours dans cette Isle, après quoi, il suivit la côte de Sumatra : dans ce voyage, il fut près d'être empoisonné, ainsi que tout l'équipage, pour avoir mangé d'une brême de mer, qui, à la vue, paroissoit être un très-bon poisson ; mais ils furent soulagés par des vomitifs & par d'autres médicaments. Deux chats qui en avoient mangé les os, moururent peu de temps après, & le Cuisinier qui avoit

An. 1662.

seulement, disoit-il, léché ses doigts en l'accommodant, n'eut la vie sauve, qu'avec beaucoup de peine : il est vrai qu'avant de tomber malade, on l'accusa d'avoir dérobé quelques parties de la brême, qui ne parut pas entiere ; mais il le nia toujours fortement.

NIEUHOFF, Chap. II.

An. 1662.

Cet accident arriva le 14 de Janvier 1662, & le 3 de Février, ils passerent par Pontegarle, après avoir aidé l'Amiral Vandermaeder à prendre possession de la forteresse de Palepatnam, qu'ils furent très-étonnés de trouver abandonnée.

La Reine de Golconde arrive à Wingurla.

Le 5 de Mars, ils passerent par la barre de Goa, qui étoit alors bloquée par une flotte Hollandoise. Le 6, ils jetterent l'ancre dans la rade de Wingurla, où ils trouverent les Yachts de Bantam, qui y attendoient la Reine de Golconde, pour la transporter à Mocka, d'où elle devoit se rendre à Médine, & y visiter le tombeau de Mahomet. Sa garde, qui l'avoit conduite l'espace de quatre-vingt lieues, étoit composée de quatre mille hommes de cavalerie, avec de longues cottes de maille, dont les épaules étoient brodées de têtes

de ſerpents, ſuivant l'uſage des anciens Romains. Ils avoient des caſques bien polis, qui jettoient un grand éclat, étoient armés d'arcs & de fleches ; portoient de longues barbes, & étoient montés ſur de très-beaux chevaux Perſans.

NIEUHOFF, Chap. II.

An. 1662.

Les gens de qualité avoient chacun deux valets de pied à droite & à gauche pour tenir la bride de leur cheval : la Reine & toutes ſes femmes, étoient dans des litieres bien cloſes, pour les cacher à la vue du public : il y avoit devant elles, pluſieurs chameaux couverts de riches tapis ; l'un d'eux étoit monté par un Timbalier, qui exercoit ſes talents avec beaucoup d'agilité.

Le Chef d'eſcadre Hollandois & le Directeur de la Compagnie des Indes Orientales, allerent au devant de cette Princeſſe juſqu'à deux lieues de la ville. Pendant qu'elle y demeura, elle dicta à ſes Secretaires, pluſieurs lettres en diverſes langues. On avoit dreſſé pour elle, une tente magnifique ſur le rivage ; & le chemin qui conduiſoit de cette tente à la chaloupe, où elle devoit monter, pour ſe rendre à bord du Yacht, étoit couvert

couvert d'un tapis de coton. Il eſt vraiſemblable que le Capitaine de ce Yacht, étoit Mahométan, car il ne revint pas du voyage, & le bâtiment fut ramené par le Boſſeman. NIEUHOFF, Chap. II. An. 1662.

Wingurla eſt à 15 degrés de latitude ſeptentrionale : c'eſt un gros Village ſur le bord de la mer, dans le Royaume de Golconde, où la Compagnie Hollandoiſe a un comptoir. La plus grande partie des vaiſſeaux chargés pour la Perſe, ſont obligés d'y arrêter, pour faire de l'eau & du bois.

De Wingurla, notre Auteur ſe rendit à Gomeron, ville célebre de Perſe, où il arriva le 6 d'Avril. C'eſt le ſeul port de mer qui ſoit dans cette partie : la ville qu'on nomme auſſi Bander Abaſſi, eſt ſituée dans une plaine, ſur le bord de la mer, à 27 degrés de latitude ſeptentrionale, vers l'embouchure du Golfe Perſique. Près de cette place, eſt une montagne de ſable, qui ne produit ni herbe ni arbres. Nieuhoff arrive à Gomeron.

Gomeron a été bâti près des ruines de la fameuſe ville d'Ormus. Il eſt défendu par trois baſtions de pierre de chaque côté, ſur chacun

NIEUHOFF, Chap. II.

An. 1662.

desquels il y a plusieurs pieces de canon de fer. Les fortifications sont très-foibles du côté de terre, parce qu'on pense n'avoir aucun ennemi à craindre dans cette partie. Les maisons sont très-proches les unes des autres, chacune a une petite tour fort élevée, avec des ouvertures, & c'est le lieu où couchent les Habitants une partie de l'année. Elles sont bâties d'une espece de terre, que l'on coupe par morceaux quarrés, & qu'on fait sécher au soleil, où elle devient aussi dure que la pierre. Les murs sont blanchis avec de la chaux de coquillages brûlés: les maisons sont couvertes de feuilles de palmier, & ne paroissent que de misérables huttes.

Les rues sont courtes & étroites; & quoique les maisons soient construites en pente, de façon, qu'elles se touchent presque toutes par le sommet, on ne retire de cette disposition, que très-peu d'avantage, pour diminuer la chaleur, qui, en cet endroit, est excessive. Les rues ne sont point pavées: mais on en couvre le sol d'une espece de terre, qu'on arrose continuellement, tant

pour abatre la pouſſiere, que pour diminuer la chaleur, & avec le temps, cette terre devient très-dure. NIEUHOFF, Chap. II.

Les Hollandois & les Anglois, ont chacun un comptoir en cette Ville, & on les diſtingue par leurs pavillons reſpectifs, qui ſont plantés ſur le toit de leurs maiſons. An. 1662.

L'eau y eſt très-rare; les Eſclaves en vont chercher tous les matins, à trois lieues de diſtance; & pour la rafraîchir, on la met dans des vaſes de terre, ou dans des peaux de brebis.

Le palmier eſt le ſeul arbre qui croît aux environs de Gomeron: les Habitans y receuillent en abondance du vin de Perſe, qui eſt très-gracieux à l'odorat, d'un rouge foncé, & a beaucoup de force. Ils boivent auſſi de l'arak, liqueur tirée du riz & du coco par la diſtillation, & ſont paſſionnés pour le ſorbet, compoſé d'eau, de limons & de ſucre. Cette boiſſon priſe en trop grande quantité, occaſionne le flux de ſang.

Les Etrangers qui ſe haſardent à demeurer à Gomeron, depuis le mois de Mars juſqu'au mois d'Octobre, temps où la chaleur eſt exceſſive,

doivent s'attendre à être attaqués d'une fievre, dont il eſt très-difficile de guérir. Beaucoup de gens ſe couchent alors ſur des cuirs ou dans leurs tourelles, le corps plongé dans l'eau. Quelques-uns des plus riches, occupent leurs Eſclaves à leur jetter de l'eau-roſe ſur le viſage.

NIEUHOFF, Chap. II. An. 1662.

Les vaiſſeaux qui ſont obligés de demeurer dans ce Port, pendant la ſaiſon de l'été, doivent être bien couverts de voiles épaiſſes, autrement les planches ſeroient en danger de ſe fendre. La poix & le goudron bouillent alors ſur le pont, & il n'eſt pas poſſible d'y marcher pieds-nuds.

Cette chaleur exceſſive, eſt en grande partie, cauſée par la ſituation de la Ville, qui eſt au pied d'une montagne aride, directement oppoſée au midi. Le vent vient de ce côté la plus grande partie de l'été, d'où il arrive que celui de mer, bien loin d'être rafraîchiſſant, devient étouffant pour les hommes & pour les animaux.

Tous les habitants de Gomeron, ſont marchands : ils ont à dix ou douze lieues de la Ville, des mai-

fons de campagne, dont le plus grand nombre eſt ſur les bords d'un petit ruiſſeau. Pendant les chaleurs de l'été, ils y dépenſent, dans les plaiſirs, le profit de l'hiver, & laiſſent alors, leurs maiſons de ville, en garde à leurs Eſclaves : mais ils reviennent au mois d'Octobre, parce que c'eſt le temps où les vaiſſeaux étrangers & les marchands, commencent à arriver, & les affaires croiſſent à meſure que la chaleur diminue.

NIEUHOFF, Chap. II. An. 1662.

CHAPITRE III.

Commerce & denrées de la ville de Gomeron : Comment on y reconnoît les filles de joie : De la maniere dont les Habitants engraissent leurs bestiaux ; De leurs poissons & de leurs oiseaux : Sépulchre d'un Baniane qui est très-fréquenté : Des différentes sectes de Brumines : Leurs pénitences volontaires : De la vénération que le peuple a pour eux, particulierement les femmes ; Du danger auquel le Gouverneur de Gomeron est exposé tous les ans : De leurs postes à pied : Des Isles de Queixome, Kesam, Sarek, & Ormus : Description particuliere de cette derniere Isle : De l'antiquité, du commerce, de l'ancienne magnificence, & des ruines actuelles de la ville d'Ormus : Des fontaines salées & des eaux médicinales d'Ormus : Du bois qui s'enfonce dans l'eau : Conjectures sur ce qu'on dit que l'isle d'Ormus a brûlé pendant sept ans : Comment la puissance des Rois d'Ormus a été détruite.

NIEUHOFF, Chap. III.

An. 1662.

Suite de la Description de Gomeron.

IL arrive fréquemment, à Gomeron, des caravannes de plusieurs millers de chameaux, de dromadaires & d'ânes, chargés de toutes sortes de marchandises précieuses de Babylone, de Turquie & de Perse, qu'on y apporte tous les ans, pour les échanger contre celles des Indes. Cette Ville est particulierement l'entrepôt des étoffes d'or, des riches tapis, des perles, du vin de Perse, de la meilleure eau-rose qui soit au monde, des fruits de toutes sortes; comme prunes, raisins ordinaires, raisins de Corinthe, noix, dattes, oranges, citrons, grenades, pêches, & d'une infinité d'autres denrées.

Les femmes y sont très-renfermées & habitent des appartements séparés de ceux des hommes, qui ne s'occupent d'aucunes affaires quand ils sont avec elles. Les filles qu'on peut louer à prix d'argent, s'asseoient le soir sur des bancs près de leurs portes, avec chacune une lanterne à la main, & tout homme peut choisir celle qui lui plaît.

Les Naturels du pays, ont la peau très-bazannée; & si les pauvres ne

NIEUHOFF Chap. III.

An. 1662.

vont pas entierement nuds, au moins il s'en manque très-peu. Les plus riches, affectent dans leurs habits, la ſplendeur des Perſans: mais quelques-uns, que leur caprice attache à l'antiquité, portent des habillements ſemblables à ceux de leurs ancêtres, avec des anneaux d'or & d'argent aux doigts, aux oreilles & au nez. Le commun du peuple ſe nourrit de dattes, au lieu de pain ou de riz; & en général, les dattes & le poiſſon, ſont la principale partie de la nourriture, non ſeulement à Gomeron, mais par toute la côte. Pour engraiſſer leurs troupeaux, ils prennent auſſi l'intérieur des dattes, avec des inteſtins & des têtes de poiſſon, qu'ils font bouillir, & qu'ils mêlent bien enſemble, d'autant que le fourrage y eſt extrêmement rare.

Ils ont beaucoup de volaille, dont on fait peu d'eſtime, parce que le goût en eſt très-mauvais, de même que celui des pigeons, des perdrix, des moutons & des lievres. Entre une grande variété d'excellents poiſſons qui ſe pêchent aux environs, on trouve des ſoles, & des huîtres du goût le plus délicieux; mais ils

en connoiſſent peu le prix, & paroiſſent même les négliger entiérement. Ils conſervent très-bien le fruit; & les gens au deſſus du commun, particuliérement le Gouverneur Perſan, y vivent dans la plus grande ſplendeur, & dans tous les plaiſirs qui peuvent ſatisfaire la ſenſualité.

Tombeau d'un fameux Baniane

Environ une lieue à l'eſt de la Ville, eſt le tombeau d'un fameux Baniane, qui eſt révéré comme un Saint. Il eſt ſous un arbre, dont les branches s'enfoncent en terre, reprennent racine, & produiſent d'autres arbres, ce qui forme un bocage continu, où le peuple vient faire des parties de plaiſir & ſe mettre à couvert de l'ardeur brûlante du ſoleil. Les parties du terrein qui ne ſont pas occupées par les racines des arbres, ſont pavées de briques, & l'on y a placé des bancs très-propres pour la commodité de ceux qui ſont fatigués. Pluſieurs ſectes d'Indiens y vont faire des ſacrifices, & l'on a bâti une petite Pagode au-deſſus du ſépulchre, où brûlent nuit & jour, une grande quantité de lampes, ſous un dais d'étoffe de ſoie.

Auſtérité des Bramines

Il y a une ſecte de Bramines qui

NIEUHOFF, Chap. III. An. 1662.

vont entiérement nuds, à l'exception de ce que preſcrit la décence. Ils n'ont point d'habitation fixe; mais ils dorment ou ſur un tas de fumier, ou dans les porches des Temples. On en rencontre ſouvent, qui ſont aſſis, les jambes croiſées, près des grands chemins. Ils ne coupent jamais ni leurs ongles, ni leurs barbes, ni leurs cheveux, ce qui les rend d'un aſpect horrible. Les pénitences exceſſives que ces ſortes de gens s'impoſent, ſont preſque incroyables, & ils s'aſſujettiſſent volontairement à des auſtérités qu'on croiroit impraticables & au-deſſus des forces de la nature humaine.

On en voit quelquefois demeurer neuf ou dix jours dans des accès de dévotion, ſans manger ni boire: d'autres ne s'aſſoyent jamais; quand ils veulent dormir, ils ſe paſſent une corde au milieu du corps, l'attachent à une branche d'arbre, & y demeurent ainſi comme ſuſpendus: d'autres ont toujours les mains élevées au-deſſus de leurs têtes, & tournent les yeux d'une maniere étonnante, pour ne regarder perſonne, comme ſi c'étoit un crime de voir

les objets. Les piquures des mouches & des cousins, non plus que l'ardeur du soleil, ne leur font point quitter des situations si gênantes. Ils se frottent le corps de cendres, mêlées avec de la bouze de vache, du bois de sandal & du safran, ce qui leur donne la figure la plus dégoûtante. Ces malheureux sont les principaux objets de la dévotion des femmes Indiennes qui baisent les bouts de leurs doigts, & portent particulierement leur vénération aux endroits qui font honte à la pudeur. Elles y appliquent les levres avec le plus profond respect; & si le prétendu saint, marque la plus légere sensibilité, il perd aussi-tôt toute sa réputation.

NIEUHOFF, Chap. III, An. 1662.

Le Gouverneur de Gomeron rend compte de sa conduite à des Commissaires que le Roi de Perse envoye tous les ans pour l'examiner, avec pouvoir de lui faire couper la tête, s'il ne s'est pas conformé aux Loix. Il est obligé d'aller sans armes, au-devant de ces Officiers: mais il est très-rare qu'il soit puni de ses injustices. Quand le Commissaire juge qu'il s'est bien comporté, il lui fait pré-

NIEUHOFF, Chap. III.

An. 1662.

sent de quelques pieces d'étoffes, par forme de récompense, & ils entrent ensemble dans la Ville, où ils passent quelques jours dans les festins & dans les plaisirs.

Coureurs à pied dans la Perse.

Entre Gomeron & Ispahan, on trouve des Coureurs à pied, qui vont avec une vîtesse étonnante : ils reçoivent des appointemens du Gouverneur, qui, pour éprouver leur habileté, les fait courir d'abord avec un Cavalier bien monté; s'ils répondent à son attente, il leur donne le titre de Coureurs, leur fait présent d'un habillement complet; & leur permet d'accompagner, pour de l'argent, tout Etranger qui veut aller de l'une de ces Villes à l'autre, quand le Gouverneur n'a pas besoin de leur ministere.

Les peaux tannées des brebis & des chevres de Perse, sont en grande réputation ; les Bergers dirigent leurs troupeaux avec la plus grande facilité, quoiqu'ils soient souvent de plus de cinq cents bêtes; les pâturages paroissent y être en commun, & ils n'en changent, que lorsque l'herbe y est entierement consommée dans celui qu'ils quittent.

En avançant un peu vers la droite de Gomeron, on trouve les Isles de Queixam, Kesam, Larek & Ormus; mais il n'y a que cette derniere, qui mérite notre attention. NIEUHOFF, Chap. III. An. 1662.

L'isle d'Ormus est située entre le vingt-cinquieme & le vingt-sixieme degré de latitude septentrionale; elle est coupée par une chaîne de montagnes, qui s'étendent de l'est à l'oueſt, dans toute l'Isle. Au-delà de ces montagnes, on ne trouve que des collines blanches & stériles, qui produisent de très-beau sel, & il y en a une, en forme de pyramide, qui en paroît entierement composée. Sur le sommet d'une autre, qu'on appelle la montagne des morts, les Portugais ont anciennement bâti une chapelle dédiée à Notre-Dame du Roc, & les Naturels y ont taillé des degrés, parce qu'elle est naturellement très-escarpée. On remarque que cette chapelle s'éleve de plus en plus, par les effets du soufre, du sel & du salpêtre qui se forment continuellement dans le sein de la montagne. Description de l'isle d'Ormus.

La chapelle de Sainte Lucie, est voisine de cette montagne: on l'a

élevée sur les ruines de quelques anciennes tours, où les Rois d'Ormus enfermoient autrefois leurs freres, après les avoir privés de la vue. On trouve en cet endroit, une grande plaine, où l'on conserve avec soin, l'eau de la pluie, dans des citernes, parce qu'il n'y a aucunes sources dans toute l'Isle. Cette eau est beaucoup meilleure que celle qu'on trouve dans les étangs & dans les lacs; mais elle ne vaut pas celle qu'on y apporte de Quixome.

NIEUHOFF, Chap. III. An. 1662.

Au nord de l'Isle, est la ville d'Ormus, autrefois l'une des plus florissantes de l'univers, étant fréquentée à cause de ses richesses, par des gens de toutes Nations & de toutes Religions; & l'on disoit alors, que si la terre étoit un anneau, la ville d'Ormus en étoit le diamant.

Les vaisseaux Hollandois ont pendant long-temps emporté dans leurs pays, les marbres qu'ils enlevoient des ruines d'Ormus; mais cet usage a cessé par les ordres du Gouverneur Persan, qui l'a défendu sous des peines très-séveres, parce que les Persans eux-mêmes, s'en servent pour les bâtiments de Gomeron.

Ormus étoit auſſi l'une des plus fameuſes villes du monde, pour ſon commerce, & par les avantages de ſa ſituation, avant qu'on eût découvert un paſſage par mer, pour aller aux Indes Orientales. Lorſque les Portugais en eurent fait la conquête, ils ne négligerent rien pour en augmenter la beauté, & ils pouſſerent ſi loin leur oſtentation, que les ferrures mêmes de leurs portes & de leurs fenêtres étoient dorées. On a dit depuis, que ſi elle étoit demeurée juſqu'à préſent entre leurs mains, ils l'auroient changée en une maſſe d'or. Ils ont élevé ſur une éminence, une ſuperbe Egliſe, dédiée à la Sainte Vierge, avec un Hôpital à côté, nommé la Miſéricorde. Ils y avoient un grand nombre de Monaſteres, dont les plus conſidérables, appartenoient aux Auguſtins & aux Carmes. Quoique les Perſans ayent dépouillé cette Ville de tout ce qui en faiſoit la magnificence, il y reſte encore des traces de ſon ancienne ſplendeur. On y voit entre autres monuments, un clocher très-élevé, admiré pour la beauté de ſon architecture, & qui n'eſt pas l'un des

NIEUHOFF, Chap. III. An. 1662.

moindres ornements de cette place.

NIEUHOFF, Chap III.

An. 1662.

Les fortifications d'Ormus étoient très-peu de choſe, du temps que les Portugais en avoient la poſſeſſion. Le château qui eſt quarré, & environné d'un foſſé, étoit ſi rempli d'immondices, qu'à peine y avoit-il ſix pieds d'eau; les Gouverneurs Portugais, qui changeoient tous les ans, ſuivant la coutume de cette Nation, étoient de fort mauvais Ingénieurs, & très-peu expérimentés dans l'art militaire. Deux côtés de ce château ſont baignés par la mer Perſique: les deux autres regardent la Ville, & l'on trouve pour y arriver, une très-belle place, d'où la vûe eſt charmante du côté de la mer. Les Perſes ont fortifié beaucoup mieux cette place: ils ont nettoyé & creuſé le foſſé, & ont élevé une demi-lune, qui commande tous les environs. Le port eſt formé de deux pointes de terre qui s'avançent vers la mer: on a conſtruit un fort ſur une, & l'on voit encore ſur l'autre, une Egliſe bâtie par les Portugais, en l'honneur de Notre-Dame de Bonne-Eſpérance. Ce Port n'eſt pas parfaitement sûr, parce qu'il eſt trop ex-

posé au vent d'eſt, qui jette ſouvent les vaiſſeaux ſur la côte.

NIEUHOFF, Chap. III.

An. 1662.

Le Gouverneur demeure ordinairement à Gomeron, & il a un Lieutenant qui reſte dans la ville d'Ormus, où il habite un palais qui appartenoit aux anciens Rois.

La partie la plus agréable de toute l'Iſle, eſt nommée Inrumbake, dont la ſituation eſt entre les montagnes & la mer. Il y avoit autrefois une très-belle maiſon de campagne, entourée de ſuperbes promenades plantées de palmiers; mais elle eſt tombée en ruine, & Nieuhoff dit que de ſon temps, elle étoit totalement négligée. On y avoit creuſé anciennement, deux grandes citernes, avec un baſſin fourni d'eau par un ruiſſeau voiſin; il y avoit auſſi trois étangs contigus, dont l'eau étoit excellente.

Le village de Turumbake eſt miſérablement bâti: il ne contient que quelques huttes, conſtruites de roſeaux, & couvertes de feuilles de Palmier. Cependant il ſert de retraite durant l'été, à pluſieurs des principales familles d'Ormus.

Il arrive ſouvent que pendant trois

ans, il ne tombe pas une goutte de pluie dans toute l'Isle, & l'on ne doit pas s'attendre que le terroir, qui n'est qu'une masse de sel, puisse être fertile. Si nous en exceptons les productions du jardin royal, qui sont toutes, des effets de l'art, on ne trouve ni herbe ni verdure, & à peine voit-on que la terre y produise naturellement rien de ce qui peut servir à la nourriture de l'homme. Tout ce qu'on y trouve, est un petit nombre de dattiers, une espece d'épine, & quelques arbrisseaux en très-petite quantité.

NIEUHOFF, Chap. III.

An. 1662.

Les montagnes sont remplies de rochers de sel transparent. On trouve plusieurs sources salées, qu'on prétend qui ont des vertus médicinales, particulierement une, que les Habitants nomment Abdarmon. Ils s'y rendent en un certain temps de l'année, pour y être soulagés de diverses maladies, & les eaux de cette fontaine, sont un très-fort purgatif.

On fait à Ormus des vases de terre, dont on trouve la matiere dans l'Isle, on les enduit d'une substance nommée Gueche, dont il y a de deux sortes, la blanche & la rouge. Ils ont

encore un autre enduit fait de la terre qu'on prend ſous le fumier. Ils en forment des boules, qu'ils font ſécher au ſoleil, après quoi, ils les brûlent & les réduiſent en pouſſiere, dont ils font auſſi-tôt le mélange néceſſaire pour leur uſage; mais s'ils en laiſſent refroidir les cendres avant de s'en ſervir, elles ne peuvent plus leur être utiles. NIEUHOFF, Chap. III. An. 1662.

Pour engraiſſer leurs beſtiaux, ils leur donnent le matin des boules de ſucre brut, mêlées avec du beurre, & ils leur lavent auſſi-tôt les dents, pour empêcher que la ſaleté n'y demeure. Dans le jour, ils les nourriſſent avec les herbes que les champs produiſent, après avoir eu le ſoin de les bien nettoyer. Le ſoir, ils leur donnent des pois & des feves trempés dans l'eau, où on les laiſſe quelque temps avant de les leur faire manger.

Les Habitants pêchent une grande quantité de bois, du fond de la mer voiſine, où il plonge; au lieu que dans les autres pays, il nage ſur la ſurface de l'eau. Ce bois eſt apporté par les courants des montagnes de

Perſe, qui ne ſont qu'à deux lieues de diſtance.

NIEUHOFF, Chap. III.

Pluſieurs raiſons concourent à faire croire ce qu'on rapporte, que cette Iſle a brûlé pendant ſept années. Elle eſt très-ſujette aux tremblements de terre; les vents du ſud qui viennent des montagnes, en apportent des vapeurs ſulphureuſes, dont on ſent que l'air eſt rempli: la terre en pluſieurs endroits, paroît noire ou rouge, & préſente l'aſpect le plus hideux, & les vallées ſont couvertes de cendres, ſemblables à de la chaux vive. Outre ces marques évidentes de feu, on trouve ſous l'eau, au bord de la mer, une eſpece de pierre ponce, ſpongieuſe, légere, caſſante & poreuſe: quand on la met en poudre, elle ſe mêle aiſément avec l'eau, & forme un excellent ciment, qui, avec le temps, ſe durcit de façon, qu'il réſiſte ſuffiſamment à toutes les influences de l'air & des ſaiſons. Il n'eſt pas impoſſible que ces pierres ayent été lancées de quelque montagne brûlante: la plus grande partie ſont noires, & il n'y en a de blanches, que celles qu'on trouve

An. 1662.

Feu de ſept ans dans cette Iſle.

près le rivage de la mer, où elles ont demeuré long-temps, continuellement baignées de ſes eaux. NIEUHOFF. Chap. III. An. 1662.

Les chaleurs ſont encore plus fortes à Ormus qu'à Gomeron, durent au moins cinq mois, & continuent quelquefois depuis celui de Mai juſqu'en Décembre. Pendant toute cette ſaiſon, le vent ſouffle du ſud-eſt, & de l'oueſt-ſud-oueſt, mais rarement du ſud. On remarque que ce dernier vent, quoiqu'il ne donne pas grand rafraîchiſſement aux maiſons, rafraîchit cependant l'eau dans laquelle ſe baignent ſouvent les Habitants. Il eſt rare qu'ils s'amuſent à nager ou à plonger dans la mer, parce que la ſalure & la chaleur de l'eau, font aiſément enlever la peau.

Il y a des maiſons publiques qui payent au Roi une ſomme conſidérable, & où l'on vend une liqueur qui découle d'un arbre : ils la nomment Tari, & elle reſſemble aſſez au vin doux. On y trouve auſſi une eſpece d'eau-de-vie, tirée par diſtillation du riz & du ſucre, ainſi que des vins d'Eſpagne & de Perſe. Ces vins ſont très-chers, & il n'y a que les gens riches qui en font uſage : le

peuple boit ordinairement de l'eau.

NIEUHOFF. Chap. III.

Ormus étoit anciennement gouverné par ſes propres Rois; ils en tiroient des tréſors prodigieux par les douanes & par les impôts, ce qui les mettoit en état d'étendre leurs conquêtes dans le continent; mais ce qu'ils avoient gagné par leurs armes, ils l'ont enſuite perdu par leur négligence. Ils ſe ſont livrés totalement aux plaiſirs, & ont abandonné le ſoin des affaires publiques a des Favoris, qui, préférant leurs intérêts particuliers à l'avantage de leur Souverain, & à l'honneur de leur patrie, ont été vaincus facilement par les Portugais. Ceux-ci après avoir forcé les Rois à payer un tribut, ſont demeurés en poſſeſſion du pays, juſqu'en l'année 1622, qu'ils en ont été chaſſés par les Perſans, aidés des Anglois, auxquels les Vainqueurs ont accordé, en conſidération de leurs grands ſervices, la moitié de tous les droits qu'on leve dans le port.

An. 1662.

Gouvernement d'Ormus.

Toutes les marchandiſes des Indes, étoient autrefois apportées en Europe, par la voie d'Ormus, d'où on les tranſportoit par le Golfe Perſique & par la riviere d'Euphrate,

à Balſora. De Balſora, on les chargeoit ſur des chameaux, juſqu'à Bagdad, ville ſituée ſur le Tigre, où pluſieurs caravannes ſe réuniſſoient pour ſe rendre enſemble à Alep, après un voyage de quarante jours par les déſerts de Sirie. D'Alep, elles alloient à Tripoli, ſituée ſur la Méditerranée, & on les y embarquoit pour les différents ports de l'Europe. La découverte d'un paſſage aux Indes Orientales, par le Cap de Bonne-Eſpérance, a entierement aboli cette méthode ſi longue & ſi coûteuſe, de voiturer les marchandiſes, & par conſéquent, la ville d'Ormus en a ſouffert un tort irréparable; cependant il y va toujours pluſieurs Marchands, pour acheter des perles, & quelques ſoies de Perſe, en petite quantité, qu'on tranſporte par terre à Bagdad.

NIEUHOFF, Chap. III.

An. 1661.

CHAPITRE IV.

De la pêche des perles dans l'iſle de Baharen : de l'iſle de Quixome : Deſcription particuliere du poiſon nommé Baxana : De la priſe de cette Iſle par les Portugais : De leur expulſion par les Perſes & par les Anglois : Nieuhoff quitte la ville de Gomeron & continue ſon voyage : Préparatifs des Hollandois, contre la ville de Saint Thomé, deſcription de cette Ville : Tombeau de l'Apôtre de même nom : Notre Auteur arrive à Paliacate : Deſcription des Meſtices & Kaſtices : Deſcription de Maſulipatan.

NIEUHOFF, Chap. IV.

An. 1662.

ENTRE un grand nombre d'Iſles ſituées dans le Golfe Perſique, eſt celle de Baharen, fameuſe par la pêche des perles, qui occupe en général, plus de deux cents barques : nous ne nous arrêterons pas à en parler ici, parce que nous l'avons déjà fait dans un autre endroit.

Pêche des perles à Baharen, Iſle de Quixome.

A trois lieues d'Ormus, eſt une Iſle nommée Quixome, qui produit une

une grande quantité de bled & d'autres ſortes de grains. Outre un grand nombre de différentes eſpeces d'arbres, on y en trouve un, qui eſt particulier à cette Iſle, & dont le fruit eſt un poiſon ſi ſubtil, qu'il fait mourir immédiatement ceux qui en mangent, en ſi petite quantité que ce ſoit: ſon influence eſt même ſi dangereuſe, qu'on s'expoſe à une mort certaine, ſi l'on s'endort ſeulement un quart d'heure ſous cet arbre; les Naturels le nomment Baxana, & ſon fruit Rabuzit.

NIEUHOFF, Chap. IV. An. 1662.

Comme on trouve de très-bonne eau fraîche dans cette Iſle, ainſi que du grain, dont elle fournit celle d'Ormus, les Portugais s'en rendirent les maîtres, & y éleverent un Fort; mais ils en furent bien-tôt chaſſés par les Perſans qui les aſſiegerent par terre, pendant que les Anglois les aſſiégeoient par mer.

Dans l'Iſle de Jarek, qui eſt au ſud-oueſt d'Ormus, la Compagnie Hollandoiſe des Indes Orientales, qui réſide à Gomeron, a fait planter un jardin, où l'on entretient quelques végétaux très-utiles, & des oiſeaux privés pour l'amuſement.

NIEUHOFF, Chap. IV.

An 1662.

Après être resté quelque temps à Gomeron, Nieuhoff en partit le 2 de Juin ; il suivit la côte de Malabar, avec l'intention de gagner Punnegale, dans l'isle de Ceylan. Il avoit des lettres de recommendation pour le Gouverneur de cet endroit ; mais il les envoya par un petit vaisseau, n'étant plus dans le dessein d'y aborder, & il continua sa route jusqu'à Jafnapatnam.

M. Nieuhoff part de Gomeron.

Les Hollandois avoient alors formé le projet de mettre le siege devant Saint Thomé ; mais ils en furent détournés, quand ils apprirent que cette Isle avoit été vendue aux Idolâtres, par les Portugais.

Description de Saint Thomé.

La ville de Saint Thomé, autrement nommée Calamena, & par les Naturels, Maliapour, est située sur la côte de Coromandel. C'est une des plus belles villes de tout l'Orient, soit que nous la considérions par la magnificence des bâtiments, soit que nous examinions le nombre & la richesse des Habitants. Elle est fortifiée par un mur de pierre & par plusieurs bastions : il y a trois cents villes ou villages sous sa juriſdiction, & c'est un des ports les plus commo-

des de toutes les Indes Orientales. Il y avoit du temps des Portugais, une Egliſe de Capucins, dédiée à Saint François, outre pluſieurs autres beaux édifices, & un Collége entre les mains des Jéſuites, qu'on prétend qui convertirent, en l'année 1604, cent mille Mahométans & Payens, dans cette Ville ſeule. On dit que le corps de l'Apôtre Saint Thomas y eſt enterré, & l'on montre ſon ſépulchre dans une petite chapelle, ſur le ſommet d'une montagne aſſez éloignée de la mer. L'endroit où, ſuivant la tradition, cet Apôtre faiſoit ſes prieres, eſt entouré d'un balcon de fer, très-bien travaillé. La Chapelle eſt magnifiquement ornée: le bois dont elle eſt conſtruite, eſt regardé comme une relique par les dévots Pélerins, qui en emportent pour l'enchâſſer dans de l'or.

NIEUHOFF, Chap. IV. An. 1661.

De Jafnapatnam, notre Auteur ſe rendit à Negapatnam, dont le nom eſt compoſé de deux mots Malabares, qui ſignifient ſerpent & ville; & on le lui a donné, à cauſe du grand nombre de ſerpents, nommés Cabro Capellos, qui ſe trouvent aux environs. Elle eſt ſituée à 9 degrés 45

Nieuhoff paſſe à Negapatnam.

minutes de latitude ſeptentrionale; & avant que les Hollandois l'euſſent enlevée aux Portugais, en 1658, elle étoit magnifiquement ornée de pluſieurs belles Egliſes & d'autres édifices, dont on voit actuellement à peine quelques reſtes. Elle eſt cependant bien fortifiée, entourée d'un bon foſſé, & très-peuplée; la plus grande partie des Habitants, ſont de couleur tannée, à cauſe du mélange des Maures & des Chrétiens. Ce ſont les Mahométans qui en font le principal commerce.

NIEUHOFF, Chap. IV.

An. 1662.

Lorſque Nieuhoff eut terminé les affaires qui l'avoient conduit en cette Ville, il côtoya le rivage, qui eſt plat & ſabloneux, juſqu'au 15 de Juin, qu'il arriva à Paliacate, où il rendit compte à Laurent Pit, Directeur de la Compagnie, de tout l'or & l'argent dont on l'avoit chargé en Perſe.

La Compagnie Hollandoiſe des Indes Orientales a, dans cet endroit, un très-bon Fort, nommé Jeldrée, avec quatre baſtions de pierre. La ville eſt habitée en partie par les Hollandois, & en partie par les Naturels payens, qu'on nomme Janti-

ves, & qui trafiquent preſque tous en toiles & en cotons blancs & peints. Il y a auſſi un marché toutes les ſemaines, pour la vente du riz & des autres grains, que le pays produit abondamment.

NIEUHOFF, Chap. IV. An. 1662.

Le riviere fournit une grande quantité de poiſſons, que les Habitants apprêtent & vont vendre aux marchés étrangers ; ils ont ſoin d'en faire la pêche avant les grandes chaleurs de l'été, qui ſouvent font périr preſque tout le poiſſon qui reſte dans l'eau.

Des Meſtices & des Kaſtices. Deſcription de Maſulipatan.

Les principaux Habitants, ſont compoſés de Meſtices & de Kaſtices : les premiers, ſont les enfants nés du mélange des Européens avec les Naturels ; les autres, ſont les deſcendants des Meſtices ; on y trouve auſſi de riches Juifs, des Chrétiens de Saint Thomas & des Banianes.

Nieuhoff partit de Paliacate, le 20 de Juillet, & alla jetter l'ancre devant Maſulipatan, pour y faire du bois & de l'eau. Cette Ville eſt ſituée ſur la riviere Kiſn, à quelques lieues de Nagapatnam, & eſt baignée des eaux de cette riviere dans toute la partie du nord-eſt. Du côté de la

NIEUHOFF, Chap. IV. An. 1662.

terre, elle eſt entourée d'un étang, ſur lequel il y a un pont de deux mille pas de longueur, pour la communication de la ville à la campagne, avec une maiſon au milieu, où les Voyageurs fatigués peuvent prendre quelque repos.

En hiver, la riviere monte à une telle hauteur, que les Habitants ſont obligés de ſe ſervir de barques pour aller dans les rues; mais en été, elle devient guéable, & n'a pas plus de quatre pieds de profondeur. Elle eſt infeſtée d'un grand nombre de crocodiles; mais on en eſt dédommagé par l'excellent poiſſon qu'on y trouve en abondance. La ville eſt bien peuplée & les maiſons ſont proches les unes des autres. Elles ſont très-propres, conſtruites en bois, & couvertes de tuiles creuſes. Il eſt défendu par un Edit du Roi, d'y faire aucun bâtiment de pierre, ce Prince s'imaginant que des édifices forts & ſolides, encourageroient ſes Sujets à la révolte. Peut-être juge-t-il que ſa propre tyrannie ou ſon peu d'attention aux affaires, ou au moins, les exactions & la dureté de ſes Miniſtres, ſuffiſent pour les faire

soulever. Cependant les Mahometans Persans, ont obtenu la permission d'élever une mosquée de pierre de taille blanche, au centre même de la ville, & quelques Capucins Portugais, ont aussi eu assez de crédit, pour y établir un Couvent; mais la plus grande partie des Habitants sont des Marchands payens, quoiqu'ils portent, comme les Maures, des vestes blanches de coton & des turbans.

NIEUHOFF, Chap. IV. An. 1662.

Le riz leur tient lieu de pain, l'eau fait leur boisson ordinaire, & ils ont une grande quantité de poisson, de canards, d'oies & d'oiseaux privés & sauvages de toute espece. Les Compagnies Angloise & Hollandoise des Indes Orientales, y ont chacune un Comptoir.

La campagne à l'oueſt de Masulipatan, est unie & sans hauteurs: du côté de l'est, elle est remplie de palmiers & d'autres arbres, & la vue est bornée par des collines. M. Nieuhoff retourna à Paliacate, où il prit sa charge de marchandises qu'il savoit être d'un bon débit à Batavia. Son dessein étoit de faire voile pour cette Ville; mais il fut obligé, par ordre

de la Compagnie, de joindre une flotte qu'elle envoyoit d'Europe, contre quelques Places que poſſédoient les Portugais ſur la côte de Malabar. Dans cette expédition, il fut témoin de la priſe des villes de Colang, Cranganor, & de pluſieurs autres, dont nous parlerons plus amplement, en donnant l'abrégé des Mémoires de Baldæus.

NIEUHOFF, Chap. IV.

An. 1662.

Les Hollandois mettent le Roi de Cochin ſur le Trône.

Ce fut dans le même-temps, que les Hollandois remirent ſur le trône, le Roi légitime de Cochin, nommé Momadavil. Il en avoit été chaſſé par les Portugais, qui avoient élevé à ſa place, un de ſes oncles, lequel étoit dans leurs intérêts. Momadavil étoit un Prince très-affable, qui parloit aſſez bien les langues Malabare & Portugaiſe: il portoit ordinairement une chaîne d'or autour du col, de gros anneaux du même métal aux doigts, & étoit habillé de toile de coton blanche.

Pendant que les Hollandois aſſiégerent la ville de Cochin, ce Prince fut confié aux ſoins de M. Nieuhoff, qui, ſur ſa parole d'honneur, & ſur celle de la Reine de Coulang, lui permit de viſiter librement cette

Princeſſe. A ſon retour, il tomba malade & mourut à bord.

NIEUHOFF, Chp. IV.

An. 1662.

Il eut pour ſucceſſeur, ſon frere, qui portoit une couronne d'or, où étoient gravées les armes de la Compagnie des Indes. Ce Prince tenoit une cour ſuperbe dans un endroit des plus agréables, à peu de diſtance de Cochin.

CHAPITRE V.

Monſieur Nieuhoff eſt nommé Agent de la Compagnie, pour entretenir une correſpondance d'amitié avec les Princes du Malabar : Il arrive à Calcolang : Sa réception : Portrait du Roi & de ſon premier miniſtre : Il ſe rend enſuite à Porka : Deſcription du pays & du palais du Roi : Il conclut un traité avec ce Prince : Le Chriſtianiſme encouragé dans ce Royaume : Maladies auxquelles les Habitants ſont ſujets : Leur commerce : Oppoſitions qu'éprouve Nieuhoff dans ſa négociation à la Cour de Marta : Il réuſſit après de grandes difficultés : Il obtient une audience du Roi de Travancour : Deſcription de ſes Etats : Son entrevue avec la Reine de Coulang.

NIEUHOFF, Chap. V.

An. 1664

APRES la priſe de Cochin, il fut jugé néceſſaire de confirmer une alliance avec quelques-uns des Princes voiſins qui habitent la côte de Malabar. M. Nieuhoff fut choiſi

pour cette commiſſion par M. Jacques Huſtart, premier Conſeiller des Indes, dans ce département important. Il lui donna ſes lettres de créance, avec toutes les inſtructions néceſſaires, & Nieuhoff partit le 21 de Janvier 1664, pour la ville de Calcolang, accompagné d'un Sergent, d'un Interprête & de pluſieurs Soldats.

NIEUHOFF. Chap. V.

An. 1664.

M Nieuhoff eſt chargé d'une négociation.

Auſſi-tôt qu'il fut en cette Ville, on donna avis de ſon arrivée au Roi, & Nieuhoff avec un ſous-Facteur de la Compagnie, nommé Willing, furent introduits à l'audience de ce Prince, qui les reçut avec bonté, & leur donna toute la ſatisfaction qu'ils pouvoient deſirer. Il avoit tout ce qui caractériſe un homme d'honneur & ſincere : ſon abord inſpiroit la confiance, & ſes actions la confirmoient.

Les principales affaires du Royaume, étoient conduites par ſon favori le plus intime. Semblable à tous les autres Miniſtres d'Etat, il ne ſéparoit jamais ſon intérêt perſonnel de l'intérêt public ; mais il étoit toujours dominé par le dernier.

De cette Ville, Nieuhoff ſe rendit auprès du Roi de Porka, qu'il ſuivit

NIEUHOFF, Chap. V. An. 1664.

à ſa maiſon de campagne. Elle etoit à dix lieues dans les terres, dans un pays plat, coupé de canaux, comme la province de Hollande. Les campagnes des environs étoient couvertes de champs de riz, ou ornées de très-beaux arbres. Il n'y a point de grandes routes, & l'on n'y voyage que par eau.

Notre Auteur s'embarqua pour Kudda Malair, autrement Koromallo, qui eſt le nom de cette maiſon de campagne, ſur un canal étroit, qui donne entrée dans un grand lac de deux lieues de largeur. Il entra enſuite dans un autre canal, dont l'ouverture étoit ſi étroite & ſi embarraſſée de joncs, qu'il y avoit à peine de la place pour faire agir les rames. Ce canal le conduiſit dans une large riviere bordée de beaux champs de riz, des deux côtés, avec quelques montagnes un peu éloignées, où entre autres arbres, on en voit quelques-uns de ceux qui portent le poivre. La vue de ces montagnes, jointe à celle de pluſieurs belles maiſons, de jardins bien entretenus, & de petits bois d'endroits en endroits, forme le plus charmant payſage.

Kuddan Malair, ſitué ſur la rive droite de la riviere, eſt un village habité par des Chrétiens de la ſecte de Saint Thomas. En remontant cette riviere, les gens de Nieuhoff firent feu ſur un gros crocodile, qui étoit expoſé au ſoleil, ſur un banc de ſable : mais il ſe ſauva dans l'eau. Ce terrible animal étoit très redouté des gens de la campagne, auxquels il avoit cauſé de grands dommages. NIEUHOFF, Chap. V. An. 1664.

Le Roi faiſoit alors réparer ſon palais, qui étoit quarré & fort ancien : il y avoit un grand nombre d'appartements, dont pluſieurs étoient ornés de ſculpture d'un aſſez beau travail ; les fenêtres avoient des treillis de jonc ou de nacre de perle tranſparante. On y voyoit de très-belles ſalles de bains, où l'on montoit par de larges degrés de pierre, dont quelques-uns avoient vingt pieds de longueur, & un pied & demi de largeur.

L'arrivée de M. Nieuhoff ayant été prévue à la Cour, il trouva à ſon débarquement un des grands Officiers de l'Etat, qui le conduiſit à l'audience du Roi, & il vit que ce Monarque étoit très-favorablement

Il eſt bien reçu de pluſieurs Rois Indiens.

NIEUHOFF, Chap. V. An. 1664.

disposé pour les intérêts des Hollandois. Quand Nieuhoff sortit, Sa Majesté l'accompagna jusqu'à la porte de la salle d'audience, & l'Officier qui l'avoit introduit, le conduisit dans son propre appartement, où l'on avoit préparé un grand repas pour lui & pour ceux qui l'accompagnoient. M. Nieuhoff fit avec ce Prince, un traité qui fut redigé par écrit, & partit ensuite pour aller rendre compte à M. Hustart du succès de sa négociation. Ce Conseiller l'envoya une seconde fois vers le Roi de Porka, pour terminer le traité, qui regardoit particulierement le commerce du poivre, & l'on marqua tant d'égards pour le caractere d'Envoyé, dont il étoit revêtu, qu'une heure après son arrivée, il eut audience du Roi, qui le reçut avec la plus grande magnificence, & avec une suite brillante.

Quand Nieuhoff eut délivré ses lettres de créance, le Roi, qui parloit bien Portugais, s'entretint avec lui en particulier, & lui accorda tout ce qu'il demandoit en faveur de la Compagnie, avec la condition de lui payer dans un temps fixé, une

somme dont ils convinrent. Ce Prince étoit un Monarque absolu, qui ne dépendoit d'aucune autre Puissance, & qui avoit tant d'amour pour la Justice, que personne, dans ses Etats, n'osoit se rendre coupable du plus léger larcin. Il étoit très bien fait, de l'âge d'environ trente ans, & avoit des connoissances fort étendues. Il avoit plus de cinq cents barques ou petits bâtiments, en quoi consistoit sa principale force.

NIEUHOFF, Chap. V. An. 1664.

Les Rois de Porka étoient anciennement payens, & adoroient au moins, neuf cents Idoles. Le Christianisme s'y introduisit vers la fin du seizieme siecle, & depuis ce temps, il y a fait assez de progrès.

Le Roi qui étoit sur le trône, du temps de Nieuhoff, protégeoit beaucoup les Chrétiens, & avoit accordé aux Jésuites d'assez grands priviléges, tels que celui de construire des Eglises avec des croix au dessus, d'y appeller les fidelles au son des cloches, & d'y exercer librement leur religion.

Description du Royaume de Porka.

Le Royaume de Porka a environ douze lieues de longueur : il est borné par celui de Cochin au nord,

NIEUHOFF, Chap. V.

An. 1664.

par celui de Calcolang au ſud, par la mer à l'oueſt, & par Takken Berkenker au nord-eſt. Le terroir, en général, y eſt fértile; mais l'air y eſt aſſez mal ſain. Les Habitants ſont ſujets à perdre la vue, ce qui vient de l'uſage où ils ſont de manger leur riz très-chaud; & à avoir les jambes enflées, à cauſe de la mauvaiſe eau qu'ils boivent. Ils vivent de leur agriculture & de la vente de leur poivre, qui étoit anciennement acheté par les Anglois: mais à préſent, ce ſont les Hollandois qui s'en emparent, & ce Roi peut être regardé en quelque ſorte, comme leur tributaire.

Nieuhoff ſe rend à Martan.

De Porka, M. Nieuhoff & M. George-Henri Willing, ſe rendirent à cheval à la ville de Marta, ou Martan, qui eſt la capitale d'un Royaume de même nom, ſituée à trois lieues au ſud de Cochin. Ils y arriverent vers midi, & deſcendirent au Comptoir de la Compagnie Hollandoiſe, qui eſt un très-beau bâtiment, conſtruit dans le goût Malabare, avec des jardins très-agréables & des avenues de palmiers.

Nieuhoff fut introduit auprès du Roi; mais il trouva ce Prince très-

NIEUHOFF, Chap. V.

An. 1664.

opposé à sa demande, qui étoit de défendre l'importation du poivre, parce que la Compagnie vouloit envahir, pour elle seule, toute cette branche de commerce. Quelques Marchands Mahométans, qui faisoient particuliérement ce trafic, employerent tout leur crédit auprès du Roi, pour qu'il persistât dans son refus; mais l'adresse de Nieuhoff l'emporta, & après deux jours de négociation, il réussit à le gagner: cependant il fut obligé de renoncer à une autre demande qu'il avoit faite pour obtenir la permission de peler la canelle sauvage.

Lorsque les conditions furent réglées à la satisfaction mutuelle du Roi & du Député, on dressa les articles de leur convention; & ils furent signés de l'un & de l'autre, dans une place, en présence de toute la Cour, & d'un nombre infini de peuple, qui étoit venu en foule pour être témoin de cette cérémonie. M. Nieuhoff fit paroître toute sa sagacité en cette occasion; & par l'étendue de sa pénétration, il sut faire à propos des actes de générosité, sans lesquels il lui auroit été impossible de réussir.

NIEUHOFF, Chap. V. An. 1664.

Le Royaume de Martan s'étend jusqu'à celui de Porka, qui le borne au nord ; la mer des Indes le termine du côté du ſud, & il eſt borné par de hautes montagnes vers l'eſt. Il eſt très-peuplé & ſon terroir très-fertile : il produit beaucoup de poivre, quantité de pois, de feves & d'autres végétaux ; on y voit auſſi de beaux champs de riz, avec quelques puits ſalés. Le Roi qui avoit environ ſoixante ans, étoit fort gros & d'un viſage ſévere : il portoit un turban d'écarlate, entouré d'une toile de coton, & avoit à ſa ſolde, environ douze cents Negres. Les Chrétiens étoient en grand nombre dans ſon Royaume ; & en 1581, les Jéſuites avoient eu le crédit d'obtenir la permiſſion d'y bâtir une Egliſe, qu'ils dédierent à Saint André, parce que la derniere main y fut miſe le jour de la fête de cet Apôtre.

Il paſſe à Kalcolang.

De Martan, notre Auteur ſe rendit le 9 de Février, à Kalcolang, dont le Roi lui fit préſent d'une très-belle robe de brocard, à la maniere des Indes, & lui marqua la plus grande ſatisfaction de ce qu'il avoit réuſſi dans ſa négociation.

Le 12 de Février, M. Nieuhoff s'embarqua sur un vaisseau qu'on lui avoit préparé, pour se rendre à Attingen, où résidoit le Roi de Travankoor. Vers le point du jour, il débarqua dans un village nommé Napull, environ cinq lieues à l'est de Coulang. Il fut obligé de se servir d'une barque Indienne pour descendre à terre, parceque la mer étoit si haute, que son vaisseau auroit été en danger, si on ne l'avoit tenu au largue.

NIEUHOFF, Chap. V.

An. 1664.

De Napull, il fit environ une lieue par terre, sans perdre la mer de vue, jusqu'à ce qu'il fut arrivé à une grande riviere, où il monta sur une barque; & après avoir été à la rame pendant trois heures, il arriva sans accident à la Cour du Roi de Travankoor. Un des grands Officiers le reçut sur l'escalier, & le conduisit devant ce Prince, dont il fut très-bien accueilli. Il lui remit ses lettres de créance, & on lui donna ordre d'en attendre la réponse dans les jardins du palais, où on le conduisit pour les lui faire voir, accompagné de quelques uns des principaux nobles, après qu'on lui eut présenté

Il arrive à Travankoor.

NIEUHOFF, Chap. V.

pour rafraîchiſſement, du fruit de l'arbre nommé Piſang.

An. 1664.

Il y demeura quelque temps, & reçut un Meſſage du Roi, qui lui fit dire que dans une affaire auſſi importante que la négociation dont il étoit chargé, Sa Majeſté ne pouvoit ſe déterminer avant d'avoir pris un jour de délai pour y réfléchir. Cette réponſe fit juger à M. Nieuhoff, que ce Prince ne devoit pas être regardé comme ami de la Compagnie; mais il reçut enſuite un Meſſage particulier de la Reine, qui l'aſſura qu'elle avoit des intentions très-favorables pour les Hollandois, & qu'elle employeroit tous ſes ſoins à établir une paix ſolide avec eux. Enfin on remit à conclure le traité définitif dans la ville de Coulang, & Nieuhoff y retourna le 16 de Février.

Le Royaume de Travankoor a environ vingt-quatre lieues de longueur; il prend ſon nom de la Capitale, & produit en abondance, du poivre, du riz, de la canelle ſauvage & d'autres épices. Les Habitants, qui ſont en aſſez grand nombre, s'habillent ſuivant la mode du Malabar. Le Roi eſt ſervi avec ſplendeur:

il entretient beaucoup d'Officiers, qu'on nomme Mandegala, & plusieurs Conseillers, appellés Pullas.

NIEUHOFF. Chap. V. An. 1664.

Le Poivre des environs d'Attingen, n'est pas si gros que celui des vallées de Coulang & de Cochin; & la terre qui le produit est rouge & très-forte. Les montagnes sont partagées en champs de riz, qui s'élevent les uns au-dessus des autres, comme des degrés, & qui sont arrosés par différents petits ruisseaux.

Le 18 de Février, notre Auteur partit de Coulang avec M. Seaward Baker, pour se rendre à Gaenrée, & y conclure un traité avec la Reine de cet endroit. A son arrivée à Caligoli, il apprit que cette Princesse étoit partie pour un pélerinage, dans la contrée de Paratali, d'où elle ne devoit revenir que dans un mois, parce qu'il y avoit cinq grandes journées de chemin, dans un pays si plein de rochers, que les voitures ne pouvoient y passer & qu'il étoit presque impraticable, même pour les bêtes de somme & pour les gens de pied. Ces difficultés déterminerent M. Nieuhoff à renoncer au premier dessein qu'il avoit eu de suivre la Reine,

& il se contenta de laisser une lettre à un de ses Ministres, pour inviter Sa Majesté à accepter les offres d'amitié que lui faisoit la Compagnie, suivant l'exemple des autres Princes du Malabar.

NIEUHOFF, Chap. V

An. 1664.

Quelques jours après, notre Auteur trouva à Coulang-China, un des Ministres du Roi de Travankoor, & après quelques altercations, il conclut avec lui un traité très-avantageux pour la Compagnie.

Il va à Coulang.

Le 2 de Mars, M. Nieuhoff partit pour se rendre au palais de la Reine de Coulang : il trouva cette Princesse accompagnée de sept cents Soldats ; & très-bien disposée à accepter toutes ses propositions. Elle lui fit présent d'un bracelet d'or qu'elle ôta de son propre bras. Elle étoit de moyen âge & très-intelligente dans la conduite des affaires publiques. Elle avoit la peau brune, & les cheveux noirs attachés avec un nœud par derriere. Elle portoit autour de la ceinture, une bande assez étroite de toile de coton, & en avoit une autre qui flottoit négligemment sur ses épaules ; le reste de son corps étoit nud, & sa tête étoit couverte

d'une eſpece de chapeau blanc. Son col & ſes bras étoient ornés de bracelets d'or garnis de pierreries, & elle avoit de très-beaux pendants à ſes oreilles, qui étoient fort longues.

NIEUHOFF, Chap. V. An. 1664.

En revenant de Coulang, M. Nieuhoff fit une viſite à l'Amiral Houſtart, & lui rendit compte de toutes ſes négociations, dont l'Amiral parut très-ſatisfait. Vers le même temps la femme du Chef d'eſcadre Bitter, fut introduite auprès de la Reine, par M. Nieuhoff: elle fut conduite à la Cour, dans le Palanquin de Sa Majeſté, qui lui fit la réception la plus gracieuſe. Les femmes de Malabar étoient auſſi curieuſes de s'attirer un regard de cette Dame Européenne, quand elle paſſa dans ſon Palanquin, qu'elle le pouvoit être elle-même, d'avoir une entrevue avec la Reine de Coulang & avec celles de ſa ſuite.

CHAPITRE VI.

Monsieur Nieuhoff part de Coulang & reçoit ordre d'aller à Tutucurin : On le rappelle à Coulang : Description de Tutucurin, portrait des Habitants : Espece particuliere de souris : Férocité des serpents de Maduré : Pluie de sable très-dangereuse : De quelle maniere le Naïck de Maduré s'assure de la fidélité de ses principaux Officiers : De la pêche des perles : Comment on plonge pour cette pêche : D'une corne animée, nommée Sianco : Nieuhoff traverse les montagnes de Balligate : Danger qu'il court d'être pillé par des voleurs : Il retourne à Coulang, mais il quitte cette place à cause d'une dispute, & s'embarque pour la Hollande : Sa conduite est approuvée : Il est encore nommé facteur pour la Compagnie des Indes Orientales.

NIEUHOFF, Chap. VI.

An. 1664.

LORSQUE M. Nieuhoff eut mis les affaires de la Compagnie dans une situation favorable, & qu'il eut assuré son commerce, en faisant des traités

traités avec plusieurs des Princes de la côte de Malabar, il partit de Coulang, qui depuis deux ans, étoit le principal endroit de sa résidence, pour se rendre à Tutucurin, afin d'y remplir la place du principal Directeur, qui avoit reçu ordre de passer en Perse, pour des affaires importantes.

NIEUHOFF, Chap. VI.

An. 1664.

Nieuhoff passe à Tutucurin.

Le 12 de Mars, notre Auteur s'embarqua pour cette Ville, où il arriva le 18, après avoir été très-fatigué par les vents contraires. Il y demeura environ six mois, & fut ensuite rappellé à Coulang, où il étoit très-estimé, pour y reprendre le soin des affaires du commerce de la Compagnie, & il laissa M. Laurent Piil, chargé de ses intérêts, à Tutucurin.

Cette Ville ne peut être regardée que comme un principal village, & l'on en trouve six autres sur la côte de Maduré, qui, tous ensemble, ne contiennent qu'environ vingt mille personnes. Il y a un beau port de mer, situé dans un terrein uni, & orné de plusieurs édifices de pierre, entre autres de trois Eglises Chrétiennes, d'un couvent de Franciscains & d'une chapelle de Protestants.

NIEUHOFF, Chap. VI. An. 1664.

Les Habitants ſont plutôt payens que Chrétiens, quoiqu'ils paroiſſent fort attentifs à la célébration du ſervice divin, malgré le peu de connoiſſance qu'ils en ont. Ils ſont preſque noirs, forts, trompeurs, ruſés & enclins à la débauche: ils ont peu d'attention pour leurs femmes, & s'attachent aſſez ordinairement à pluſieurs maîtreſſes favorites. Ils mangent de la viande & du riz, ne boivent que de l'eau, & ſubſiſtent de la pêche des perles, ainſi que du travail des toiles de coton peintes.

Les Capitaines & les Gouverneurs de ces ſept villages, changent tous les ans, & jurent fidélité à la Compagnie Hollandoiſe des Indes Orientales. Ils ſont particulierement ſous la juriſdiction du Naïck de Maduré, qui s'étend à ſoixante & quinze lieues de longeur, ſur trente de largeur. La côte de la mer eſt remplie de perles, mais la terre ne produit d'autre verdure que celle de la joubarbe & des chardons. Le coco même, qui pouſſe avec tant de facilité dans les autres endroits ne peut venir dans ce terroir.

On y trouve des lievres, dont la

chair eſt fort dure, avec des perdrix rouges. Il y a des ſouris de deux eſpeces, qui ne craignent pas les attaques des chats. Les plus petites ſont rouges & féroces: les plus grandes ont la couleur & la figure de celles d'Europe, mais leur peau eſt rude & ſans aucun poil. Elles ſont auſſi groſſes que des chats, ſe battent courageuſement, & cauſent un dommage conſidérable aux Marchands, par les trous qu'elles font dans leurs magaſins.

NIEUHOFF, Chap. VI.

An. 1664.

Ce canton eſt rempli d'animaux venimeux, & les ſerpents y ſont ſi peu craintifs, qu'il y en eut un, qui laiſſa une nuit, ſa peau aux pieds de Nieuhoff. Aux mois d'Octobre, de Novembre & de Décembre, l'air y eſt d'une chaleur exceſſive, & il ſouffle des vents brûlants qui amenent des tourbillons d'un ſable léger des montagnes: il eſt très-dangereux alors de ſe promener dans la campagne, où l'on ſeroit en riſque d'en être ſuffoqué.

Le Naïk eſt maître de pluſieurs provinces conſidérables, dont chacune a un Gouverneur particulier. Il s'aſſure de la fidélité de ſes Sujets,

Moyen dont ſe ſert le Naïck de Maduré, pour s'aſſurer de la fidélité de ſes ſujets.

NIEUHOFF. Chap. VI.

An. 1664.

en retenant leurs femmes & leurs enfants enfermés ſous la garde des Eunuques, dans un chateau, éloigné d'environ ſept lieues de Maduré. Les maris ne peuvent les aller voir qu'avec une permiſſion particuliere, qui, ordinairement, eſt limitée à deux ou trois jours, & cette contrainte eſt cauſe que la plus grande partie des Nobles ont des Concubines. Nous avons déjà obſervé que le mot Naïck, ſignifioit originairement Gouverneur ou Viceroi ; mais à préſent ceux qui le portent, jouiſſent de la puiſſance royale.

Comment on fait la pêche des perles.

On fait la pêche des perles entre la côte de Maduré & l'iſle de Ceylan. Quelques-uns des bancs où on les trouve, ſont à ſix ou ſept braſſes de profondeur dans la mer, & à douze ou quinze toiſes de diſtance du rivage. Ces bancs ſont plutôt des eſpeces de rochers de corail blanc ; & lorſque les huîtres y ont demeuré environ ſix ans, elles y vomiſſent leurs perles, qui ſont alors perdues. Le mois d'Octobre eſt le temps le plus favorable pour cette pêche, parce que c'eſt la ſaiſon où l'air eſt le plus calme, & la mer plus tran-

quille. Les Plongeurs ſont couverts d'une chemiſe légere, avec des gants à leurs mains & des filets attachés autour de leur col, pour y mettre les huîtres qu'ils détachent du rocher. Chacun a une pierre d'environ cinquante livres, qui lui ſert à être plutôt au fond de l'eau, & on la retire auſſi-tôt qu'il fait connoître par un ſignal, qu'elle ne lui eſt plus néceſſaire. Les Plongeurs travaillent avec la plus grande diligence, à arracher les coquilles du roc, & à en remplir leurs filets. Quand ils jugent qu'ils ne peuvent reſter plus longtemps dans l'eau, ils tirent la corde à laquelle ils ſont attachés, & ceux qui ſont dans la barque les en retirent auſſi-tôt. Ces barques, qu'on nomme Toniis, ſe louent un prix réglé par jour, avec les hommes d'équipage & les Plongeurs.

NIEUHOFF, Chap. VI. An. 1664.

Toutes les coquilles qu'on apporte à terre, ſont miſes en un monceau, juſqu'à ce que le temps de la péche ſoit fini. On les ouvre alors dans une maiſon de bois, élevée pour cet uſage, en préſence d'un Facteur de la Compagnie & d'un Agent du Naïck. Il arrive ſouvent que la puanteur

occaſionnée par la longueur du temps qu'on les a gardées, engendre des maladies contagieuſes. Il y a des coquilles où l'on ne trouve point de perles, d'autres en ont ſix ou ſept, & quelques-unes même juſqu'à huit. On les éclaircit avant de les vendre, en les frottant avec du riz en poudre & du ſel.

NIEUHOFF, Chap. VI.

An. 1664.

Outre les coquilles à perles, on pêche encore ſur cette côte, d'autres coquillages qui reſſemblent à des cornes; on les nomme Siancos & elles contiennent un être animé. On en fait des bracelets & des bagues, que dans le pays, on préfere à celles d'ivoire. On en a quelquefois pêché d'une eſpece beaucoup plus eſtimée que les autres pour la groſſeur & pour la couleur: on la nomme la corne du Roi; mais il ſe paſſe quelquefois cent ans ſans qu'on en trouve une. Les Plongeurs & les Pêcheurs ſont ſouvent dévorés par des Scharcks ou requins, qui ſont des animaux très-voraces; & quoique ces gens ſoient Chrétiens, ils croyent s'en garantir par des enchantements & des conjurations.

M. Nieuhoff paſſe à Coulang & revient à Batavia.

M. Nieuhoff dans ſon voyage à

Coulang, traverſa les montagnes, nommées Balligate, qui forment une chaîne de plus de cent lieues de longueur. Quand le ſoleil luit, la ſurface de la terre, qui eſt d'un rouge éclatant, fait des réflexions ſurprenantes dans la moyenne région de l'air.

NIEUHOFF, Chap. VI.

An. 1664.

Il n'y a point, entre Tutucurin & Coulang, d'hôtelleries où les Voyageurs puiſſent ſe repoſer & ſe rafraîchir; mais notre Auteur étoit accompagné de pluſieurs Eſclaves qui portoient des proviſions, & il avoit une garde de Soldats. Il fut obligé de les prendre à ſa ſuite, pour ſe garantir d'un parti de voleurs Malabares, qui l'auroient certainement dépouillé lui & ſes gens, s'il n'avoit été bien eſcorté. Ils eurent même la hardieſſe d'en enlever deux, chargés de vin de Perſe; mais ces bandits furent mis en fuite auſſi-tôt qu'ils virent une file de mouſquets qu'on étoit prêt de décharger ſur eux.

Le 25 de Mai, M. Nieuhoff arriva à Coulang, où il prit des meſures pour fortifier & rétablir cette place: mais il eut quelque différent avec M. Goens qui y préſidoit, au

lieu de Jacob Houſtart, alors à Batavia, & Nieuhoff reçut des ordres pour ſe rendre à Columbo, dans l'iſle de Ceylan. Il y reſta environ un an, & ſe rendit enſuite à Batavia. Il y arriva le 20 d'Août 1667, & y demeura trois ans, ſans être engagé au ſervice de la Compagnie.

NIEUHOFF, Chap. VI.

An. 1664.

Il repaſſe en Hollande.

Le 17 de Décembre 1670, il remit à la voile pour la Hollande, dans un vaiſſeau des Indes Orientales: il eut la vue de l'iſle de Money, le premier de Janvier 1671, & le 6 de Mars, il mouilla au Cap de Bonne-Eſpérance, où arriva le 8, un yacht, nommé la Marie, ayant à bord le Marquis de Mondeverguin, Seigneur François, qui étoit Gouverneur de Madagaſcar, & de quelques autres Places, appartenantes à ſa Nation.

An. 1671.

Nieuhoff quitta le Cap, le 20 du même mois, & le 9 de Juillet, il jetta l'ancre au Texel. Peu de jours après, il ſe rendit à Amſterdam, où il eut une conférence avec le Comte Maurice de Naſſau. Ce Prince fut très ſatisfait des obſervations que notre Auteur avoit faites dans ſes différents voyages, & les Directeurs de la Compagnie ne le furent pas moins

de sa conduite. Pour lui en donner des preuves, ils le nommerent pour la troisieme fois un de leurs représentants dans les Indes Orientales. Nous parlerons bien-tôt de son dernier voyage; mais avant d'en rapporter les événements, nous donnerons la description de l'isle de Java, & particulierement de la ville de Batavia, telle qu'il nous l'a laissée. Personne n'a fait des observations plus exactes sur ce pays que Nieuhoff, qui y a demeuré trois ans, comme nous l'avons déjà dit, sans être employé par la Compagnie. Ses remarques contiennent tout ce qui peut satisfaire un Lecteur curieux & intelligent, & l'on peut les regarder comme la meilleure description qui ait jamais été publiée de cette Isle, tant pour l'exactitude que pour le détail des objets intéressants.

NIEUHOFF, Chap. VI.

An. 1671.

CHAPITRE VII.

Situation de l'Iſle de Java : Diviſion, gouvernement, terroir, productions : climat, ſaiſons, bêtes privées & ſauvages de cette Iſle : Caractere des Naturels : Etat ancien de Batavia : Etat moderne de cette Ville : Ses rues, ſes canaux, grand nombre de ponts qu'on y trouve, des Egliſes, du Château & des autres Edifices publics.

NIEUHOFF, Chap. VII.

An 1671.

Deſcription du grand Java.

L'ISLE du grand Java eſt ſituée à ſix degrés au ſud de la ligne : elle eſt ſéparée de Sumatra par le détroit de la Sonde, qui ne laiſſe qu'environ cinq lieues de diſtance, entre ces deux Iſles : de petits vaiſſeaux peuvent auſſi paſſer dans le détroit qui la ſépare de celle de Borneo qu'elle a au nord du côté de l'eſt : le canal de Balambnam eſt entre le grand & le petit Java, qu'on nomme auſſi Baty, & au ſud, elle eſt bornée par le grand Océan. Elle a environ cent quarante lieues de longueur ; mais la largeur varie en différents en-

droits. Sur la côte ſeptentrionale de Java, on trouve pluſieurs bons ports, des baies très-commodes & des villes floriſſantes, avec quelques petites iſles près du rivage. NIEUHOFF, Chap. VII. An. 1671.

Cette Iſle étoit autrefois diviſée en pluſieurs petits Royaumes; mais ils ſont tous réunis à préſent ſous la juriſdiſtion du Roi de Bantana, qui eſt en poſſeſſion de la partie occidentale de l'Iſle, & ſous celle de l'Empereur de Mataram, qui gouverne la partie orientale & la plus étendue du grand Java, d'où les Hollandois lui donnent le titre d'Empereur de cette Iſle.

La terre eſt très-fertile vers la côte de la mer; mais les Européens n'ont encore pénétré que très-peu dans l'intérieur du pays, où il eſt très-difficile d'entrer, à cauſe des forêts qu'il eſt preſque impoſſible de traverſer, & des montagnes dont les ſommets couverts de neige s'élevent juſques dans les nues.

On trouve dans cette Iſle, une grande quantité de riz & de ſel, de très-bons cochons, des bœufs, des moutons, du poiſſon & des oiſeaux tant privés que ſauvages. Les bois Productions de cette Iſle.

NIEUHOFF. Chap. VII.

An. 1671.

ſont infeſtés de tigres, de rhinoceros, & de pluſieurs autres eſpeces de bêtes féroces, & les crocodiles ſe cachent dans preſque toutes les rivieres. Il n'y a ſur la côte de Malabar, aucunes productions qu'on ne trouve auſſi dans l'iſle de Java: il y a peu de climats qui ſoient auſſi tempérés & auſſi ſains, les vents d'eſt & d'oueſt, ſoufflent toute l'année ſur la côte, outre les vents ordinaires de terre & de mer.

Cette côte eſt très-dangereuſe dans le mois de Décembre, à cauſe de la violence des vents d'oueſt. Au mois de Février, le temps eſt variable, & l'on éprouve de fréquents orages, accompagnés de tonneres & d'éclairs. Au mois de Mars, on commence à ſemer; & le ſucre, & le riz ſont mûrs au mois de Juillet. En Octobre, on y trouve, non-ſeulement, une grande abondance de fruits, mais encore tout ce qui eſt néceſſaire pour le ſoutien de la vie, & pour la rendre agréable.

Le ciel en général eſt ſerein, depuis le mois de Mai juſqu'à celui de Novembre, où il commence à ſe couvrir. La pluie tombe alors en ſi

grande quantité, quelquefois pendant trois ou quatre jours de suite, que les terreins bas, sont entierement cachés sous les eaux. Ces innondations sont avantageuses, en ce qu'elles font périr les œufs d'une multitude d'insectes, qui, autrement, détruiroient tous les fruits du pays. NIEUHOFF, Chap. VII. An. 1671.

Les Naturels de Java sont hauts, barbares, fourbes, menteurs & trompeurs; ils ont le visage plat, la couleur brune, les yeux petits comme les anciens Chinois, dont ils se vantent de descendre; de grands sourcils, de grosses joues & des cheveux noirs fort épais. Les hommes y sont robustes; ils portent une piece de toile de coton, qui fait plusieurs tours sur leur corps, & les gens au-dessus du commun, y mettent des fleurs d'or. Les femmes en général, sont petites: elles portent une espece d'habillement qui descend depuis les aiselles jusqu'au genou; mais au-dessous, elles n'ont rien qui les couvre. Description des Habitants.

Les Javans qui habitent le rivage de la mer, ont embrassé la religion de Mahomet, depuis près de deux cents ans; les autres Naturels sont

NIEUHOFF. Chap. VII

An. 1671.

payens, & ils ont tous la liberté de prendre deux ou trois femmes légitimes, avec autant de concubines qu'ils en peuvent entretenir. Dans la partie occidentale de l'Iſle, près de la mer, il y a pluſieurs grandes Villes, telles que Batavia, Taggel, Charabaon, Dermuyaon, Manuhaon & Karavaon. Dans la partie orientale, on trouve celles de Balambuam, Panarukan, Paſſarvan, Joartan, Surabafaya, Brandaon, Sydaya, Tubaon, Kajaon, Japare, Pati, Danina, Samarang & Mataram, où l'Empereur de Java fait ſa réſidence.

Deſcription du Batavia.

Batavia n'étoit autrefois qu'un village ouvert, habité par des payens, & entouré d'une paliſſade de Bambouc; mais depuis que les Hollandois y ont formé un établiſſement, on regarde cette Ville comme une des plus belles qui ſoient dans les Indes Orientales. Les Chinois & les Javans la nomment Kalakka, à cauſe d'une eſpece de coco, qui vient en abondance dans le voiſinage. Elle eſt ſituée à 5 degrés 50 minutes de latitude méridionale: eſt entourée du côté du ſud, par un terrein maréca-geux, & de celui du nord, par des

bois & par des montagnes. Elle eſt arroſée d'une très-belle riviere, qui prend ſa ſource dans une montagne voiſine; fait un nombre infini de détours, & forme une multitude de petits ruiſſeaux, après quoi toutes ſes eaux ſe réuniſſent pour entrer enſemble dans la ville de Batavia, d'où elle ſe décharge dans la mer.

NIEUHOFF, Chap. VII. An. 1678.

Batavia eſt de figure quadrangulaire, fortifié d'un mur de pierre, avec vingt-deux baſtions & quatre portes, dont il y en a deux qui ſont d'une grande magnificence, & l'ouvrage du fameux Jean Liſting. La baie où cette Ville eſt ſituée, a dix-ſept ou dix-huit Iſles, tant dans l'intérieur qu'aux environs; elles contribuent beaucoup à briſer les vagues & à rompre la violence des vents, ce qui rend le port un des plus sûrs qu'il y ait au monde. Il peut contenir plus de mille vaiſſeaux, & les barques joignent les bords de la riviere ſur un fond bourbeux, ſans avoir beſoin d'ancres pour les y arrêter. Tous les jours, à neuf heures du ſoir, le Port eſt fermé par une chaîne, que garde un fort parti de Soldats, & au-

cun vaiſſeau ne peut la paſſer, ſans payer de certains droits.

NIEUHOFF. Chap. VII.

An. 1671.

Les rues de Batavia ſont tirées au cordeau ; preſque toutes ont trente pieds de largeur, & elles ſont pavées de briques près les maiſons. Ces maiſons ſont belles & commodes, & ont chacune un beau jardin rempli de fleurs, avec une grande quantité de fruits & de plantes de diverſes eſpeces. Quinze rues ont des canaux, & il y en a particuliérement un qui eſt accompagné d'un quai de pierre avec quatre bons ponts, dont chacun a quatre arches, de douze pieds de largeur. Il y a en tout cinquante-ſix ponts dans cette Ville, outre les ponts levis conſtruits en bois, qui ſont hors des murailles.

Edifices publics.

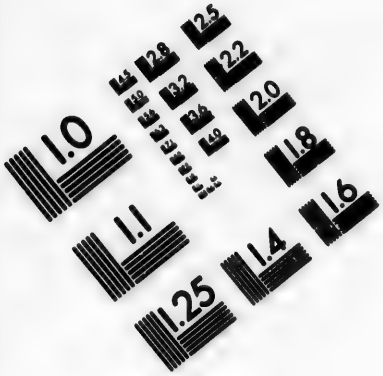
L'Egliſe de la Croix, conſtruite en 1640, eſt de pierre de taille, & le plus beau bâtiment de Batavia. Le clocher eſt magnifiquement décoré d'ouvrages de fer, avec la face en pierre, très-bien ſcupltée, & le haut eſt orné de chérubins : mais ces ouvrages ſont déjà endommagés par le temps & par l'apreté de l'air. L'intérieur du bâtiment eſt bien éclairé

& fort élevé : la chaire & les ſtales ſont d'ébene, avec des ornements en fer. La Sacriſtie eſt du même bois, & le corps de l'Égliſe eſt garni de cinq beaux chandéliers apportés de Hollande. On avoit jetté les fondemenrs d'un nouveau Temple, quand notre Auteur en partit, & on en a élevé un troiſieme dans le Château, en 1644. Ce dernier eſt de forme octogone, avec un toit plat, & l'intérieur eſt pavé de grandes pierres bleues & blanches, d'un très-beau poli.

NIEUHOFF, Chap. VII.

An. 1671.

L'Hôtel-de-Ville eſt au milieu de Batavia : il eſt conſtruit en briques à deux étages, & l'on monte au ſecond, par une très-belle rampe de pierre de taille. La grande porte, eſt d'ordre Corinthien, avec une gallerie en pierre au-deſſus, qui entoure la ſalle haute : les fenêtres ſont vitrées, hautes & garnies de barres de fer. C'eſt dans cette maiſon que ſe tiennent les Cours de Juſtice, & les Sénateurs y ſont logés, ainſi que les Directeurs des Hôpitaux & des autres lieux publics. On exécute les Criminels ſur un échaffaut qu'on dreſſe devant l'Hôtel-de-Ville. Les



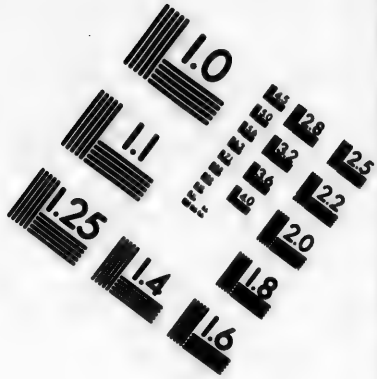
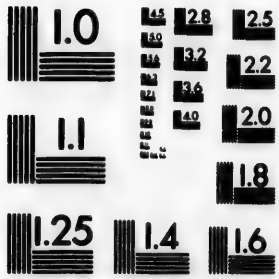
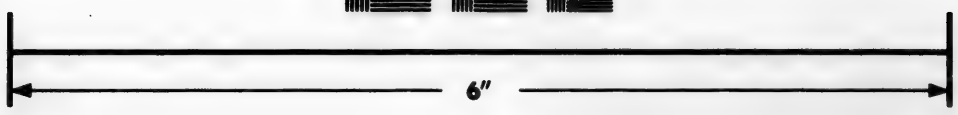
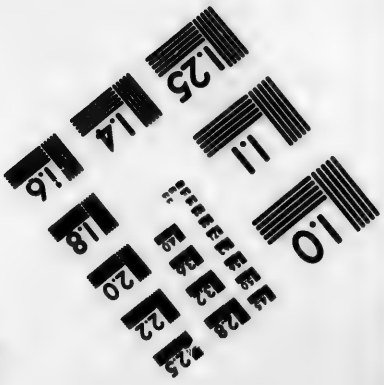


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)







Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

NIEUHOFF, Chap. VII. An. 1671.

Officiers de Juſtice & le Concierge des priſons, ont leur logement dans une cour intérieure, entourée d'un mur fort élevé, & d'un double rang de pilliers de pierre.

Des Hôpitaux.

L'Hôpital pour les malades eſt ſitué ſur les bords de la grande riviere. Il y a quelquefois juſqu'à deux & trois cents pauvres, qui y ſont pourvus abondamment de tout ce qui leur eſt néceſſaire, aux frais de la Compagnie, avec des Apoticaires, des Chirurgiens, des Miniſtres & d'autres Officiers qui jouiſſent de très-bons appointemens. On prend pour Adminiſtrateurs, trois des principaux de Batavia, & ils ſont obligés tour à tour, d'avoir l'inſpection pendant une ſemaine ſur cet Hôpital, qui eſt toujours tenu dans la plus grande propreté. Le Miniſtre, outre la viſite des malades, fait la priere deux fois par jour, & un ſermon le Dimanche, où doivent aſſiſter tous ceux qui ſont en état de l'entendre. Il y a une autre maiſon, appellée Spin houſe, ou maiſon de filage, deſtinée à renfermer les femmes débauchées : on les y tient continuellement à l'ouvrage, & l'on punit ſé-

vérement, celles qui ne s'y attachent pas.

NIEUHOFF, Chap. VII.

Sur le bord de la riviere, il y a deux Tueries, ſoutenues par des pilliers de bois : ce qui donne la facilité de nettoyer auſſi-tôt toutes les iſſues des animaux qui y ſont tués. On tue deux fois chaque ſemaine ; chaque Boucher a ſon endroit particulier pour préparer la viande, & il paye le dixieme de chaque bête, ſuivant le prix auquel elle eſt évaluée par le Fermier. Du temps de Nieuhoff, le bœuf & le porc ſe vendoient huit ſols la livre : mais le mouton y étoit beaucoup plus cher. An. 1672.

Vis-à-vis la maiſon de Ville, & dans la même place, eſt un bâtiment partagé en boutiques, occupées par des Chinois qui les louent trois écus par mois chacune. Ils y vendent de toutes ſortes d'habits tous faits, d'étoffes & de coton.

Des Ecuries.

A l'eſt de la maiſon de Ville, ſont les Ecuries, bâties de briques & pavées en pierre, ce qui donne une grande facilité pour en laver les fumiers & les immondices. On y entretient environ cent chevaux de ſelle, qui appartiennent à la Compagnie

NIEUHOFF, Chap. VII.

An. 1671.

des Indes Orientales, outre ceux de carroſſe & de charrettes. Les meilleurs viennent de Perſe & d'Arabie, & il y en a quelques-uns de Japara qu'on y amene tout dreſſés. Près de cet endroit, eſt un beau manege, où les chevaux ſont montés par des Ecuyers qu'on y entretient, & qui ſont preſque tous Perſans. Il eſt remarquable qu'ils dreſſent les chevaux, ſans jamais ſe ſervir de fouets ni d'éperon.

L'Hôpital des Chinois eſt un bâtiment de brique très-propre, entretenu par une taxe ſur les mariages, ſur les enterrements & ſur les ſpectacles publics, ainſi que par les contributions volontaires des Marchands de leur nation. Dans cette maiſon, les malades & les vieillards nés à la Chine, trouvent un réfuge, au moins contre la miſere exceſſive. Il y a dans la même rue, un Hôpital d'enfants trouvés, & un peu plus loin, eſt un autre bâtiment où ſont logés tous les Artiſants au ſervice de la Compagnie : c'eſt l'endroit où notre Auteur prit ſa demeure pendant quelque temps. L'Inſpecteur général des Ouvriers, qui entretient deux Com-

mis ſous ſes ordres, y occupe de très-beaux appartements: on y garde auſſi les Criminels qui ſont condamnés à la chaîne, pour les y occuper aux travaux les plus rudes. On en ferme les portes tous les ſoirs à neuf heures, & l'on y met une forte garde d'Eſclaves pour prévenir tout déſordre. Il y a un Chirurgien entretenu aux dépens du public, & un Maître d'école, qui remplit auſſi l'office de Chapelain, & fait la priere matin & ſoir.

NIEUHOFF, Chap. VII. An. 1671.

La Compagnie entretient un grand nombre d'Ouvriers, par le moyen de ſes corderies, où ils jouiſſent d'un ombrage agréable, formé par une rangée de noyers plantés de chaque côté. A l'oueſt de cette corderie, ſont les magaſins de muſcades, de canelles, de clous de giroffle & d'autres épiceries.

Des Marchés.

Le marché au poiſſon de Batavia, ſitué ſur la rive occidentale de la riviere, eſt ſoutenu par de forts piliers de bois, & couvert de tuiles. Au milieu de ce marché, demeure un Officier, qui arrête les barques de Pêcheurs, & les oblige de vendre à l'inſtant leurs marchandiſes au plus

offrant. Les acheteurs ſont des Chinois, qui payent à cet Officier quatre ſols par écu pour chaque marché qu'ils font, & ils ont différentes boutiques ou échoppes qu'ils louent deux réales par mois. Ce marché eſt ouvert tous les jours, depuis dix heures du matin, juſqu'à quatre heures après midi. Aux autres heures, on trouve les Poiſſonniers derriere la boucherie ſur le bord de la riviere.

NIEUHOFF, Chap. VII. An. 1691.

On vend de toutes ſortes de grains dans le marché au bled : une meſure de riz qui peſe un peu plus de treize livres, & qu'on appelle ganting, ſe paye douze ſols. Tous les Marchands de bled ſont obligés de faire examiner deux fois par an, leurs poids & leurs meſures par un Officier public, chargé de cet office. Il les marque en préſence de deux Echevins, & on lui paye quatre ſols pour chaque marque.

On achete la volaille dans un marché, près le pont neuf, à peu près ſix ſols chaque piece ; on trouve dans le même endroit du poiſſon ſec, des œufs & de la vaiſſelle de terre. Depuis quatre heures du matin juſqu'au ſoir, la foule eſt ſi grande dans

le marché au fruit, où l'on vend auſſi de toutes ſortes d'herbages, qu'à peine y peut-on trouver paſſage. Ce ſont les Chinois & les Negres qui font ce commerce, pour lequel ils payent un centieme denier.

NIEUHOFF. Chap. VII.

An. 1671.

Il y a un Collége public pour les Langues Greque & Latine, & il occupe un très-beau bâtiment : mais on trouve encore à Batavia pluſieurs Ecoles particulieres pour l'inſtruction de la jeuneſſe, & les Naturels ont en général beaucoup de diſpoſition pour les ſciences. On y a établi en 1667, une Ecole de peinture qui y réuſſit avec beaucoup de ſuccès.

Des Collége, des Ecoles & du Château.

Dans le Château, qui eſt quarré & bâti ſur un terrein uni, il y a des appartements pour tous les Membres du Conſeil des Indes, ainſi que pour la plus grande partie des gens qui appartiennent à la Compagnie, tels que le Teneur général des livres, le Secrétaire du Grand Conſeil & pluſieurs autres. Le Palais du Gouverneur, renfermé dans l'intérieur du Château, eſt un très-bel édifice, conſtruit en brique, & qui ſurpaſſe en élévation tous les autres bâti-

ments de la ville. Au-dessus d'une tourelle, au lieu de girouette on a placé un vaisseau de fer très-bien travaillé, qui se voit de fort loin en mer. La grande salle est ornée d'armes, que leur poli rend éclatantes, outre les enseignes, les pavillons & les autres dépouilles remportées par les Hollandois sur leurs Ennemis, en différents combats. C'est dans cette salle, que le Gouverneur entend les plaintes & y fait droit : il y assiste aussi aux prieres qu'on dit tous les soirs.

NIEUHOFF, Chap. VII. An. 1671.

En traversant un jardin très-agréable, au centre duquel est un Tamarin d'une hauteur extraordinaire, on sort par une petite porte pratiquée dans une courtine qui conduit sur un pont, d'où l'on entre dans une maison de plaisance, bâtie sur pilotis au milieu des eaux. Elle a vue sur tout le port, sur le château & sur une partie de la ville. Dans la partie qui regarde l'orient, est une gallerie pavée de pierres grises avec un toit plat, qui conduit à la Chambre des comptes, où l'on entretient un nombre de Teneurs de livres & de Commis, qui jouissent de bons appointements,

ments & ſont payés par le Tréſorier. Dans la partie méridionale du Château, habitent les Membres du Grand Conſeil ; le Gouverneur du département de la marine a un corps de logis du côté du nord, & dans la même partie, ſont les logements des Médecins, des Chirurgiens, des Apoticaires, des Facteurs & de pluſieurs autres. Il y a encore dans le Château, des magaſins de vin, de biere de Brunſwick, de beurre de Hollande, d'huile, de vinaigre & de pluſieurs autres ſortes de proviſions. La poudre à canon, & les feux d'artifices ſont conſervés ſous des voûtes.

NIEUHOFF. Chap. VII.

An. 1672.

On a conſtruit des Forts autour de la ville, mais à quelque diſtance, pour protéger les Habitants de la plaine contre les excurſions des barbares du voiſinage, qui venoient ſouvent piller leurs plantations avant qu'on eût élevé ces Forts.

CHAPITRE VIII.

Suite de la Deſcription des bâtiments publics de Batavia: Des Habitants de cette Ville: Des Barques de l'iſle de Java: Des fleches empoiſonnées du peuple de Macaſſar: De la religion & des armes du peuple de Témor: Du Gouvernement & de la Puiſſance civile de Batavia: Des Miniſtres Eccléſiaſtiques.

NIEUHOFF, Cp. VIII.

An. 1671.

Environs de Batavia.

TOUTE la campagne des environs de Batavia, peut être ſubmergée par des écluſes, en cas de néceſſité. On voit combien elle eſt fertile, par la quantité de riz & de cannes de ſucre dont elle eſt remplie, ainſi que par les jardins garnis de fleurs, & par les vergers odoriférants. Il y a ſur une des branches de la riviere, quatre moulins à poudre, un à bled, un à papier & un pour ſcier le bois: ils tournent tous par la force du courant.

Depuis quelques années, on y a bâti une maiſon pour les peſtiférés, afin d'empêcher les progrès d'une

contagion qui enleva beaucoup de monde. Les malades y ſont pourvus de logement, de nourriture & des remedes convenables. NIEUHOFF. Chap. VIII. An. 1671.

Outre l'Infanterie qui compoſe la garniſon, il y a une troupe de Cavalerie, entretenue aux dépens de la Compagnie, pour la garde du Général. Les Cavaliers ont de grands priviléges, & ils ſont tous les Dimanches une parade avec beaucoup d'éclat.

Les Habitants de Batavia ſont compoſés de différentes Nations, mais les Hollandois ſont les plus puiſſants & les plus riches. Après eux ſont les Chinois, qu'on peut regarder comme les plus habiles trompeurs qu'il y ait au monde. Ce ſont eux qui afferment les douanes & les autres droits, & ils ne négligent jamais d'entrer dans toutes les affaires dont ils peuvent eſpérer du profit. Ils ont un Gouverneur de leur nation, qui porte des habits de ſoie & de coton, avec des manches larges comme on fait à la Chine, & de longs cheveux proprement treſſés. Ils n'obſervent point à Batavia les Edits des Tartares, qui obligent, à la Chine, Habitants de Batavia.

tous les Naturels, à couper leurs cheveux, à la réſerve d'une ſeule touffe.

NIEUHOFF Chap. VIII

Après les Chinois ce ſont les Malayens qui ont le plus de richeſſes & qui font le plus grand commerce. Ils ont un Gouverneur de leur nation; leurs maiſons ſont couvertes de feuilles, & entourées de cocotiers. Ils portent des habillements légers de ſoie & de coton; mâchent continuellement du bétel, ou fument du tabac au travers des cannes de ſucre. La plus grande partie des Quincaillers ſont Maures; ils ont de petites échoppes dans le voiſinage du marché, & ils vendent auſſi du corail, des bracelets & des colliers de verre dans les rues. Quelques-uns ont de petites barques ſur la riviere, & ils s'en ſervent pour apporter des pierres de taille des Iſles voiſines.

An. 1671.

Dans une partie des fauxbourgs, habitent pluſieurs natifs d'Amboine, dans des maiſons faites de planches aſſez hautes & paſſablement ornées. Les femmes portent une piece de coton autour du corps, une autre ſur les épaules, & ont les bras entierement nuds. Les Naturels d'Amboine ont une phyſionomie patibulaire, ſont

hardis, querelleurs, portent de longs cheveux noirs, & ſont armés de cimeteres & de boucliers de forme ovale. La plus grande partie ſont charpentiers, & paſſent pour être habiles dans leur métier. NIEUHOFF, Chap VIII. An. 1671.

Les maiſons des Javans ſont conſtruites de cannes de bambouc ; ils tirent leur ſubſiſtance des travaux de la campagne, des plantations de riz, des barques qu'ils conſtruiſent & de la pêche. Leurs barques ſont très-légeres, relevées comme les cornes d'un croiſſant, & à cauſe de leur vîteſſe, on les nomme barques volantes. Des Javans & des Topaſſes.

Les Mardickres ou Topaſſes, habitent au-dedans & au-dehors de la Ville. Ils ſont d'un caractere liant & ſe plient aiſément aux mœurs & aux uſages de ceux entre leſquels ils vivent. Ils ont divers genres d'occupations & s'habillent à peu près comme les Hollandois : leurs maiſons ſont bâties de pierre, voûtées & couvertes de tuiles, avec des cours ornées de toutes ſortes de fleurs des Indes. Dans les derrieres de leurs bâtiments ils nourriſſent des cochons, des pigeons & des volailles.

NIEUHOFF, Chap. VIII.

An. 1671.

On trouve dans l'isle de Macassar, un arbre assez semblable à celui qui porte le clou de girofle. Il rend un jus où les Soldats de cette Isle trempent leurs fleches, & elles y acquierent un poison si subtil, qu'elles tuent sans qu'on puisse y apporter aucun remede, tout être vivant qui a le malheur d'en être blessé. Cependant on prétend qu'il y a dans la même Isle, une racine qui a quelquefois servi d'antidote contre ce venin; & l'on dit aussi que les excréments humains avallés aussi-tôt après la blessure, en ont souvent détourné le danger, par le vomissement violent que ce sale remede a excité. Les fleches dont se servent les Soldats de Macassar, ont environ un pied de longueur, leur pointe d'un côté est d'un bois très-dur, & ils mettent à l'autre une dent de poisson. Dans l'isle de Temor, le Mahométisme & la Religion Catholique, ont fait depuis peu quelques progrès. Les Habitants étoient auparavant tous payens, barbares & guerriers : ils portent des sabres de bois de sandal, & savent si bien s'en servir, que souvent ils abattent la tête d'un homme d'un seul coup.

Des fleches empoisonnées.

Les Habitants des différentes Isles aux environs de Macassar, sont nommés Bokjis ou Bougisses. Presque tous vont nuds, à l'exception d'une piece de toile ou d'étoffe attachée à leur ceinture, & qui leur tombe jusqu'aux pieds. Ils ont aidé les Hollandois dans leurs guerres contre le Roi de Macassar. Leur Reine a un magnifique palais, bâti sur les bords de la riviere de Batavia, avec de très-beaux parterres, des vignes & des allées pour la promenade.

NIEUHOFF Chap. VIII.

An. 1672.

Le Gouvernement de Batavia est établi sur le même plan que celui de Hollande, & il est administré par six Colléges ou Conseils. Dans le premier, on regle toutes les affaires d'Etat, & il est composé de Membres du Conseil des Indes, sur lesquels préside le Gouverneur Général. Dans le second Conseil, on discute & l'on décide tout ce qui concerne les revenus publics, les droits & la Tréforerie. Le Secrétaire de ce Conseil est chargé de tout l'argent qui provient des taxes ou autres branches de revenus, dont il rend un compte très-exact, & il est obligé de tenir un regiſtre de toutes les af-

Gouvernement de Batavia.

NIEUHOFF, Chap. VIII. An. 1691.

faires qui se traitent dans les assemblées, sans autre bénéfice que ses appointements. Le Concierge ou Portier, est présent pendant la tenue du Conseil, & il porte un bâton, avec un bouclier d'argent sur lequel est gravé le grand sceau du Conseil. Ses fonctions sont d'appeller, à leur tour, tous ceux qui sont cités à comparoître devant l'assemblée. Le troisieme Conseil est composé de tous les Echevins & Sénateurs, & l'on y juge toutes les disputes qui surviennent entre les Citoyens particuliers & les gens attachés à la Compagnie. Ce Conseil prend aussi connoissance de tout ce qui concerne les bâtiments publics, & le Président prononce définitivement dans les affaires criminelles.

Le quatrieme Conseil est composé des Administrateurs de l'Hôpital des Orphelins. Dans le cinquieme, préside un Membre du Conseil de Justice. On y accorde les permissions pour les mariages, qui ne se donnent jamais à des hommes au-dessous de vingt & un ans, ni à des filles au-dessous de dix-huit. On ne permet point aussi le mariage entre les

Chrétiens & les Payens, ni avec les Mahométans ; & il eſt encore défendu aux Hollandois d'épouſer des Naturels qui ne parlent pas la langue des Européens.

NIEUHOFF, Chap. VIII. An. 1671.

Tout ce qui a rapport au militaire, eſt réglé dans le ſixieme Conſeil de Batavia, nommé le Conſeil de guerre. Le Gouvernement Eccléſiaſtique de cette Ville eſt régi par les Miniſtres, les Recteurs des Egliſes & les Adminiſtrateurs des Paroiſſes.

Les Citoyens ont pluſieurs maiſons & divers jardins agréables hors des portes de Batavia. Sur le ſommet d'une motte de terre, où repoſent les os d'un Gouverneur Chinois, on voit une coupe poſée ſur une table, & les gens de ſa Nation y mettent quelquefois de l'argent, & quelquefois des vivres, comme une eſpece d'offrande pour l'ame de cet Officier. Cet endroit eſt ſitué au milieu d'un bocage de beaux arbres hors de la ville, du côté de la porte neuve.

CHAPITRE IX.

Des Plantes, des Fruits & des autres Végétaux de Batavia.

NIEUHOFF. Chap. IX.

An. 1671.

Plantes & légumes de Batavia.

TOus les eſpeces de végétaux qui ſont naturels à la Hollande, à la Perſe & à Surate, croiſſent très-bien à Batavia. On y poſſede les meilleurs aſtringents pour le flux de ſang, qui eſt très-commun dans ce pays. Les racines y ſont meilleures qu'en Europe. Il y en a qu'on fait bouillir comme des navets, & d'autres que les Chinois font mariner. Le trefle & le clover, qui en eſt une eſpece, eſt très-beau, ainſi que les aſperges, la chicorée, la laitue, & une ſorte de mandragore, que les Italiens nomment belladone ou belle-dame, qui eſt un remede efficace contre la fievre.

Aux environs de Batavia, on trouve, ſur les bords des chemins, une plante qui a de petites branches aſſez ſemblables au houblon: elle s'étend fort loin, où elle pouſſe en hauteur

comme les haricots d'Eſpagne, & les feuilles en reſſemblent à celles du roſier. Les fleurs en ſont d'un bleu céleſte, avec le milieu jaune ; mais on ne fait aucun cas du fruit dont le goût n'eſt point agréable. NIEUHOFF, Chap. IX. An. 1671.

La poirée des Indes vient très-bien dans les jardins de Batavia ; les feuilles reſſemblent à celles de l'oſeille ; quelques-unes des fleurs ſont blanches, & d'autres ſont mêlées de pourpre & de verd. Les Indiens font une grande eſtime de toutes les herbes des jardins, particulierement ceux qui croyent à la tranſmigration des ames, & qui par cette raiſon ne mangent de la chair d'aucune créature qui ait eu vie ; ils s'abſtiennent même des plantes dont la couleur eſt rouge, parcequ'elles reſſemblent au ſang.

Le fruit nommé Fokky-Fokky, a la figure d'une poire : il y en a de trois pieds de longueur, & auſſi gros que le bras d'un homme. Il contient pluſieurs pepins, & l'écorce en eſt ſi ſerrée, ſi polie & ſi brillante, qu'on y peut voir ſon viſage, comme dans une glace. Ce fruit eſt un des meilleurs & des plus eſtimés de toutes les Deſcription des fruits.

NIEUHOFF, Chap. IX. An. 1671.

Indes ; il eſt d'un goût excellent, très-nourriſſant, & bon contre la gravelle. Dans les plaines de Java, il croît un arbre dont le fruit eſt nommé Jamboes par les Malayens, & floes ou petite prune, par les Hollandois. Il eſt très-aſtringent, & le jus pris intérieurement, eſt auſſi très-bon contre le flux de ſang.

Le Cubeber ou Quabeb.

Le fruit qu'on nomme cubeber & quabeb, ne croît que dans l'iſle de Java. L'arbre qui le porte eſt un peu plus petit que notre poirier, auquel il reſſemble par les feuilles & par les branches. Il eſt tellement eſtimé par les Javans, qu'ils ne permettent pas de le tranſporter autrement que cuit hors de leur Iſle, crainte qu'on ne le cultive en quelques autres endroits. Le fruit eſt rond, plus petit que le poivre ; la couleur en eſt d'un brun foncé, & ſi on le preſſe entre les doigts, il en ſort une liqueur qui ſent le girofle. Les Javans & les autres Indiens en mettent dans leur vin pour s'échauffer l'eſtomac, & pour ſe rendre plus ardents quand ils ſe livrent aux plaiſirs.

Les Javans employent beaucoup d'aſſafœdita dans leurs ſauces, à cauſe

de son odeur forte. Les vaisseaux des Indes Orientales en apportent en quantité de Perse à Java, & dans les autres Ports des Indes, où ils en font des échanges pour d'autres denrées des productions du pays. Le cardamum, ou graine de paradis, qui est une épice excellente, croît aussi dans l'isle de Java. C'est une plante chaude, d'un goût agréable, bonne pour l'estomac, & qui provoque l'urine. Celle qu'on nomme monlitbelek, vient dans les jardins de Batavia; on la fait infuser dans le vinaigre, & elle est très-bonne contre la maladie nommée feu saint Antoine.

NIEUHOFF, Chap. IX. An. 1671.

L'oseille des Indes ne ressemble nullement à celle de nos climats. Les Malayens la mangent en salade: on en broye les feuilles avec de la scieure de bois de sandal, pour en faire un cataplasme contre la douleur de dents. La plante appellée nardus, croît en grande quantité autour de Batavia. On la met infuser dans le vinaigre, & l'on en forme ensuite un sirop avec du sucre. Ce sirop est très-bon contre les piquures des serpents & des scorpions; on l'applique sur la

Oseille des Indes.

plaie en même-temps qu'on le prend intérieurement.

NIEUHOFF, Chap. IX.

An. 1671.

Figuier des Indes.

Le pyzang, ou la figue des Indes, vient sur un arbre dont le tronc s'éleve, en six mois, à la hauteur de vingt ou trente pieds. La circonférence de cet arbre est d'environ quatre pieds, & il est si tendre qu'on peut le couper comme une tige de chou : il porte des branches qui s'étendent avec majesté, & des feuilles qui ont un pied & demi de largeur, & jusqu'à six pieds de longueur. Elles sont vertes en dehors, & d'une couleur brune en dedans. Le fruit est aussi gros qu'un concombre ; & quand il est mûr, la couleur en est jaune dehors & dedans. Ni l'arbre, ni le fruit ne produit de graines, quoiqu'il porte une très-belle fleur, aussi grosse qu'un œuf d'autruche. Le fruit forme des especes de grappes qui contiennent jusqu'à cent, & quelquefois deux cents figues. On les fait souvent secher au soleil, & elles ont un goût aussi agréable que celui des figues de Portugal. Les Hollandois aiment beaucoup à les manger frites avec du beurre & des œufs. Quand elles sont ainsi accommodées, elles

deviennent très-nourrissantes, & l'on prétend qu'elles relâchent; mais crues elles sont astringentes & un peu fades : elles ont un goût plus agréable quand on les cueille avant qu'elles soient entiérement mûres. NIEUHOFF, Chap. IX. An. 1671.

Quand on coupe ce fruit par le milieu, on y voit une forme de croix. On se sert des feuilles du figuier des Indes pour empaquetter des marchandises au lieu de nattes. Il y a plusieurs endroits où l'on en fait usage au lieu de plats, de serviettes & de tasses; & notre Auteur assure que dans l'isle de Buro, on préfere de boire dans les feuilles de figuier, plutôt que dans le verre. Cet arbre croît très-bien dans un terrein gras, & demande peu de culture. Quelques-uns prétendent que ce fut le fruit dont les Espions Israëlites apporterent une grappe de la Terre promise : d'autres pensent que ce fut avec les feuilles du même arbre qu'Adam & Eve se couvrirent après leur faute; & même quelques Théologiens ont dit que c'étoit le fruit défendu, appellé pommes du Paradis.

Des Bambouc s.

Les bambouc s croissent de tous

côtés aux environs de Batavia. Ce ſont des roſeaux droits qui ſe ſéparent en deux par le haut : ils n'ont point de racines enfoncées dans la terre, mais ils viennent ſur la ſurface de l'eau, avec un fort nœud au ſommet d'où ſortent pluſieurs petites branches ſemblables à des fils ; & quand elles ſe ſont fortifiées à l'air, elles portent des feuilles & des fleurs. Ces fleurs ſont blanches ; & compoſées de cinq longues feuilles un peu courbées, & aſſez ſemblables au lis : elles ont une odeur agréable, & produiſent une graine jaune ; les feuilles pouſſent à l'extrêmité des branches, & retombent ſur la tige.

NIEUHOFF, Chap. IX. An. 1671.

La fleur de bouton.

La fleur nommée, par les Portugais, fule de botano, c'eſt-à-dire fleur de bouton, eſt appellée par les Malayens borago-ſoeſan ; par les Javans, bumbang-ungo ; & par les Chinois, lienhoa. On la cultive beaucoup dans les jardins, parce qu'elle a une belle couleur de pourpre qui lui demeure même quand elle eſt ſeche ; mais elle ne donne aucune odeur. L'arbuſte qu'on nomme églantier odoriférant de Batavia, reſ-

ſemble beaucoup à notre roſier par les feuilles, par les fleurs, & par l'odeur. Il y a été apporté de Perſe par les Hollandois qui en tirent une eſſence ſemblable à l'eau rouſe. NIEUHOFF, Chap. IX. An. 1671.

L'arbre nommé jakka devient auſſi haut que notre chêne : les feuilles en ſont vertes par-deſſus, & bleues en dedans : le fruit qui eſt raboteux comme la pomme de pin, eſt attaché immédiatement aux branches : il n'a aucune odeur, peſe quelquefois neuf ou dix livres, & devient jaune quand il eſt mûr. Lorſqu'on le coupe, on y trouve des cellules comme dans les rayons de miel : chacune contient une amande de couleur jaune, d'un goût agréable, & à-peu-près groſſe comme le pouce. Ce fruit eſt mal ſain quand on le mange crud en trop grande abondance ; mais il ſe digere plus aiſément quand on le fait cuire comme des chataignes, & il eſt alors de nature échauffante. Le jakka eſt commun, non-ſeulement dans l'iſle de Java, mais auſſi dans celle de Ceylan, ſur la Côte de Malabar. Le Jakka.

Dans tous les jardins aux environs de Batavia, on trouve un arbriſſeau Le Siampiu.

qui s'éleve quelquefois à la hauteur de douze pieds : il porte des feuilles épaiſſes & onctueuſes, blanches à l'extrêmité, jaunes près de la tige, & quelquefois marquetées de tâches rouges : le bois en eſt gris, & c'eſt ſur cet arbriſſeau que vient la fleur nommée ſiampiu, ou camboia par quelques Naturaliſtes. Elle a une odeur plus forte que celle de l'aubépine ; mais elle n'eſt pas ſi agréable.

NIEUHOFF. Chap. IX. An. 1671.

Les katſiapiſis pouſſent ſur un bouton d'un verd pâle, & l'arbre qui les porte eſt quelquefois plus haut que le palmier, avec de larges feuilles. L'odeur agréable de ces fleurs les fait vendre juſqu'à quatre ſols piece. La fleur de riz a une feuille blanche, rayée en dedans, avec un petit rejeton pointu au milieu. La courge, ou pompion, eſt une eſpece de pomme de couleur d'or ; le dedans eſt rouge, & le goût reſſemble aſſez à celui de la ceriſe. En général elle eſt ſemblable à une orange, excepté pour la groſſeur, puiſqu'une courge peſe ordinairement dix à douze livres. Ce fruit demeure ſur l'arbre preſque toute l'année, & il ſe conſerve encore quatre ou cinq

Le Katſiapiris. Le Riz. La Courge.

mois après avoir été cueilli.

Le mango vient sur une fleur blanche que produit une petite tige qui sort d'un arbre aussi gros que nos chênes d'Europe. Ce fruit est meilleur à confire qu'à manger crud, parce qu'il est d'un goût un peu âcre, quoique fort beau à la vue. Le mango, pris modérément, est très-bon pour le flux de sang: on l'accomode avec des œufs, du beurre, du sucre, ce qui le rend agréable à manger, & leger sur l'estomac. NIEUHOFF, Chap. IX. An. 1671. Le Mango.

Le mangostan est un autre sorte de fruit le plus délicieux de tous ceux qu'on trouve dans les Indes. C'est une espece de pomme qui croît sur un arbre assez semblable au prunier ou au mûrier. Sur le sommet de la pomme, on voit une couronne à plusieurs pointes, quelquefois six, quelquefois huit, suivant le nombre des amandes que le fruit contient. Il est très-rafraîchissant, & cependant on n'a presque jamais entendu dire qu'il ait causé d'indigestion: on en fait usage dans la médecine contre les fievres. Ce fruit, & le katapper, sont les seuls que Nieuhoff ait vu entiérement dépouillés de feuilles. Le Mangostan.

NIEUHOFF, Chap. IX. An. 1671.

pendant tout le temps qu'il a passé aux Indes. Le kattaper, ou amande des Indes, est un fruit qui vient dans une coquille épaisse, couverte d'une substance velue, qui jaunit & se retrécit à mesure que le fruit mûrit. L'arbre qui le porte est haut & très-touffu; avec un grand nombre de branches, qui produisent un bel ombrage.

Le Rattan.

Le rattan du Japon devient sauvage à Batavia. Il paroît être une espece de roseau, divisé par les jointures, & il s'attache en ligne spirale autour des arbres les plus élevés, où il périt souvent faute d'air. Il porte une espece de fruit brun, tirant un peu sur le blanc, d'un goût désagréable. Les Chinois le font confire, & en tirent aussi une huile qu'on prétend être très-bonne pour les blessures. On se sert aux Indes des bâtons du rattan pour la promenade.

L'Arrec.

L'arbre que les Portugais, & les Hollandois nomment arrec, porte un fruit plein de graines d'un goût agréable: quand on l'ouvre, il ressemble à une neffle pourrie; mais il a une odeur pareille à celle de l'eau rose, & qui réveille les esprits. Il

est à peu près de la grosseur d'une orange de la Chine, & d'un jaune brillant, ombragé par une couleur orangée. NIEUHOFF, Chap. IX. An. 1671.

Les dattes vertes, sont un fruit délicieux. L'arbre qui les porte conserve sa beauté durant toute l'année. Il y a des dattiers mâles & femelles : la derniere espece est la seule qui porte du fruit. On voit aussi plusieurs autres sortes d'arbres à Java qui ont la même distinction ; mais ils ne méritent aucune attention. Le Dattier.

On trouve dans cette Isle des melons d'eau blancs ; mais les rouges sont beaucoup meilleurs. La plante qui les porte, rampe sur la terre, & un seul de ces fruits suffit pour trois ou quatre personnes. Ils sont excessivement rafraîchissants, & fatiguent l'estomac : mais ils ne sont nullement nuisibles quand on en mange modérément.

L'ananas est un fruit très-délicat, & quand on le coupe par tranches dans le vin d'Espagne, il a des qualités beaucoup au-dessus de celles qu'on lui trouve quand on le mange crud. Lorsqu'on en a ôté la peau, il répand une odeur plus agréable que L'Ananas.

tout ce qu'on peut imaginer : ſon goût reſſemble aſſez à celui de nos fraiſes ; mais on doit n'en manger qu'avec une grande réſerve : l'excès fait venir des ulceres à la bouche, & au palais, & quelquefois même il cauſe des flux de ſang qui deviennent mortels. Il a été d'abord apporté du Breſil aux Indes Orientales. La plante qui le produit ſe plaît à l'ombre, & vient très-bien dans un terrein gras. Un ſimple ananas peſe quelquefois cinq à ſix livres. Au deſſous du fruit, & autour du tronc, il pouſſe quelques feuilles, ou gomme, qu'on nomme la couronne de l'ananas, mais que nous connoiſſons mieux ſous le nom de pomme de pin. On ſert l'ananas pour deſſert ſur les plus grandes tables, &, depuis quelques années, on a réuſſi à en faire pouſſer en Angleterre, & en diverſes autres parties de l'Europe, au moyen des couches chaudes.

NIEUHOFF, Chap. IX.

An. 1671.

Le Bétel.

Entre les autres plantes des Indes, dont l'eſpece humaine retire de grands avantages, nous pouvons mettre le bétel que les Malayens nomment firy. On en fait un ſi grand

uſage dans ce pays, qu'il ſemble que les Indiens ne peuvent vivre ſans cette plante, & l'on ne manque jamais à en ſervir dans les viſites. Le bétel cauſe d'abord des vertiges à ceux qui n'y ſont pas accoutumés; mais on s'en guérit bien-tôt en ſe frottant les gencives avec du ſel. Cette plante eſt très-aſtringente, & elle exite à cracher quand on la mâche, enveloppée avec un peu de chaux & d'areka. Elle rend les levres rouges, égaye les eſprits, ferme l'orifice ſupérieur de l'eſtomac, diſſipe les vapeurs de l'ivreſſe, ôte la mauvaiſe odeur qui vient de la poitrine, guérit la douleur de dents, les affermit & les noircit, ce qui eſt regardé comme un ornement chez les Indiens: mais, au contraire, ſi on en mâche une trop grande quantité, elle ronge les dents, & les fait tomber: quand on en fait uſage ſans y joindre de chaux, elle donne uue couleur verte à la ſalive. Les gens au-deſſus du commun la mâchent avec du camphre, du muſc, ou de l'ambre gris.

NIEUHOFE, Chap. IX. An. 1671.

L'areka, ainſi nommé par les Indiens, eſt appellé tanſel par les

L'Areka.

Arabes, & pynang par les Malayens.

NIEUHOFF, Chap. IX.

An. 1671.

C'eſt une noix produite par un arbre bien connu dans toutes les Indes, & qui, ſuivant quelques naturaliſtes, eſt une eſpece de palmier. Il devient auſſi haut que le cocotier, mais le tronc n'a que ſix ou ſept pouces de diametre ; & quoiqu'il ſe trouve expoſé aux vents les plus violents, il n'arrive que très-rarement, & peut-être jamais, de le voir rompre. L'intérieur du bois eſt ſpongieux, & l'on ſe ſert de l'écorce, qui eſt très-dure, pour faire des lattes à couvrir les maiſons. Le fruit, qui eſt plein de filets, nouvellement cueilli, reſſemble aſſez à un gland, quoiqu'il ſoit au moins quatre fois plus gros : mais quand on l'a dépouillé de la coque extérieure qui porte tous ces filets, il n'eſt pas plus gros qu'une muſcade.

Autour des arbres d'areka, qu'on plante en pluſieurs endroits pour en former des promenades régulieres, on trouve ſouvent une plante qui devient fort haute, & dont les feuil- & les branches reſſemblent à la poirée. Elle produit un fruit verd & marqueté qui contient une petite amande

amande blanche, avec quelques grai-
nes. Il eſt auſſi long que la paume de la main, & n'eſt guere plus gros que le doigt. On s'en ſert au lieu de bétel, en le mêlant avec l'amande de l'areka, & de la poudre d'écaille d'huître calcinée. Les perſonnes riches en font beaucoup d'eſtime à cauſe de ſa rareté. NIEUHOFF, Chap. IX. An. 1671.

On trouve à Java un arbre nommé dap-daff, ou dap dap, qui y a été tranſplanté des Iſles Molucques. Le fruit eſt d'un goût aſſez agréable, tirant le milieu entre la douceur & la verdeur: la qualité en eſt rafraîchiſſante, & il eſt très-aimé des fourmis, qui en détruiſent beaucoup. L'amande, renfermée ſous une écorce blanche, eſt d'un goût délicieux. Le fruit a quelque reſſemblance avec le concombre; la couleur en eſt un peu rouge, avec des taches ovales noires, & la peau aſſez raboteuſe. Le Dap-daff.

Le takkatak, nommé par les Hollandois groſeille rouge, parce qu'il reſſemble à quelques égards à ce fruit, quoiqu'il en differe beaucoup en général, croît en grappes ſur un arbre fort élevé: le goût en eſt un Le Takkatak.

peu âcre; cependant on en fait beaucoup d'eſtime à Batavia.

NIEUHOFF, Chap. IX.

L'arbre, nommé par les Hollandois & par les Portugais moringo, eſt appellé ramongry par les Malayens. Il exige très-peu de ſoin pour le faire croître, & l'on en trouve preſque à toutes les portes. La feuille en eſt rafraîchiſſante & agréable; on s'en ſert ſouvent pour mettre dans le bouillon au lieu de légume ou d'herbages. Il porte une fleur blanche avec des graines jaunes, & le fruit, qui vient dans de longues coſſes rondes, à-peu-près comme nos pois, a de très-bonnes qualités.

An. 1671.

Le Moringo.

L'Arbre à coſſe.

L'arbre nommé torre par les Malabares, rumbangjury par les Javans, & husk-tree, ou arbre à coſſe par les Hollandois, eſt regardé dans le pays comme un remede ſouverain contre la morſure ou la piquure du ſerpent, en le mêlant avec un peu de ſel.

La Feuille du diable.

La feuille du diable, ainſi nommée parce qu'elle s'empare de tout le terrein où elle croît, eſt eſtimée comme un bon remede contre diverſes maladies. Il y en a deux eſpeces : l'une a des feuilles vertes,

& l'autre, qui s'éleve jusqu'à la hauteur de douze à quinze pieds, porte des feuilles rayées, à-peu-près comme nos chous rouges. Cet arbuste produit un très-bon fruit, assez semblable à la châtaigne. NIEUHOFF, Chap. IX. An. 1671.

Le grand nomerado, que les Malayens appellent Bajandierdier, est très-estimé pour la beauté des fueilles, où l'on voit toutes les couleurs de la tulipe. Il y a une autre espece de nomerado que les Chinois vendent dans le marché de Batavia : on le fait bouillir avec la viande, ou on le fait cuire seul, & de façon ou d'autre, il a un goût très-agréable. Le Nomerado.

Le cotonnier de Java vient très-haut, & étend ses branches de tous côtés. Elles portent à l'extrêmité un fruit à-peu-près de la grosseur d'un œuf de poule. Il devient brun en mûrissant, & deux de ces fruits sont ordinairement joints ensemble. C'est dans ce fruit qu'on trouve le coton qui sert à foncer des oreillers, des coussins, des lits, des matelats, & à beaucoup d'autres usages. On en retire un profit considérable ; mais il n'est pas assez long pour être Le Cotonnier.

peigné, & pour le travailler au métier ; & ſi par haſard le feu y prend, il eſt très-rare de le pouvoir éteindre, quelque quantité d'eau qu'on y jette.

NIEUHOFF, Chap. IX. An. 1671.

Le Roſado. Les fleurs de l'arbre nommé jambo dans le pays, & par les Portugais roſado, ſont d'une grande beauté, & on les eſtime beaucoup pour les ſalades. Le fruit eſt d'une forme ovale ; il vient en grappes, dont il y en a de rouges, & d'autres blanches, d'une odeur très-agréable, & fort bon pour l'eſtomac quand on le mêle avec du vinaigre & du ſucre. Le Jambo ne produit qu'à la quatrieme année, mais enſuite il rapporte trois fois par an.

CHAPITRE X.

Suite de la Description des plantes, des fruits & des arbres de Batavia.

LE fruit, nommé par les Hollandois prune ſauvage, & par les Portugais nalyka, eſt âcre à la langue; &, quoiqu'il ne ſoit pas fort eſtimé, il n'eſt pas entiérement inſipide. NIEUHOFF, Chap. X. An. 1671. Le Nalyka.

Dans le temps où tombent les glands des chênes de Canarie & des Indes, les chaſſeurs ſe mettent à l'affut pour tuer des ſangliers qui viennent en grand nombre ſe nourrir de ces glands, & qu'il eſt alors aiſé de ſurprendre : auſſi dans cette ſaiſon la chair de ſanglier eſt à très-bas prix dans le marché de Batavia. Au dedans du gland, qui eſt ſi dur qu'on eſt obligé de ſe ſervir d'un marteau pour le caſſer, on trouve une amande bonne à manger, & couverte d'une peau épaiſſe.

On voit dans les jardins de Batavia, une fleur nommée fulo-di- Le Fulo-di-madre.

madre, ſemblable à notre camomille par l'odeur & par la figure; mais M. Nieuhoff n'oſe aſſurer qu'elle ait la vertu médicinale de cette derniere.

NIEUHOFF, Chap. X.

An. 1671.

Les quatre Lumieres.

La fleur nommée quatre lumieres, vient ſur un petit bouton d'un très-beau rouge. Elle a quelque reſſemblance avec notre girofflée, étant compoſée de quatre feuilles courbées & découpées, ſur leſquelles on voit des rayes qui ont la forme d'un cœur: elle ſert plus pour l'ornement que pour l'utilité, & ſe fane en très-peu de temps.

L'Alli.

L'alli eſt une fleur d'un verd pâle en dehors, & blanche en dedans. Elle vient ſur un gros bouton, & on la trouve dans les foſſés entre Ansjol & Jacarra. En général il n'y a preſque pas de foſſé ou de ruiſſeau dans ce pays qui n'ait quelque eſpece de fleur particuliere dont on n'a pas encore découvert la nature ni les qualités.

Le Basjan.

Le basjan eſt une eſpece de mango ſauvage, de couleur verte, à-peu près de la groſſeur d'un limon. On trouve dedans des eſpeces d'amandes peu agréables au goût, &

très-âcres. L'odeur en eſt ſi forte que lorſqu'il y en a dans le marché, on ne ſent plus celle d'aucune autre fleur, ni d'aucune plante. L'arbre qui produit ce fruit eſt fort beau à voir, & il porte des feuilles d'un verd foncé, un peu plus larges que celles de l'amandier. NIEUHOFF, Chap. X. An. 1671.

Le Dutter.

Il y a aux environs de Batavia une eſpece de morelle, ou de juſquiame, qu'on prétend qui trouble l'eſprit; mais ce fait n'eſt pas vérifié. C'eſt une plante que les Javans & les Malayens appellent ratſiobouk; les Indiens la nomment Duroa, & les Hollandois dutter. Il en vient de ſauvage dans les bois, de la hauteur, & de la groſſeur d'un chou rouge, avec des fleurs qui ont la forme d'une cloche, blanches en dedans, & jaunes en dehors: elles s'ouvrent le matin, & ſe ferment à midi. Le fruit leur ſuccede, qui eſt à-peu-près de la largeur de la main, avec une écorce verte couverte de pointes épineuſes, & il eſt rempli de graines jaunes.

Le Kananga.

L'arbre le plus élevé qui ſoit dans les jardins de Batavia, eſt le kananga, autour duquel monte aſſez

ordinairement le bétel, & on les plante preſque toujours l'un près de l'autre à cette intention. Les feuilles du kananga ſont d'un verd très-vif, & les chauves ſouris monſtrueuſes dont ce climat abonde, ſe trouvent ſi bien ſur les branches crochues de cet arbre, que quelquefois il en eſt plus chargé que de feuilles. Cependant on les écarte, non-ſeulement du kananga, mais de toutes les autres productions des jardins, en mettant de petits moulins à vent ſur les branches les plus élevées.

NIEUHOFF, Chap. X.

An. 1671.

Le Chêne des Indes.

Le chêne des Indes eſt auſſi durable qu'aucun de ceux qu'on trouve en Europe; non-ſeulement il eſt impénétrable aux vers, mais même aux ſouris qui ſe font un paſſage au travers de toute autre eſpece de bois. On fait bouillir les feuilles de cet arbre dans l'eau juſqu'à ce qu'elle ſoient réduites à moitié, & on les fait prendre intérieutement, avec ſuccès, pour les pleuréſies.

La Courge d'eau.

Le fruit que les Hollandois appellent courge d'eau, & les Javans katolas, croît ſur de petites branches rampantes, qui s'étendent ſur

les toits des maisons. Les Indiens en forment des berceaux, avec le secours des bambоucs, pour couvrir leurs bains, & pour se garantir de l'ardeur excesive du soleil. Cet arbrisseau porte des fruits de deux sortes : les uns ont la grosseur des courges ordinaires, & les autres ne surpassent guere celle d'un petit melon ou d'un concombre : ces derniers sont les meilleurs. L'écorce de ce fruit tire ordinairement sur la couleur jaune ; mais la graine, & tout l'intérieur en est blanc.

NIEUHOFF Chap X. An. 1672.

Le champaka, ou siampaka, a de grosses feuilles ridées, & marbrées. Il croît à la hauteur d'un pêcher ou d'un poirier : les branches poussent en droite ligne autour de l'arbre, & sont un peu courbées à l'extrêmité, avec des fleurs qui ressemblent beaucoup à celles des orangers d'Espagne. Elles répandent une odeur des plus agréables qui tient de la douceur de la rose, & de celle de la violette. C'est avec ces fleurs, dont il y a de deux sortes, les vertes & les orangées, que les Indiens ornent leurs guirlandes. Les femmes en mettent dans leurs cheveux, &

Le Champaka.

c'eſt un des principaux ingrédients qui entrent dans la compoſition de la célebre pommade nommée borbory. Cet arbre produit auſſi une eſpece de fruit qui forme des grappes à-peu-près ſemblables au raiſin, par la figure, & par la couleur ; mais il n'eſt d'aucune utilité.

NIEUHOFF, Chap. X.

An. 1671.

Feves de Batavia.

On trouve diverſes ſortes de feves à Batavia. Celles qu'on appelle les feves maures, ſont mépriſées des Hollandois, qui n'en aiment pas le goût : mais les Chinois les eſtiment beaucoup. Elles parviennent à une grande hauteur, & c'eſt auſſi dans cette vue qu'on les plante ſouvent près de l'areka. La coſſe en eſt ordinairement d'un pied de long, & d'un pouce de largeur.

La feve de gondola, qui devient auſſi très-haute, & qui produit un bel ombrage, peut être conſervée trois ou quatre ans. Les feuilles fricaſſées, ou bouillies, ſont très-rafraîchiſſantes.

Le kadjang des Javans, que les Chinois appellent petau, eſt une eſpece de pois très-gros & très-bon, d'un grand ſervice pour la proviſion des vaiſſeaux. Il eſt excellent

pour l'eſtomac, en le faiſant cuire avec du lard ou avec du beurre. Si l'on met un de ces pois dans un pot de terre, & qu'on ait ſoin de le bien arroſer, il pouſſe en vingt-quatre heures & donne une très-bonne ſalade.

NIEUHOFF, Chap. X. An. 1671.

Le Makandou eſt un fruit qui reſſemble à la pomme de pin, mais il n'eſt pas ſi dur ni ſi pointu à l'extrémité. Quand il eſt parvenu à la maturité, il devient de couleur jaune, preſque ſans aucun goût & entiérement inſipide. Les Malayens en font rôtir dans les cendres, & ils prétendent que c'eſt un très-bon remede contre le flux de ſang, contre la pleuréſie & contre l'aſthme.

Le Makandou.

Les feuilles d'un arbre qui croît dans ce pays, & qui reſſemble au frêne, ſont très-bonnes pour nettoyer les bleſſures & pour en préparer la guériſon. Le jus des mêmes feuilles eſt un préſervatif excellent contre les vers. Le fruit, quand on le preſſe, rend une odeur plus forte & plus déſagréable que celle de l'Aſſa-fœtida : c'eſt pourquoi on en met ſur les narines de ceux qui ont des accès de fievre. On trouve dans

le cœur de ce fruit, une noix qui contient une amande de vertu astrigente.

NIEUHOFF, Chap. X.

An. 1671.

Les Daulentes.

Les Daulentes ſont des eſpeces d'arbriſſeaux dont les bois ſont remplis, & qui en empêchent le paſſage: on les arrache avec ſoin, & l'on en fait des décoctions qui ſont très-bonnes dans le rhume, & pour provoquer les retours périodiques des femmes. La feuille en eſt aſſez ſemblable à celle de la balſamine, & il porte des couronnes de fleurs qui reſſemblent à celles du ſureau : le goût en eſt amer, & il a non-ſeulement l'odeur, mais auſſi les vertus de la camomille.

Le Mamgam.

Le fruit nommé Mamgam, eſt produit par un arbre qui croît ſur les tombeaux des Rois de Java. Ce fruit eſt auſſi gros que le coco, & l'on prétend que c'eſt un meilleur antidote contre le poiſon, que la pierre de beſoar, ou que la noix des maldives. Quand le Roi de Bantam veut faire une grande faveur à quelqu'un, il poſe ſa coupe ſur ce fruit en buvant à ſa ſanté.

Le Simbar-Mangiram.

Le Simbar-Mangiram des Javans, que les Malayens nomment Teunida-

rousa, n'a point de racines, mais il vient sur une espece d'excroissance qui pousse sous les pierres ou dans les trous des arbres ; & il répand des feuilles de tous côtés. Il a beaucoup de jus, & est toujours verd, ensorte que lorsqu'une des feuilles tombe, il en repousse une autre à la même place en moins d'un jour. Il est bon pour les tumeurs, appliqué extérieurement : il tue les vers en l'appliquant sur le nombril, & pris intérieurement, c'est un puissant purgatif.

NIEUHOFF. Chap. X. An. 1671.

Le Fulo de Tanke, ou Fleur du Lac, croît sur tous les étangs, à la hauteur de trois pieds & même plus, au-dessus de la surface de l'eau. Quand il commence à s'ouvrir, il répand une odeur délicieuse : il paroît être une espece de lis d'eau : rafraîchit au troisieme degré, & l'on en donne des décoctions dans les fievres ardentes, dans les frénésies, dans le flux de sang & dans les autres maladies de chaleur. Les feuilles sont d'un verd éclatant, quelques-unes aussi grandes que le bord d'un chapeau, & lorsqu'elles tombent, on voit sur la tige une cosse aussi large

La fleur du Lac.

que la main, où l'on trouve environ trente feves placées en cercle, dont chacune a ſa cellule particuliere. Elles ſont de la groſſeur d'une noiſette, & ont quelque choſe d'approchant pour le goût, qui eſt très-doux. Ces noiſettes ſont phlegmatiques, & l'on en vend tous les jours dans les marchés de Batavia.

VIEUHOFF, Chap. X. An. 1671.

La Fleur de Soulier.

La Fleur de Soulier, ou fulo de ſapato, reſſemble aſſez à la roſe ordinaire: on lui donne ce nom, parce qu'en la mâchant, il en ſort un jus propre à noircir les ſouliers. L'eau diſtillée de cette fleur, eſt très-bonne contre les fievres violentes; & quand on l'applique ſur le front, elle provoque le ſommeil. Il y a une autre eſpece de la méme fleur qui eſt de couleur iſabelle, & qui croît ſur une ſorte de ronce, dont les Habitants forment des berceaux: les jeunes branches ſervent à faire des corbeilles. On en fait infuſer les feuilles dans le vinaigre, pour en former une décoction qui eſt très-bonne contre les relâchements, & qui contribue auſſi à guérir les contuſions, en l'appliquant extérieurement.

La ſauge, le romarin & pluſieurs

autres plantes très-communes en Europe, ne peuvent venir à Batavia, où la chaleur du climat les fait auſſitôt périr. NIEUHOFF, Chap. X. An. 1671.

Le fruit de l'arbre nommé Lancen par les Portugais & par les Hollandois, & Kakaſcan par les Javans, vient en grappes ſemblables à celles du raiſin. Il approche auſſi de la prune : l'extérieur eſt de couleur tirant ſur le jaune, mais le dedans eſt blanc, d'un goût très-doux & fade, quoiqu'il tienne un peu de celui de la groſeille. Il faut en ôter la peau, qui eſt amere, de même que deux ou trois amandes qu'on y trouve, pour pouvoir manger la partie charnue. Le Lancen.

Le Karambolas, ou Kamozia, ou Karſabelli, ou Chamarah, vient ſur un arbre auſſi élevé que notre ceriſier. Le fruit reſſemble à la courge & devient jaune en mûriſſant. Quand ils ſont de bonne qualité, c'eſt un manger délicieux : mais on en trouve beaucoup qui ſont aigres & aſtringents. Lorſqu'on les coupe par le milieu, on voit la figure d'une étoille dans l'intérieur. Le Karambolas.

Le Rambuſtan pouſſe immédiatement ſur un bouton verd, & l'arbre Le Rambuſtan.

qui le produit n'a jamais de fleurs. Il se forme en grappes de couleur de pourpre, & ressemble assez à la châtaigne. On trouve un petit noyau dans l'intérieur, & la chair de ce fruit a un goût très-agréable avec un peu d'acide.

NIEUHOFF, Chap X.

An. 1671.

L'Arbre du Piqueur.

Il y a une espece de palmier sauvage, commune à Ceylan de même qu'à Java, où on le nomme l'arbre du Piqueur. Le fruit porte un sucre ou syrop, que les Habitants vendent dans les pays voisins. On tire de cet arbre, une liqueur qui a la vertu d'enivrer; elle est très-douce & fort agréable quand elle a bouilli, autrement elle aigrit en peu de temps. Le bois qu'on est obligé de fendre, parce qu'il résiste à la scie & à la hache, à cause de sa dureté, est de très-longue durée. Les Indiens en prennent les jeunes branches pour faire des arcs, & les Chinois se servent des feuilles, qui ont environ trois pouces de largeur & trois pieds de long, pour en former des éventails. Les Malabares écrivent des lettres avec une pointe de fer sur la superficie de ces feuilles, de façon que les caracteres ne s'en effacent jamais. Ils atta-

chent ces feuilles enſemble l'une après l'autre, par des trous qu'ils font à l'extrémité, & en mettent autant qu'il leur eſt néceſſaire, pour finir ce qu'ils ont deſſein d'écrire. Elles ſont d'une qualité ſi durable, que l'eau même ne peut les altérer. NIEUHOFF, Chap. X. An. 1672.

Il n'eſt peut-être pas poſſible de rien voir d'auſſi beau dans la nature, qu'une allée fleurie des arbres dont les Javans appellent le fruit Billingbing. Les fleurs en ſont rouges, de la forme des lis, & le fruit qui a trois pouces de long ſur un pouce de large, reſſemble au concombre. Il appaiſe la ſoif, ôte tout mauvais goût de la bouche, & l'on en fait un ſyrop que les Médecins ordonnent à ceux qui ont le ſang ou le foie échauffé. Le Billingbing.

Le Poireau de jardin des Indes a deux pouces de long : il eſt plein de graines ſemblables à de l'orge, & le goût en eſt très-inſipide. On en prend les feuilles & les fleurs, qui ſont blanches & aromatiques, pour en faire une conſerve qui eſt bonne pour l'eſtomac, & contre les crampes. On en fait un extrait qu'on regarde comme un antidote contre l'infec- Le Poireau des Indes.

tion & contre les poiſons. On le donne particulierement à ceux qui ont été bleſſés par une fleche ou par quelque autre arme trempée dans le ſang de newt, que les Hollandois nomment gekko, & dont on prétend que le venin eſt mortel.

NIEUHOFF, Chap. X. An. 1671.

Le jus de l'herbe nommée par les Européens, véronique, & par les Javans, oribat matta, ſoulage les inflammations des yeux; il eſt auſſi très-bon contre la conſomption & contre les rhumes; on l'ordonne encore à ceux qui ſont affectés de la gravelle.

Le Kolkas.

La racine de la plante que les Maures & les Arabes appellent Kolkas, leur fait une nourriture, dont ils uſent ſouvent au lieu de riz: mais il faut commencer par la couper en tranches & la faire infuſer dans l'eau pour la purger d'une matiere gluante qui s'y attache, & qui de ſa nature, eſt un poiſon. On la fait auſſi bouillir, on en jette la premiere eau, & les Chinois ainſi que les Malayens, la mangent enſuite avec du poivre, du vinaigre & de l'huile de coco. Les habitants de Batavia, quand ils furent aſſiégés par les Hollandois, en

1629, se trouverent réduits à n'avoir d'autre nourriture que cette racine, & il en mourut un grand nombre par des flux de sang contagieux. NIEUHOFF, Chap. X. An 1672.

Sur la tige du pied de chat de Batavia, on trouve un jus semblable à du lait, dont quelques gouttes versées dans l'oreille, appaisent les douleurs de cette partie. Cette plante est sauvage, & ne sert que dans la médecine : les Chinois la nomment kautsu & les Javans suroe.

Il y a de deux especes de l'arbre qu'on appelle mélancolique ou Arbre de Nuit. La premiere espece, porte des fleurs qui s'ouvrent immédiatement après le coucher du soleil, & se ferment aussi-tôt qu'il se leve. L'autre espece fleurit le matin & perd ses feuilles le soir. L'Arbre de nuit.

Le terroir de Java produit une telle quantité d'autres végétaux que quelque curieuse qu'en pût être la description, elle pourroit à la fin devenir ennuyeuse. Nous allons donc passer à celle des animaux terrestres & aquatiques, en commençant par les derniers.

CHAPITRE XI.

Des différentes especes de Poissons qu'on trouve à Java.

NIEUHOFF, Chap. XI. An. 1671.

LE Marsouin ou cochon de mer a environ seize pouces de long & sept de large; la chair en est blanche & très-bonne quand elle est bouillie. La peau en est épaisse & couverte d'écailles presque impénétrables quand le poisson n'est point apprêté. Il a des yeux bruns très-vifs, & la bouche petite avec deux rangs de dents. Il porte sur le dos une nageoire très-aiguë qu'il peut lever ou baisser comme il le veut, avec une autre sous le ventre, où l'animal est de couleur argentée, qui jaunit sur les côtés, & il a le dos entierement brun.

Le Marsouin de mer.

Poisson d'Amboine.

Le Poisson d'Amboine, ainsi nommé, parce qu'il paroît particulierement attaché à cette Isle, se voit quelquefois dans le marché de Batavia, où il est fort estimé pour sa délicatesse. Il a de longueur environ

cinq à six pouces, & reſſemble à la perche, tant par le goût que par la figure. Il a des nageoires bleues près de la bouche, & des raies de même couleur ſur la tête; mais les côtés du corps ſont verds & marquetés. Le poiſſon retiré eſt ainſi nommé, parce que ſa chair ſe retire quand il eſt coupé. Le bremine a ſouvent juſqu'à quatre pieds de longueur, de grands yeux, la bouche large & rouge, & les nageoires à l'extrémité de la queue. On le prend ordinairement à l'hameçon & fort rarement au filet. NIEUHOFF, Chap. XI. An. 1671.

Le Bald-pate ou Poiſſon chauve, eſt très-bon à manger. On le trouve dans les rivieres auſſi bien que dans la mer, & on lui a donné ce nom, parce qu'il n'a point d'écailles ni ſur la tête, ni ſur le col, au lieu qu'il en a le dos couvert. Il eſt de couleur griſe avec la bouche très-large & marquetée de rouge; il a les yeux jaunes, grands & qui ſemblent lui ſortir de la tête. Le Poiſſon chauve.

L'Able ou Bleak de mer n'eſt pas ſi long que le hareng, mais il eſt plus large. De même que ce poiſſon il vient volontiers dans les bas fonds, L'Able de mer.

& on le prépare auſſi avec du ſel. On en trouve en ſi grande abondance ſur la côte de Malabar, qu'on s'en ſert pour fumer les terres à bled, & il paroît être un aſſez bon engrais. Il a la queue fourchue, de grands yeux, la bouche large, le dos verd & le ventre blanc.

NIEUHOFF, Chap. XI. An 1671.

Le Merdeux. Le Merdeux ou Villain (Turd fish) eſt couvert de taches brunes: il a le ventre bleu, & ſe plaît dans les endroits les plus ſales, ce qui lui a fait donner ce nom. Quoiqu'il ſoit fort doux & d'un goût agréable, on n'en fait cependant aucun cas; il eſt très-gras, environ de ſix pouces de longueur & à peu près de la même largeur.

La queue jaune. La queue jaune a des dents aiguës qui débordent en dehors: il eſt auſſi gros que le bremine & preſque de même forme. Il a le corps ordinairement bleu, les nageoires rouges, le dos & la queue jaunes.

Le Keelt. Le Keelt eſt une eſpece de broche dont la bouche eſt garnie de dents aiguës, & dont les yeux ſont forts brillants. Il a environ un pied & demi de longueur, eſt épais & gras avec le dos brun & la queue de

couleur pourpre, ainſi que le ventre. Le gout eſt très-bon, & il nage avec une grande vîteſſe. NIEUHOFF, Chap. XI.

An. 1671.

Le Corbeau eſt un poiſſon de mer d'environ ſix pouces de longueur, avec le dos & la queue rouges. Il a le ventre jaune & deux taches de même couleur de chaque côté; mais qui s'évanouiſſent peu à peu. On lui donne le nom de Corbeau, parce que ſa bouche reſſemble aſſez au bec de cet animal. Le Corbeau.

Le Poiſſon royal eſt très-vorace. Il a la bouche grande, & ſe nourrit volontiers de charogne. Le ventre en eſt blanc, le dos brun & marqueté ainſi que les côtés, avec la queue fourchue. On en voit qui ont juſqu'à cinq pieds de longueur, & on leur donne le nom qu'ils portent, par excellence, parce qu'on les eſtime pour les plus beaux & les meilleurs poiſſons qui ſe trouvent dans les Indes. Le Poiſſon royal.

On trouve des Anguilles de pluſieurs eſpeces ſur la côte, & il y en a beaucoup qu'on pourroit mettre dans la claſſe des ſerpents aquatiques, quoique les Habitants ne faſſent aucune difficulté d'en manger. Anguille.

L'eſpece la plus remarquable, eſt celle qui ſe plaît particulierement entre les rochers, & qui porte une longue tête avec des dents fort aiguës ; mais ſi petites, qu'à peine les peut-on diſtinguer. Ceux qui tuent ou qui écorchent ce poiſſon, ſont ſaiſis auſſi-tôt d'un tremblement, & même tombent ſouvent en foibleſſe, ce qui fait juger qu'il fait ſes efforts pour chaſſer au-dehors quelque venin quand il eſt dans les angoiſſes de la mort.

NIEUHOFF, Chap. XL. An. 1671.

Le Cock. La peau du poiſſon nommé Cock eſt brillante comme de l'argent. Il a cinq longues nageoires rouges ſur le dos, de différentes dimenſions, une queue fourchue de couleur brune, & le ventre jaune. C'eſt plutôt un monſtre qu'un poiſſon, à en juger par ſa figure extraordinaire, étant large, épais & preſque tout en tête.

Le Grognard. Le Grognard eſt un petit poiſſon fort gras, rayé de brun & de jaune, & il tire ſon nom du bruit qu'il fait quand il eſt pris. Il y en a une autre eſpece qu'on nomme de même, dont le corps eſt preſque rond & couvert d'une peau brune fort unie, rayée de blanc. Il a la tête courte & épaiſſe,

épaisse, la bouche grande & les yeux rouges.

NIEUHOFF, Chap. XI.

Le Pou de mer est un coquillage dont les Chinois & les Javans mangent rarement. Il a environ un pied de longueur, est fort charnu avec une large queue & plusieurs jambes.

An. 1671.

Le Pou de mer.

Au milieu de la coquille nommée Trompe d'Eléphant, dans la partie supérieure, qui est joliment marquetée, on trouve une raie assez large, sous laquelle est un petit poisson, dont le goût ressemble beaucoup à celui de l'éperlan: mais sa figure est désagréable à voir, & il a la mâchoire inférieure aussi perçante qu'une épée.

Trompe d'Eléphant.

Le Bâton de Jacob renversé, est bleu; mais il a le corps brun avec plusieurs raies rouges près de la tête & de la queue. Ce poisson a quelquefois dix pieds de long, & pese jusqu'à quatre cents livres.

Le Bâton de Jacob.

Le Dos rond, ainsi nommé, à cause de sa forme crochue, est un poisson très-délicat. Il a la queue & les nageoires jaunes, la peau unie & sans écailles, & il est ordinairement de quatre pieds de longueur.

Le Dos rond.

Le Poisson à corne a environ un

Le Poisson à corne.

NIEUHOFF, Chap. XI. An. 1671.

pied de long, & sa tête, dont la bouche est très-petite, fait plus de la moitié de cette longueur. Il paroît diversement coloré, suivant les différentes réflexions que fait la lumiere sur son corps. Il a la peau très-brillante, les nageoires & la queue bleues, le ventre & le dos approchent de la même couleur. Il porte sur le sommet de la tête une corne, avec deux autres au-dessous : elles sont si aiguës & si venimeuses, que lorsqu'on en est blessé, il est très-rare qu'on en puisse guérir.

Les Carrelets.

Les Carrelets de Java ne different des nôtres, qu'en ce qu'ils ont des dents, avec lesquelles ils s'attachent fortement à tout ce qu'ils rencontrent.

Le Poisson plat.

Le Poisson plat a environ un pied de longueur; on le trouve dans l'eau fraîche : il n'a point d'écailles & sa peau qui est très-unie, brille comme de l'argent. Il porte une petite nageoire sur le dos, une de chaque côté, & une quatrieme sous le ventre : cette derniere lui sert de queue. Il est plein de petits os, & n'est pas beaucoup recherché.

Le Poisson rouge.

Le Poisson rouge, ainsi nommé,

parce qu'il eſt d'un rouge obſcur, a une longue tête pointue, des yeux jaunes, le corps épais, & le ventre blanc. C'eſt une eſpece de brémine, dont la longueur eſt d'environ quatre pieds. NIEUHOFF, Chap. XI. An. 1671.

Le Perroquet de mer a rarement plus d'un pied de long, ſa chair eſt ferme & de très-bon goût. On lui a donné ce nom, parce qu'il a la bouche ſemblable au bec du perroquet, excepté qu'elle eſt armée de dents aſſez fortes, non-ſeulement pour caſſer les hameçons dont on ſe ſert pour le pêcher; mais auſſi pour briſer les écailles des huîtres & des moules, dont il tire la chair, qui paroît lui être un mets délicieux. Il eſt de couleur verte, marqueté de jaune, particulierement vers la tête. Les yeux de ce poiſſon ſont grands & vifs, d'un bleu éclatant, entouré de jaune, les nageoires ſont de la même couleur. Le Perroquet de mer.

Le Camard a les nageoires & le ventre jaunes; le corps rond & la bouche préciſément ſous le nez, qui eſt exceſſivement court. On lui trouve à peu près le goût du merlus. Le Camard.

Le Poiſſon aux os a la queue four- Le poiſſon aux os.

chue & de larges écailles; il ne diffère de la carpe que par la tête. On en fait peu d'eſtime, parce qu'on n'y trouve preſque point de chair.

NIEUHOFF, Chap. XI.

Hn. 1671.

L'Eperlan. L'Eperlan de ſable eſt un poiſſon de mer d'un goût excellent. Il a la figure du merlan, le corps rond & le ventre jaune.

Le Pock. Le poiſſon nommé Pock eſt fort long, avec la queue fourchue & des dents très-aiguës. Il n'a point d'écailles, mais il a la peau très-unie & brillante, qui prend diverſes couleurs, ſuivant les différentes poſitions où elle ſe trouve, par rapport à la lumiere; ce qui fait paroître ce poiſſon quelquefois rouge, quelquefois bleu & d'autre fois gris.

Le Pit. Le poiſſon Pit eſt fort agile, & s'élance à une grande diſtance. Il eſt de la groſſeur d'un bon éperlan, avec le corps rond, marqueté de taches vertes & jaunes. Ses yeux paroiſſent prêts à lui ſortir de la tête, mais il a la faculté de les pouvoir retirer aſſez profondément. Il porte des nageoires en pointes très-aiguës ſur le dos, & eſt d'un goût délicieux, quoiqu'il ſe plaiſe particulierement dans les endroits bourbeux.

Le poiſſon nommé Chinois ſe pêche dans l'eau douce. Il eſt rond & a de longueur environ cinq à ſix pouces; il porte une longue queue, de petits yeux, le ventre blanc & le dos verd. NIEUHOFF, Chap. XI. An. 1671. Le Chinois.

Le Mullet eſt un très-bon poiſſon, qu'on ne trouve qu'en quelques endroits de l'Inde; mais on le vuide & on le fait ſécher pour le tranſporter. C'eſt un des poiſſons les plus délicats qu'on puiſſe manger, excepté en certain temps de l'année, où il eſt rempli de vers. La peau du Mullet eſt blanche, marquetée de taches de pourpre. Il nage d'une vîteſſe exceſſive; & eſt ſi actif, qu'il ſaute non-ſeulement par deſſus le filet, mais même hors de la barque, lorſqu'il eſt pêché. Le Mullet.

La Becaſſine de mer a environ cinq pieds de longueur, la tête reſſemble à celle d'un cochon, avec de grands yeux brillants, & une bouche ſemblable au bec de l'oiſeau dont ce poiſſon porte le nom. Le corps de cet animal, depuis la tête juſqu'à l'extrémité de la queue, eſt tacheté de diverſes couleurs, & couvert de nageoires. La Becaſſine de mer.

NIEUHOFF, Chap. XI. An. 1671.

Le Koret a ſix ou ſept pieds de long, des yeux d'un jaune brillant & des nageoires qui paroiſſent argentées. Il a la queue fourchue & le ventre bleu, tirant ſur le verd. C'eſt un grand rafraîchiſſement pour les Matelots, ce poiſſon étant fort ſain & de très-bon goût.

Le Koret.

Le Diable marin.

Le Diable marin n'a des yeux que d'un côté, & ſa bouche eſt placée dans une concavité au-deſſous de ſa tête. Il a la queue ſemblable à celle du rouget, avec deux mamelles de chaque côté. La peau de la tête eſt remplie de taches brunes. Il y en a de ſept à huit pieds de long; mais en général ce poiſſon eſt une nourriture groſſiere.

Le Stip.

Le Stip a la peau couverte de taches, c'eſt un poiſſon de très-bon goût, qu'on prend ordinairement au hameçon, près de l'iſle de Saint Vincent.

Le Pigeon de mer.

Le Pigeon de mer prend ſon nom de la reſſemblance de ſa tête avec celle d'un pigeon, & de ce qu'il a l'eſtomac élevé comme celui de cet oiſeau. Il ne porte point d'écailles, mais il eſt marqueté de diverſes couleurs. On le pêche aſſez rare-

ment, & il fournit une nourriture médiocre. NIEUHOFF, Chap. XI.

Le Hériſſon de mer eſt ainſi nommé, à cauſe des pointes aiguës qu'il porte autour de la bouche & de la téte, qui eſt ronde, avec de grands yeux. Il ne peut nager que lentement; ce qui le rendroit bien-tôt la proie des autres poiſſons, ſi la nature ne l'avoit armé de ces défenſes. An. 1671. Le Hériſſon de mer.

Le Suceur eſt bleu, avec des yeux d'un jaune brillant & une peau unie ſans écailles. Il n'a point de dents; mais il porte des levres épaiſſes, qui lui ſervent à ſucer & à s'attacher aux autres poiſſons avec tant de force, qu'il eſt plus aiſé de le tuer que de l'en arracher. Il ſe joint particuliérement au requin, & on les pêche ſouvent enſemble: on en mange quelquefois, faute de meilleure nourriture, parce qu'il eſt d'un goût aſſez médiocre. Le Suceur.

Il y a des Requins ou Scharks, de huit, dix, & juſqu'à quatorze pieds de long. Ils ont la peau rude & raboteuſe, & un double rang de dents, quelquefois même juſqu'à trois ou quatre rangs qui ſont couvertes d'une eſpece de gomme, & les yeux très- Le Requin.

bas, près de la bouche. Ce poiſſon eſt très-dangereux, & enleve quelquefois le bras ou la jambe des hommes qui ſe divertiſſent à nager. La femelle fait ſes petits vivants; ils la ſuivent par-tout où elle va, ſe gliſſent ſous ſon ventre dans les forts temps, & en ſortent quand la tempête eſt paſſée. On remarque que certains poiſſons d'un pied de longueur, nagent toujours après le Requin, qu'on apperçoit aiſément quand l'eau eſt calme.

NIEUHOFF, Chap. XI. An. 1671.

Le Klip. Le Klip, ou poiſſon du Soldat, eſt une eſpece de bremine qui n'eſt ſouvent que de la longueur de ſix pouces. Ce poiſſon eſt plat & de couleur pâle; il a ſur le dos des nageoires aiguës comme le rouget; la queue pointue & les yeux jaunes. C'eſt un des meilleurs poiſſons des Indes, & un manger délicieux.

L'Aigle de mer. L'Aigle de mer eſt un poiſſon très-laid à voir. Il a la queue ſemblable à celle du rouget, auquel il reſſemble auſſi par le goût, de larges nageoires, qu'on prendroit pour des ailes, & la tête petite.

CHAPITRE XII.

Continuation de la Deſcription des Poiſſons de Java.

NIEUHOFF, Chap. XII.

An. 1671.

Le Chat de mer.

LE Chat de mer eſt un poiſſon rond d'environ ſix pouces de longueur, & dont la figure eſt très-laide. La partie poſtérieure du corps de cet animal, n'eſt qu'une maſſe ovale, à laquelle la tête eſt comme ſuſpendue. Il a des yeux fort larges & fort ouverts, la peau unie, tirant ſur le bleu, & brune ſous le ventre. Les entrailles de ce poiſſon contiennent une eſpece de gomme, dont les Chinois font leur encre. Ils font ſécher cet animal au ſoleil, & les Indiens l'eſtiment beaucoup, quoiqu'il ſoit difficile à digérer.

Le Sautillant.

Le Sautillant eſt ainſi nommé, parce qu'il ſaute & joue continuellement ſur la ſurface de la mer. Il eſt de la groſſeur d'un hareng, ſans aucunes nageoires ſur le dos, depuis la tête juſqu'à la queue. Il a la tête pleine de nœuds & le corps gris avec

des taches noires : mais il eſt plus blanc du côté du ventre. Il lance un regard perçant avant de commencer à ſauter ; eſt mis au nombre des poiſſons de mer, & a la chair d'un très-bon goût, particulierement quand on le mange grillé.

NIEUHOFF, Chap. XII

An. 1671.

Le Pampus. Le poiſſon nommé Pampus, a environ un pied de long & cinq pouces de largeur ; du reſte, il reſſemble par la couleur & par la figure, à notre plie : ſa peau eſt unie, ſes yeux ſe portent en même-temps de deux côtés, & la bouche eſt droite & avancée. Il eſt de très-bon goût, particulierement quand on le mange deſſéché, comme les Hollandois mangent la plie.

Le Coq marin. Le Peyxe-Kok, c'eſt-à-dire le Coq marin, eſt ainſi nommé par les Portugais, parce que quand il eſt pris, il fait un bruit qui a quelque reſſemblance avec le chant du coq. On le pêche près l'iſle de Saint-Vincent, & il eſt d'une nourriture aſſez médiocre.

Le Souffleur. Le Souffleur eſt un grand poiſſon qu'on voit quelquefois en pleine mer. On lui a donné ce nom, parce qu'il tire une grande quantité d'eau qu'il

rejette ensuite en l'air, avec beaucoup de force.

NIEUHOFF, Chap. XII.

Le Poisson blanc est à peu près de la grosseur d'un merlan : il a le ventre rond & pendant, le dos étroit, la bouche ronde, la queue fourchue. Il porte une large nageoire sur le dos, & un grand nombre de petites entre le ventre & la queue. Il a le corps tout couvert de raies, avec deux longs mamelons sur la bouche : ce poisson est de très bon goût.

An. 1671.

Le Poisson blanc.

Le Poisson à cinq doigts, tire son nom de cinq taches noires qu'il a de chaque côté, & qui ressemblent à la marque d'autant de doigts. Il a environ un pied & demi de long, la tête petite, la bouche grande, des nageoires brunes & pointues vers la queue. La couleur de son corps est d'un bleu éclatant, mêlé de pourpre sans écailles. Il est de très-bon goût, & on le pêche dans toute la mer des Indes.

Le Cinq Doigts.

Le Karappa ou poisson rond, ressemble beaucoup au merlan, & est aussi de très-bon goût. Il a la tête petite ainsi que la queue, mais le ventre en est fort gros, il porte au-

Le Poisson rond.

dessous, quelques nageoires semblables à celles de l'anguille.

NIEUHOFF, Chap. XII.

An 1671.

Les Poissons volants.

Entre les Poissons volants, il y en a qui sont à peu près aussi gros que des corettes, d'une couleur bleue sur le dos, qui se brunit vers la queue. Ils ont de grands yeux, de larges nageoires jaunes, & beaucoup de ressemblance avec nos éperlans. Le goût en est très-agréable, mais ils ne sont pas faciles à prendre, excepté quand ils volent contre les voiles, ce qui arrive assez fréquemment parce qu'ils tombent alors sur le pont du vaisseau.

La Queue fourchue.

La Queue fourchue est un poisson long & rond avec une longue queue, d'où il tire son nom. Il a la tête semblable à celle de hareng, un long mamelon au-dessus, & deux autres au-dessous près de la bouche, à peu près comme la chevrette, mais plus gros. Ces mamelons sont collés contre le corps du poisson, quand il nage : il est à peu près de la grosseur du maquereau, mais il n'est pas d'un goût excellent.

La Bonite.

La Bonite ressemble beaucoup à la corette; mais avec des nageoires

plus petites, & des taches bleues qui s'évanouiſſent par dégrés, en approchant de la queue. Ce Poiſſon a le dos d'un brun foncé, & le ventre blanc, avec les yeux bleus, entourés d'un cercle jaune. Quelques-uns ont un pied & demi de long: ils ſont très-brillants quand on les prend, ce qui n'eſt pas difficile, parce qu'ils ſuivent les vaiſſeaux, & ſont fort après à l'appât. La meilleure façon de les manger, eſt d'y mettre un peu de ſel, & de les faire griller enſuite.

NIEUHOFF, (Chap. XII. An. 1671.

Le Poiſſon à épée a la tête très-vilaine, aſſez reſſemblante à celle d'une chouette, avec la bouche très-grande. La peau en eſt rude, le dos gris, le ventre blanc ſans aucune écaille. Des deux côtés de l'épée, qui a environ cinq pieds de long, on trouve vingt-ſept dents. La longueur de tout l'animal, en y comprenant l'épée, eſt en général de vingt-cinq pieds, & il eſt ſi gros, que deux hommes le peuvent à peine embraſſer. Il a près des yeux deux narines qui lui ſervent à tirer l'eau & à la rejetter.

De Poiſſon à épée.

Le Poiſſon que les Javans nomment Siap, ſe trouve dans les rivieres: ils en font une grande eſtime, &

Le Siap.

l'on en prend une grande quantité aux environs de Batavia.

NIEUHOFF, Chap. XII.

Le Poiſſon pie eſt ainſi nommé, à cauſe de ſa couleur. Il a la queue & les nageoires brunes, marquetées de taches d'un bleu pâle. Il a environ un pied de longueur, eſt aſſez gros, & ſans écailles. Les yeux en ſont jaunes & entourés d'un cercle bleu. Au deſſous du goſier, il porte une eſpece de jabot, qui s'étend juſqu'à la queue. Il a la bouche petite, & de chaque côté une nageoire jaune. Les Javans l'eſtiment beaucoup, & il eſt de très-bon goût; mais il contient une matiere venimeuſe qu'il faut ôter avec ſoin quand on le vuide.

An. 1671.

Le Poiſſon pie.

Le Cinq-yeux a pris ce nom de cinq marques noires enfermées dans des cercles jaunes, qu'il porte ſur les nageoires près de la queue. Ce poiſſon eſt uni & jaune ſans écailles, aſſez gros, avec une petite tête & le nez pointu qui couvre la bouche, au-deſſous de laquelle il a deux nageoires rouges. On le pêche dans les rivieres, & il eſt de très-bon goût.

Les Cinq-yeux.

Le poiſſon qu'on nomme Chauve-ſouris de mer, a pris ce nom de la reſſemblance qu'il a avec cet animal.

La Chauve-ſouris de mer.

Il porte deux ailes jaunes, trois raies bleues, une longue queue, une groſſe tête & une grande bouche. Par le goût, il paroît être une eſpece de raie. NIEUHOFF, Chap XII. An. 1671.

Les Gougeons de Java ſont de la longueur du doigt, & à peu près gros comme le pouce. Ils ſont ſans écailles, marquetés de bleu & d'autres couleurs, avec de petites queues fourchues: on les pêche dans les rivieres, & le goût en eſt excellent. Il y en a d'une autre eſpece qu'on prend dans la mer, en ſi grande quantité, qu'on en vend plein un canot pour quinze ou vingt ſols. Les Javans s'en ſervent pour engraiſſer leurs oies & leurs canards. Le Gougeon

Les Carpes des Indes ſe pêchent dans les rivieres: elles ſont entierement ſemblables aux nôtres, par la figure & par le goût.

Le Monſtre marin eſt un poiſſon très-laid à voir. Il porte un gros nœud en forme d'étoile ſur la tête, & au-deſſus une excreſſence qui reſſemble à la mitre d'un Evêque. Des deux côtés de la tête, s'étendent deux nageoires auſſi longues que le corps du monſtre. Il a une bouche horri- Le Monſtre marin.

ble pour la grandeur, & une large queue qui ſert à le diriger en nageant.

NIEUHOFF, Chap. XII.

On trouve dans les Indes diverſes ſortes de Chevrettes & d'Ecreviſſes. Entre les dernieres, on en voit une eſpece qui a ſur le dos des dents comme celles d'une ſcie; il y en a de ſi groſſes, qu'elles peſent juſqu'à cinq livres : le goût en eſt délicieux, & c'eſt une nourriture très-ſaine ; on l'eſtime beaucoup pour ceux qui ſont incommodés de l'aſthme, ou du crachement de ſang : la Chevrette de mer a environ huit pouces de longueur pour les plus grandes. Elles portent des écailles comme les nôtres, ſont de couleur pâle avec une queue rouge & fourchue. De la tête, partent pluſieurs nageoires, avec deux petites cornes déliées. Ce poiſſon eſt de très-bon goût, & cinq ou ſix ſuffiſent pour la nourriture d'un homme.

An. 1671.

Les Chevrettes.

La Chevrette de riviere eſt à peu près de la même groſſeur que nos chevrettes de mer, de couleur bleue, avec une petite tête & un gros corps, deux longues nageoires qui partent de la tête, & qui ſont auſſi aiguës que des aiguilles. Les coquilles de cette

eſpece, ne ſont pas ſi dures que celles des autres ; mais le goût en eſt moins bon. On trouve auſſi dans les rivieres, une grande quantité d'écreviſſes qu'on prend dans des trous avec les huîtres. Elles ſont de meilleur goût que nos écreviſſes de mer. NIEUHOFF, Chap. XII. An. 1671.

L'Etoile de mer eſt un Poiſſon déſagréable à la vue, étant compoſé de cinq branches, qui forment une étoile. Elles ſont d'un rouge pâle & d'un pouce de groſſeur, couvertes d'une peau remplie de nœuds, & pleines de petits os. Il y a au milieu un trou par où l'animal tire ſa nourriture. On ne le voit en mer que dans les temps très-calmes, & on le prend plutôt pour le conſerver par curioſité, que par toute autre raiſon. L'Etoile de mer.

Le Cancre marin eſt à peu près de huit pouces de long, d'une aſſez belle couleur, l'écaille marquetée de taches jaunes, avec trois autres taches de pourpre renfermées dans des cercles rouges. Les ſerres de cet animal ſont jaunes du côté du corps, un peu plus loin, elles deviennent blanches, & l'extrémité en eſt d'un pourpre foncé. Les yeux ſont fixes & entierement hors de la tête. Le Cancre marin.

NIEUHOFF, Chap. XII. An. 1671.

Il y a une autre eſpece de Cancres dont la couleur eſt bleue, & l'on en trouve qui ont juſqu'à un pied & demi de longueur. Ils ſont de couleur pourpre tachetée de blanc. Les ſerres en ſont bleues & pourprées vers le corps. Les yeux ſont hors de la tête, de la longueur du doigt. Ce Poiſſon ſe trouve dans l'eau ſalée & eſt de très-bon goût.

Ecreviſſes de mer.

On trouve une autre eſpece d'Ecreviſſes de mer, qui ne ſont pas ſi groſſes que les précédentes, mais qui courent avec beaucoup de vîteſſe. Elles ont les yeux placés environ deux pouces à côté de la tête, particulierement quand elles courent: dans les autres temps, elles les jettent en arriere & les tiennent appuyés ſur deux nageoires. Elles ont le corps marbré de diverſes couleurs, & les ſerres d'un rouge de poupre: elles portent par derriere deux petites coquilles rondes & bleues, avec les extrémités jaunes. On en trouve de très-groſſes, & le goût en eſt excellent.

Il y en a encore d'une autre eſpece auſſi groſſes que les bleues, mais on les reconnoît aiſément à la

couleur, qui tire ſur le verd. Elles ont les ſerres rouges, & rien n'eſt plus délicieux que le goût de ce poiſſon. Les yeux ſont auſſi à un pouce à côté de la tête. On en trouve quelquefois d'une groſſeur prodigieuſe, & l'on prétend que ce Poiſſon de même que tous les teſtacées, eſt beaucoup meilleur dans le montant de la lune que dans tout autre temps. Pluſieurs eſpeces quittent leurs coquilles, dans une certaine ſaiſon de l'année, & demeurent ſous terre, juſqu'à ce qu'il leur en ſoit venu de nouvelles.

NIEUHOFF, Chap. XII.

An. 1671.

Les Huîtres des Indes ſont beaucoup meilleures que celles d'Europe.

Huîtres & Moules.

Les Moules de ce pays ſont ſemblables aux nôtres, mais un peu plus larges: la coquille en eſt brune en dehors & en dedans. On trouve une autre eſpece de Moules, que les Européens appellent Moules à queue, dont la couleur tire ſur le verd. Elles ont du côté où on les ouvre, deux cornes pointues, & de l'autre côté une queue d'un jaune pâle qui leur ſert à ſe tenir attachées dans le limon. Leur goût reſſemble à celui des nôtres, & on les accommode de

même, comme on fait auſſi celles qu'on nomme Moules de Saint Jacques. On trouve aux Indes de diverſes ſortes d'Huîtres : les plus grandes s'attachent aux rochers, & les autres aux racines des arbres qui croiſſent dans l'eau. Le goût en eſt très-bon, & on les mange cuites avec des épices, ou crues avec du jus de limon & du poivre.

NIEUHOFF, Chap. XII

An. 1671.

Les Limaçons à pourpre.

On voit un grand nombre de Limaçons qu'on nomme à pourpre dans les Iſles voiſines de Batavia. La coquille ou écaille eſt jaune, de la groſſeur d'un fort citron, avec pluſieurs lignes ſpirales. Au-dedans de cette coquille, eſt l'animal de forme ronde, gras & jaune, marqueté de noir. Les Chinois les font bouillir pour les manger, ont le ſecret de polir les coquilles, & tirent du milieu de l'animal, une ſubſtance couleur de pourpre, dont ils ſe ſervent pour faire de l'encre rouge. Il y en a d'une autre eſpece, dont la coquille eſt verte, tachetée de noir, blanche en dedans, & de la groſſeur de la tête d'un enfant. L'animal eſt de la même couleur, & le goût en eſt aſſez bon. Une autre ſorte a la coquille d'un

rouge pâle, marbrée de blanc, curieusement veinée, & de la grosseur d'une orange; l'animal est de la même couleur que la coquille, on les mange comme nos Pétoncles; mais ils sont de difficile digestion. NIEUHOFF, Ch p. XII, An. 1671.

On appelle Quallen une production de la mer, qui est une substance mucilagineuse, sans tête, ni queue, ni entrailles. Elle est quelquefois de la grandeur d'une moyenne assiette, mais ordinairement plus petite. Elle a autour du corps, une espece de tranche couleur de pourpre, qui lui sert à nager. Au milieu de cet animal, on voit une tache, quelquefois blanche, d'autrefois bleue, qui contient vraisemblablement sa nourriture. S'il est jetté sur le rivage, il y périt en peu de temps. Les Chinois ont l'art d'en tirer de l'arrak, ou plutôt une eau forte, qui est excessivement chaude, perçante & nuisible, en ce qu'elle fait naître des ulceres. S'il arrive que cette substance s'attache au corps nud d'un homme, soit en nageant, soit autrement, elle le brûle vivement, & il s'éleve aussi-tôt des ampoules. Le Quallen.

Les Dorades, que quelques-uns La Dorade.

nomment Brémines de mer, ſont
NIEUHOFF, Chap. XII. des eſpeces de Dauphins. Elles ont
des nageoires longues & aiguës ſur le
An. 1671. dos, avec une queue très-longue. Au-deſſous du ventre, elles ont auſſi trois nageoires, dont la derniere s'étend juſqu'à la queue. On en trouve de quatre à cinq pieds de long, & elles ſont plus larges qu'épaiſſes. Ce poiſſon eſt aſſez bon à manger quand on le ſale avant de l'apprêter; mais il digere difficilement. On le prend quelquefois au hameçon, & très-difficilement avec le harpon, à cauſe de ſa légéreté; & il eſt ſi actif, que quelquefois il s'élance après la poiſſon volant, juſqu'à la hauteur de cinq à ſix pieds au-deſſus de l'eau.

La Raie. On trouve aux Indes, des Raies très-longues; quelques-unes ſont auſſi larges qu'une table de moyenne grandeur, & peuvent ſuffire pour nourrir quarante perſonnes. Elles ont de très-longues queues, ſont de la même couleur que les nôtres, du même goût; mais difficiles à digérer: les jeunes ſont beaucoup meilleures que les autres. Elles ont des nageoires fort larges, de couleur de pourpre. Tous les poiſſons à écailles jettent

leur frai ; mais ceux qui n'ont ni écailles ni coquilles, produiſent leurs petits vivants.

CHAPITRE XIII.

Des Oiſeaux & des autres Animaux de Java.

NIEUHOFF, Chap XIII.

An. 1671.

De l'Oiſeau nommé Caſnaris.

DANS les Iſles de Sumatra de Banda, & dans les autres Iſles Moluques, on trouve un oiſeau que les Habitants nomment Emen ou Eme, & que les Hollandois appellent Caſnaris. Il marche toujours la tête droite & élevée, il a environ cinq pieds de haut, & trois pieds de long de l'eſtomac à la queue. La tête eſt proportionnée au corps, petite, fort unie, & couleur de bleu foncé. Devant le col, ſont deux eſpeces de mamelles ou de bourſes rouges : les yeux ſont grands & fiers, avec deux trous derriere, qui forment les oreilles, & preſque à l'extrémité du bec ſont les deux narines. Depuis le milieu du bec juſqu'au ſommet de la tête, cet oiſeau, particu-

NIEUHOFF. Chap. XIII. An. 1671.

lierement le mâle, a une ſubſtance dure & jaune, ſemblable à une coquille de Pétoncle : les jambes ſont longues & fortes, couvertes d'une peau d'un jaune ſale : les pieds ſont gros, noueux & ſans ergots de derriere ; mais à la place, on voit trois longues ſerres d'une eſpece de corne, en quoi cet animal differe de l'autruche, dont les pieds ſont fourchus devant & derriere. Cet oiſeau eſt entierement couvert de plumes d'un rouge obſcur, mêlé de noir. Celles de l'eſtomac & des cuiſſes ſont doubles, & celles de la queue ſont beaucoup plus longues & plus fortes.

Au-deſſous des plumes qui lui couvrent les côtés, ſont cachées des pointes, & par leurs piquures, elles aident à faire courir l'animal, qui ne peut preſque s'élever de terre. Cet Oiſeau eſt très-avide, & dévore tout ce qu'on lui préſente, même le fer & les charbons allumés qu'il rend par les inteſtins, ſans aucune altération. Il arrive même quelquefois qu'il rend ce qu'il a ainſi avalé après l'avoir gardé un an, ſans aucune marque de digeſtion : du reſte, le Caſnaris vit d'herbages. Sa force conſiſte dans ſes jambes

jambes & dans ſes pieds : il court ſi vite, qu'il n'y a pas d'homme qui le puiſſe atteindre ; & quand il ſe trouve trop preſſé, il donne des coups de pied en arriere & de tous côtés comme un cheval. La femelle pond ſes œufs ſur le ſable entre les buiſſons : ils ſont d'un blanc tirant ſur le verd, de la groſſeur au plus de nos œufs de poule, marquetés de taches d'un verd obſcur. Les Naturels du pays en mangent les jaunes : ces oiſeaux n'ont point de langue ni de queue.

NIEUHOFF. Chap. XIII. An. 1671.

Entre les différentes eſpeces de Chauve-ſouris, celle que quelques-uns nomment Chat volant, méritent qu'on en donne la deſcription. Elles reſſemblent aux chats par la tête, par la queue, par la groſſeur & par toute la forme du corps. Elles diffèrent des chauve-ſouris, en ce que ces dernieres ſe pendent par des griffes qu'elles ont au bout des ailes, au lieu que le chat volant ſe ſuſpend par ſes ergots & ſe couvre entierement de ſes ailes. Son poil eſt d'un rouge brun, excepté ſur le dos où il eſt noir. Entre la partie antérieure & poſtérieure des pattes, on trouve

Le Chat volant.

deux membranes avec un peu de poil sur la partie extérieure, & ce ſont ces membranes qui leur ſervent d'ailes. Il y a auſſi une autre eſpece qu'on appelle Singes volants : ils ont des dents & des griffes très-aiguës, & les yeux extrêmement vifs.

NIEUHOFF, Chap. XIII. An. 1671.

Le Chaſſeur. Dans quelques parties des Indes, on trouve un oiſeau qu'on nomme le Chaſſeur. Son eſtomac eſt noir, ainſi que tout ſon corps, mais il a la queue tirant ſur le gris. La tête eſt d'un jaune obſcur & ſans plumes. Au-deſſous du col, il porte un ſac qui reſſemble à celui de nos coqs d'Inde : le bec eſt remarquable par certains ronds ondoyés, qui ſont connoître l'âge de l'oiſeau, parce qu'il en vient un nouveau chaque année, comme aux cornes de nos bœufs. A la naiſſance du bec, on trouve une ſubſtance aſſez ſemblable à une corne. Ces oiſeaux ſont eſtimés & vendus très-cher, à cauſe de leur rareté.

Le Dodders. Dans l'iſle Maurice, eſt un oiſeau que les Habitants nomment Dronte, & les Hollandois Dodders : ſa groſſeur tient le milieu entre l'autruche & le coq d'Inde, & il a quelque reſ-

ſemblance avec ces animaux, par les plumes & par la queue. Il a la tête très-groſſe, ſemblable à celle du coucou, mais toute couverte d'une peau: ſes yeux ſont grands & noirs, ſon col eſt courbé & très-gros Il a le bec long, épais & d'un bleu pâle, excepté vers l'extrémité, où la partie ſupérieure eſt preſque noire, & la partie inférieure jaune; mais l'une & l'autre eſt fort aiguë. Cet oiſeau a le corps rond & épais, couvert de plumes griſes, ſemblables à celles des autruches. Le ventre & les parties inférieures ont tant d'épaiſſeur, qu'elles touchent preſque la terre, ce qui donne beaucoup de facilité à le prendre. Il a des deux côtés, des plumes d'un bleu pâle qui lui tiennent lieu d'ailes, & cinq autres de la même couleur, lui ſervent de queue. Il a les jambes courtes & épaiſſes avec quatre larges ſerres. La chair, particulierement celle de l'eſtomac, eſt graſſe & d'un goût agréable, & trois ou quatre de ces oiſeaux peuvent aiſément nourrir cent perſonnes. On leur trouve quelquefois dans l'eſtomac, des pierres très-dures quoique poreuſes.

NIEUHOFF, Cap. XIII. An. 1671.

NIEUHOFF Chap XIII. An. 1671.

Les Perroquets de Java ſont verds & petits, à peu près de la groſſeur d'un étourneau. Ils ont le bec jaune, le col rouge, mêlé de verd, & l'extrêmité des ailes jaune. On en trouve une grande quantité dans les bois, on les apprivoiſe aiſément, & ils apprennent facilement à parler. Il y en a de différentes eſpeces & de diverſes couleurs.

Le Perroquet.

Le Martinet.

Les Martinets ſont à peu près de la groſſeur de nos pies, de couleur noire, avec le bec jaune & une touffe de même couleur ſur la tête. Le milieu de leurs ailes eſt blanc, leurs pieds ſont jaunes, & ils ont de groſſes ſerres crochues. Les Javans admirent cet Oiſeau, qu'ils inſtruiſent à ſiffler & à parler, ce qu'il fait auſſi diſtinctement qu'un homme, mais avec quelque choſe de dur dans la voix. Il y en a une eſpece d'un peu plus petits, qu'on trouve dans toutes les Indes, où il mange le riz & les autres productions de la terre.

La Corneille.

La Corneille des Indes eſt d'un bleu pâle, & ſa figure tient aſſez de celle du héron & de la cigogne. La tête & le col eſt d'une couleur plus obſcure, la queue eſt friſée & le bec

fort aigu. Cet oiſeau ſe plaît dans les lieux déſerts, d'où il fait des excurſions juſqu'en Europe, ſous la conduite d'un chef qui eſt quelquefois devant & quelquefois derriere.

NIEUHOFF, Chap. XIII. An. 1671.

L'Oiſeau rouge eſt de la groſſeur d'un étourneau : il a le bec & les pattes bleues, le dos & la queue rouge, & les ailes noires & blanches ; ſa tête eſt verte, & il porte à la queue deux grandes plumes, comme l'oiſeau de paradis.

L'oiſeau rouge.

On trouve en diverſes parties des Indes, des Chauve-ſouris ſi groſſes, qu'il y en a qui excédent la groſſeur de nos chats. Dans l'iſle de Java, on en voit quelques-unes de l'eſpece ordinaire, qui ne ſont pas plus groſſes qu'un pigeon : elles vivent dans les bois, & les Javans les eſtiment comme un mets délicieux. Elles entrent ſouvent la nuit dans les chambres quand on en laiſſe les fenêtres ouvertes, & elles piquent juſqu'au ſang ceux qu'elles y trouvent endormis.

La Chauve-ſouris.

Le Gwira eſt de deux eſpeces ; mais en général, cet oiſeau eſt blanc, mêlé de quelques plumes brunes. La différence conſiſte en ce qu'une eſpece a le ventre rouge, & que l'autre

Le Gwira.

a la queue bleue avec une plume très-longue.

NIEUHOFF, Chap XIII.

Le Poero eſt un Oiſeau long & mince, qui a huit pouces de longueur, en y comprenant le bec & la queue: Son bec eſt un peu crochu, & il a la queue ſemblable à celle du Gwira : ſes plumes tirent ſur le bleu mêlé de jaune, & ſes pieds ſont très-petits. Il ſe nourrit particulierement de fourmis.

An. 1671.

Le Poero.

Le Cormoran

Il y a à Java beaucoup de Cormorans qui reſſemblent à nos oies, excepté qu'ils ſont plus gros. Au-deſſous du bec, ils ont un grand ſac, qu'ils peuvent étendre & reſſerrer à volonté, & c'eſt où ils conſervent le poiſſon qu'ils ont dévoré. Leurs pieds reſſemblent à ceux du cigne, & ils ont le bec crochu vers les extrémités. Ils ſont ſi avides de leur proie, qu'ils ſe jettent entre les pavillons des vaiſſeaux pour la pourſuivre avec tant de violence, qu'il eſt facile de les prendre Ils avalent les huîtres avec les écailles, & les conſervent dans leur ſac juſqu'à ce qu'elles s'ouvrent. Alors ils les rejettent pour en manger la chair. On en trouve beaucoup dans l'iſle de

Ding-ding, & leur bruit les fait bientôt découvrir.

NIEUHOFF, Chap. XIII.

AN. 1671.

Les Canards ſont en très-grand nombre dans les Indes, & ils y reſſemblent aux nôtres par la figure & par le goût. Leur couleur en général, eſt d'un jaune obſcur avec des becs & des pattes noires, de gros ventres, & des houpes ſur la tête. Ces ventres pendants ſont une différence d'avec les nôtres qui les ont plus ſoutenus. Cet animal eſt ſi chaud qu'il eſt difficile de le faire tenir ſur les œufs; mais on les fait couver par des poules, ou on les fait éclore dans du fumier de cheval, & dans des fours. La chair de ces canards eſt très-bonne, pourvu qu'ils ayent été bien nourris.

Le Canard.

Le Large-bec a pris ſon nom de cette partie qui eſt fendue des deux côtés juſqu'aux yeux. Il eſt au plus de la groſſeur d'un pigeon, d'un noir peu foncé, excepté les ailes, qui le ſont davantage; mais les yeux & le bec ſont blancs. On en vend une grande quantité dans les marchés de Batavia, & la chair en eſt très-bonne.

Le Large-bec.

L'Oiſeau nommé Strand, eſt une

Le Strand.

espece de becassine, à peu près de la grosseur de nos faisans. Il a des plumes vertes mêlées de noir; on en vend aussi beaucoup à Batavia, & il a le goût à peu près semblable à celui des becassines.

NIEUHOFF, Chap. XIII. An. 1671.

La Tourterelle.

Les Tourterelles des Indes ne sont pas si grosses que les nôtres. Leur couleur tire sur le jaune, & est mêlée de gris. Elles ont une plume noire à chaque aile, le dessous de leur col est un peu brillant, & leur estomac est presque rouge. On en prend une grande quantité dans les champs de riz; en général, elles sont grasses & de très-bon goût.

L'Oie.

Les Oies des Indes sont plus belles & plus grosses que celles d'Europe, & elles ressemblent beaucoup à nos cignes; elles ont le col excessivement long, tirant sur le jaune, & le bec noir. Sur le dos, sur les ailes & à la queue, elles ont des plumes d'un gris foncé, mêlées de quelques-unes assez brillantes, & elles sont toutes blanches sous le ventre. Elles n'ont pas le cri si aigre que les nôtres; mais du reste, elles leur ressemblent parfaitement par la figure & par le goût: leurs pieds sont

également rouges, & il y en a auſſi de domeſtiques & de ſauvages.

NARBOROUGH, Chap. XIII.

En divers endroits des Indes, on trouve une grande quantité d'oiſeaux de proie, tels que des Aigles, des Faucons, des Milans, & d'autres eſpeces différentes, qui tous, cauſent beaucoup de dégât, tant parmi les oiſeaux ſauvages, que parmi les oiſeaux privés. Ils ont tant de force qu'ils enlevent quelquefois de jeunes cochons, & les dévorent dans les bois ou ſur des rochers.

An. 1671.

Oiſeaux de proie.

On remarque ſouvent un oiſeau de proie qui ſe ſoutient en l'air, ſans qu'on lui voie faire aucun mouvement des ailes, & un que les Chinois appellent Jin, lequel ſurpaſſe en activité toutes les autres eſpeces. Il eſt verd ſur le dos & blanc ſous le ventre: il a les yeux rouges & perçants, le bec jaune & en crocher par le bout; les pieds de la même couleur, avec des ſerres très-longues & très-fortes.

Le Kobby ou Colibri, eſt le plus petit de tous les oiſeaux, à peu près de la groſſeur d'une mouche de cheval. Il a le bec très-aigu, & il s'en ſert pour tirer ſa nourriture des fleurs, malgré le ſentiment de quel-

Le Colibri.

NIEUHOFF, Chap. XIII. An. 1671.

ques-uns qui prétendent que cet animal vit de roſée. Il a toutes les couleurs de l'arc-en-ciel, & ſes ailes ſont faites comme celles des pigeons & des canards. Il fait ſon nid du côté du midi, ſous des branches d'oranger, de limonier ou de cotonnier, pour le garantir des injures du vent de nord. Ses œufs ne ſont pas plus gros que des pois. Il y en a une eſpece dont le chant eſt très-mélodieux, mais les couleurs en ſont moins belles; le poids de cet oiſeau eſt d'environ vingt-quatre grains.

Le Kokoy.

Le Kokoy eſt une eſpece de Héron, mais beaucoup plus beau que les nôtres. Il eſt jaune par devant & verd par derriere : porte ſur la tête une plume d'une grande beauté, qui lui couvre tout le col : les jeunes ſont aſſez bons à manger, mais les vieux ont la chair coriace & le goût marécageux.

On trouve dans les bois de Java, un nombre infini d'oiſeaux qui reſſemblent à nos cailles, mais qui ſont auſſi gros qu'un pigeon ſauvage. Ils ont le bec un peu plus long que la caille, & leur chant eſt entierement différent. Ils craignent tellement le

froid, que s'ils demeurent sur la terre, ils sont en danger d'y périr, aussi se cachent-ils dans les trous des arbres, couverts de leurs ailes, aussitôt que le soleil est couché. Ils en sortent au lever de cet astre, & commencent à chanter avec de grandes marques de joie.

CHAPITRE XIV.

Suite de la Description des Oiseaux & des Insectes de Batavia.

NIEUHOFF, Chap. XIV. An. 1671.

LES Cailles des Indes ressemblent à celles d'Europe, elles sont brunes sur le dos, & bleues sous le ventre. Leur bec est jaune, & elles ont quatre ergots, trois devant & un derriere : elles n'ont aucune sorte de chant ni de cri, & sont très-bonnes à manger. La Caille.

L'Oiseau de riz est gros comme un de nos poulets ; mais il a les pattes un peu plus longues, des plumes brunes sur le corps, la tête rouge & de grands ergots. Il vit dans les champs de riz, d'où il a tiré son nom, L'Oiseau de riz.

& eſt un manger délicieux quand on le fait rôtir.

NIEUHOFF. Chap. XIV.

An. 1671.

On trouve en pluſieurs endroits des Indes, des faiſans qui ont des queues longues & pointues. Quelques-uns ſont blancs ſur l'eſtomac & autour des yeux.

Le Faiſan.

Les Papillons.

Ce pays eſt rempli d'une multitude prodigieuſe de Papillons de diverſes couleurs : ils ont de longues trompes qu'ils étendent, pour ſucer le jus des fleurs, ou qu'ils retirent à volonté. On en voit des couleurs les plus variées, mêlés de bleu, de blanc & de rouge, avec tant de beauté dans les nuances, que la plume ne peut les décrire. Ils ſont ordinairement de la grandeur de la paume de la main, quand leurs ailes ſont étendues : quelques-uns les ont plus grandes que les autres, avec deux petites houppes ſur la tête.

Les Pigeons.

Les Pigeons de bois des Indes ſont de la groſſeur de nos Pigeons privés. Ils ont des taches brunes ſur le dos, le ventre blanc, l'eſtomac couleur de pourpre, & les pieds rouges. On les apprivoiſe aiſement, & ils vivent alors dans les maiſons, comme nos tourterelles ; ils ſont

très-délicats à manger rôtis, particulierement ceux qu'on prend dans les bois.

An. 1671.

Les Poulets des Indes, en général, ſont blancs, avec des crêtes rouges fort éclatantes ſur la tete, de longues queues de la même couleur, & les pieds couverts de plumes. C'eſt de Siam & de Batavia, qu'ils ſe ſont répandus dans toutes les Indes: la chair en eſt très-bonne, & ils ſont de la groſſeur d'un pigeon privé de taille ordinaire. On trouve auſſi à Java, une eſpece d'oiſeau dont toutes les plumes ſont tournées vers la tête, au lieu de tendre vers la queue, & une autre ſorte, que ſes plumes couvrent entierement.

Les Poulets.

Aux environs de Batavia, & en pluſieurs autres endroits des Indes, on voit une grande quantité de Hérons dans les terreins bas. Ils ſont à peu près de la groſſeur des nôtres, avec de longues plumes griſes & des ailes noires. Ils ſe tiennent ordinairement auprès des eaux à guetter leur proie, & ils font leurs nids ſur les arbres. La chair en eſt dure & le goût marécageux.

Le Héron.

Le Sauteur eſt ainſi nommé, parce

Le Sauteur.

qu'il voltige continuellement de branche en branche. Il eſt de la même groſſeur que notre merle, & ſiffle comme cet oiſeau. Il a la tête, les ailes & la queue noire, mais l'eſtomac & le ventre ſont blancs. M. Nieuhoff en a vu à Batavia, avec une chaîne à la patte par amuſement. Cet oiſeau eſt bon à manger bouilli avec du riz, & il s'apprivoiſe aiſément.

NIEUHOFF, Chap. XIV. An. 1671.

Les Biſets. Les Biſets ont la figure & la groſſeur de nos pigeons, mais leur couleur eſt beaucoup plus belle. Ils ont le col & l'eſtomac verds, le reſte du corps pourpre, la queue & les ailes bleues, avec les extrémités blanches. On les prend en grand nombre aux environs de Batavia, & ils ſont très-bons à manger rôtis.

Les Chardonnerets. Les Chardonnerets ſont très-jolis à voir par les belles couleurs de leurs plumes; du reſte, ils ne ſont pas plus longs que les nôtres ou que nos linottes. Ils ont le bec d'un rouge pâle, la tête blanche, le dos bleu, les ailes de la même couleur, le ventre rouge & la queue d'un bleu foncé. On en prend une grande quantité aux environs de Batavia, & l'on en

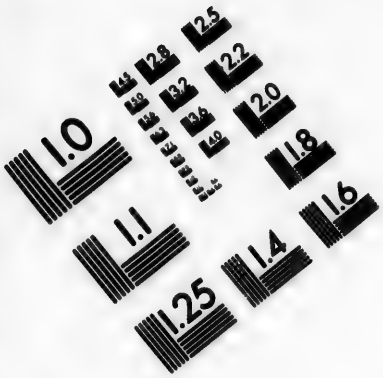
met ſouvent en cage. Cet oiſeau ſe mange auſſi avec du riz.

NIEUHOFF, Chap. XIV.

On trouve fréquemment à Batavia de gros Scorpions d'environ neuf pouces de longueur ; mais ceux de plus petite eſpece ſont ſi communs, qu'à peine peut-on remuer un ſiege, un banc, un coffre, un miroir ou un tableau, ſans courir le riſque d'en être piqué, à moins qu'on ne prenne les plus grands ſoins pour s'en garantir. Les petits ſont de la longueur du doigt, compoſés de pluſieurs jointures, & de la groſſeur d'un tuyau de plume à écrire. Ils ſont jaunes, marquetés de taches brunes : ils ont par devant deux ſerres avec de fortes pinces; leur queue eſt longue & recourbée ſur le dos, & elle porte un aiguillon avec lequel ils empoiſonnent tout ce qu'ils piquent. Ils ont huit pattes longues, aſſez reſſemblantes à celles de l'écreviſſe. La piquure du Scorpion eſt mortelle, ſi on n'y apporte promptement remede ; cependant quelques perſonnes diſent que ceux des Indes ne ſont pas ſi venimeux que ceux d'Italie & d'Eſpagne. Un Scorpion écraſé tout vivant ou étouffé dans l'huile, ap-

An. 1671.

Les Scorpions.



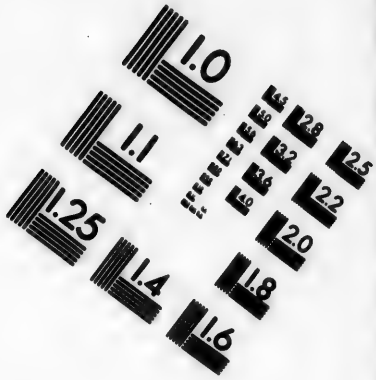
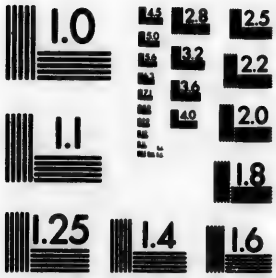


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)



Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

pliqué sur la blessure, en emporte tout le venin. On prétend que des tranches de radi, mises sur cet animal, le font mourir en une minute. On dit aussi que le Scorpion est quelquefois tellement tourmenté par les fourmis, qu'il se tue lui-même en enfonçant sa queue dans sa tête, & qu'il devient alors la proie de ces insectes, ce qui paroît un conte fait à plaisir.

NIEUHOFF Chap. XIV. An. 1671.

Le Mille-pieds. Le Mille pieds a environ cinq à six pouces de long: il est de couleur rouge, de la grosseur du doigt d'un homme, & formé de plusieurs os & jointures. Il porte deux serres ou pinces avec lesquelles il pique aussi dangereusement que le scorpion, & cette piquure cause une douleur insupportable. On la guérit en étouffant l'animal dans l'huile, comme le scorpion : on le trouve ordinairement dans des trous, ou derriere des meubles.

Des Serpents. Les Indes Orientales & Occidentales, produisent des Serpents de différentes tailles & de diverses couleurs. On en trouve entre autres, une espece qui n'a pas plus d'un pied de long, & qui est très-commun dans

les campagnes, où il se cache dans les herbes. D'autres ont de larges écailles sur le dos, & les yeux si brillants, que lorsqu'il fait soleil, on peut les voir de très-loin ; d'autres sont si marquetés, que la vue seule en fait frémir ; d'autres qui sont plus petits que ceux des champs, demeurent dans les maisons, où ils vivent de mouches, de fourmis & d'autres insectes. Ils se collent contre le mur, ou contre le plancher, de façon qu'ils paroissent immobiles ; mais aussi-tôt qu'ils apperçoivent leur proie, ils se jettent dessus avec la plus grande vivacité. La queue d'un Serpent séparée du corps, s'y rejoint aisément ; mais cette derniere espece n'a rien de nuisible, & ils passent sur le visage d'une personne endormie, sans lui faire aucun mal.

NIEUHOFF, Chap. XIV. An. 1671.

Dans les bois de Java, de même que dans les marais & dans les étangs, on trouve une espece de Serpent, ou plutôt de Crocodile, que les Indiens nomment Legoaen. Il ressemble parfaitement au Crocodile ordinaire, excepté qu'il n'a que cinq à six pieds de long, au lieu que le vrai crocodile en a quinze ou vingt.

Le Legoaen

Les Javans disent que ceux des montagnes sont beaucoup plus gros. Ceux dont nous parlons, ont la peau pleine de nœuds verds; mais la chair en est blanche comme celle de nos lapins, & elle a un très-bon goût. Ils ont la tête longue, la gueule large, & une queue aussi longue que tout le corps. Chaque patte porte quatre pieds armés de longues serres très-fortes.

NIEUHOFF, Chap. XIV. An. 1671.

Le Serpent volant.

On rencontre aussi dans les bois de Java, des Serpents volants, qui ont quatre jambes, une longue queue & la peau marquetée de plusieurs taches. Leurs ailes sont semblables à celles de la chauve-souris; on ne les voit que lorsqu'elles sont en mouvement pour voler; dans les autres temps, ils les tiennent collées contre leur corps. Ils volent avec vîtesse; mais ils ne peuvent le faire long-temps. Ils ont deux vessies placées des deux côtés de la gorge: ils les enflent excessivement en volant, & elles leur servent comme de voiles. Ils mangent des mouches & d'autres insectes: les Javans ne les regardent pas comme dangereux, mais ils les prennent à la main sans aucun ris-

que, comme ceux des maiſons.

NIEUHOFF, Chap. XIV.

Les Grenouilles ſont à peu près de la même groſſeur que les nôtres, d'un jaune obſcur, avec des taches brunes. On en vend tous les jours dans les marchés de batavia : les Chinois les trouvent délicieuſes, mais ils n'en mangent que les parties extérieures. Il y en a d'une autre eſpece à Java, qui ſont preſque auſſi groſſes que des lapins, mais on ne les mange pas. Elles ſont un cri preſque ſemblable au mugiſſement d'un bœuf.

An. 1671.

Les Grenouilles.

Les Feux volants ſont ainſi nommés, parce que dans la nuit, ils paroiſſent brillants comme des lumieres: on les prend par le moyen du feu ou de la chandelle, & ils volent autour, juſqu'à ce qu'ils ſoient arrêtés. Ils ont à peu près un pouce de large & autant de longueur, & ſont quelquefois plus gros. Leur tête eſt brune avec deux petites cornes, le col rouge, & ils ont de fortes ailes brunes, au-deſſous deſquelles il y en a deux plus minces qui les aident à voler. C'eſt ſous ces ailes qu'on trouve la ſubſtance brillante, renfermée dans une veſſie noire du côté du dos,

Les Feux volants.

& ils la couvrent avec leurs ailes quand ils ne volent pas. Dans la saiſon pluvieuſe, ils ſe retirent en une quantité prodigieuſe entre les arbres, & ſe nourriſſent principalement des fleurs : il y en a de diverſes eſpeces.

NIEUHOFF, Chap. XIV.

An. 1671.

Le Cheval volant.

Le Cheval volant eſt un inſecte pernicieux, dont la piquure eſt terrible. Il a environ deux pouces de largeur & autant de longueur. Il eſt de couleur brune, avec une raie jaune ſur le corps. Ils font leurs nids très-artiſtement ſur les toits, ou entre les ſoliveaux, comme les guêpes les font à l'extrêmité des branches d'arbres ; ils y dépoſent leurs œufs & les y couvent. Ils vivent de fruits & rendent une très-mauvaiſe odeur quand on les tue.

Le Kakkerlakken.

Le Kakkerlakken eſt un nom corrompu du mot Portugais Kakalakkas, parce que ſes œufs ont la couleur & le poli de la laque. L'animal eſt de la groſſeur d'une mouche de cheval, de couleur brune, avec deux longues cornes ſur la tête. Il court & vole avec beaucoup d'activité, & il eſt très-pernicieux, en ce qu'il n'y a ni coffre, ni caiſſe qu'il ne ronge & ne perce. On en trouve auſſi dans les

vaiſſeaux qui viennent d'Europe, quoique nouvellement conſtruits, particulierement dans le temps qu'ils paſſent la ligne, & ils commencent à paroître quand les poux meurent: mais au retour, auſſi-tôt qu'ils ont repaſſé la ligne & que les poux paroiſſent de nouveau, cet inſecte périt peu à peu. Il eſt très-pernicieux pour le papier, pour la toile & pour les étoffes de laine.

NIEUHOFF, Chap. XIV. An. 1671.

Le Jakalet eſt un inſecte très-nuiſible, mais ſeulement dans les parties baſſes des maiſons, parce qu'il ſe plaît dans les endroits humides.

Le Jakalet.

Aux environs de Batavia, on trouve une eſpece de Sauterelle, de la longueur du doigt, & de la groſſeur d'une plume à écrire, avec beaucoup de jointures. Elle marche ſur ſix pattes, & porte deux petites cornes. On voit auſſi dans le même pays, d'autres Sauterelles de diverſes eſpeces. Quelques-unes ont le ventre jaune, avec des ailes brunes & deux cornes ſur la tête: elles ſautent très-loin, & volent enſemble en grand nombre. Il y en a d'autres de même forme, mais vertes & d'un pouce de long. Elles viennent quel-

La Sauterelle.

quefois en un nombre ſi prodigieux, que l'air eſt obſcurci dans les endroits où elles paſſent, & elles dévorent tout ce qu'elles trouvent dans ceux où elles s'arrêtent, ce qui oblige ſouvent les Habitants de changer de demeure, faute de ſubſiſtance ; ce fleau eſt commun à la Chine & dans l'iſle de Jajowak.

NIEUHOFF, Chap. XIV.

An. 1671.

Le Tireur de veſſie.

Les Tireurs de veſſies ſont ainſi nommés, parce qu'il s'éleve des veſſies après leurs piquures. Il y en a de différentes eſpeces, de couleur & de groſſeur auſſi variée; mais ordinairement, ils ſont longs & gros comme le doigt. Ils ont de grands yeux & ſe plaiſent dans les endroits marécageux. On en voit beaucoup à Batavia, dans les mois d'Octobre & de Novembre.

Le Frélon.

On trouve à Java un Frêlon qui porte ſur la tête une eſpece de ſerre, avec laquelle il pince ſi fortement, qu'ils ne lâche ſa priſe que lorſqu'on lui a coupé la tête. Il y en a de pluſieurs ſortes de diverſes groſſeurs & de différentes figures. Quelques-uns ont cinq pouces de long & ſont d'un brun obſcur: ils ont les ailes doubles; celle de deſſus ſont très-fortes

& les autres déliées. Il n'y a que les dernieres dont ils ſe ſervent pour voler, & celles de deſſus ſont ſeulement pour la défenſe des autres. Ils ſe nourriſſent d'herbes & des fruits de certains arbres, qu'ils ſavent bien choiſir. NIEUHOFF, Chap. XIV. An. 1671.

Il y a tant à Java, que dans toutes les Indes, une prodigieuſe quantité de fourmis, d'un nombre preſque infini d'eſpeces différentes. Quelques-unes ſont plus longues que le doigt, d'un rouge foncé tirant ſur le noir, avec des ailes ou ſans ailes. Elles ſont pernicieuſes pour les fruits de la terre, & même dans les maiſons, il faut apporter les plus grands ſoins pour s'en garantir. On remarque que ſi une Fourmi, qui n'eſt pas chargée, en rencontre une autre qui le ſoit, elle ſe range pour lui faire place. Les Fourmis.

Les Jardins des environs de Batavia ſont infeſtés de Chenilles d'environ cinq pouces de long, avec de grandes cornes brunes. La tête & tout le corps tire ſur le jaune; mais elles ont des ailes tirant ſur le verd, avec des taches jaunes. Elles vivent d'herbes & de feuilles, comme les ſauterelles. Les Chenilles.

Le Noueux eſt un inſecte qui tire ſon nom du grand nombre de nœuds Le Noueux.

dont il eſt formé. Son corps eſt d'un verd pâle, ainſi que ſes pieds, il a deux pattes de devant couvertes d'une forte écaille, comme les écreviſſes : paroît être une eſpece de ſauterelle, & vit d'herbages & de verdure ; mais il ne peut ni voler, ni même courir fort vîte. Il y en a une autre eſpece dont la tête & le col ſont monſtrueux, & qui ont le corps fort épais, avec deux pointes ſur la partie poſtérieure, ſemblables à des cornes. Les jambes de devant ſont renfermées dans des écailles très-dures, & ont une figure déſagréable à voir. Cet inſecte porte deux ailes, mais il ne peut preſque voler, à cauſe de la peſanteur de ſon corps.

NIEUHOFF Chap. XIV. An. 1671.

Les Araignées.

Il y a dans les Indes, pluſieurs ſortes d'Araignées, de différentes groſſeurs. Quelques-unes ont juſqu'à quatre pouces de long avec de très-groſſes pattes : d'autres en ont huit avec un gros corps marqueté, la tête ronde & les yeux bruns ; elles ont deux dents qui pendent comme des crochets, & avec leſquelles elles mordent très-vivement. Notre Auteur a vu des cure-dents qu'on en avoit formés.

CHAPITRE

CHAPITRE XV.

Conclusion de la Description des Animaux de Java. Quadrupedes.

NIEUHOFF, Chap. XV. An. 1671.]

Le Lynx.

LE Lynx est un animal très-féroce, de la grosseur d'un chien de forte taille, & sa figure participe de celles du chien & du chat. Il est de couleur brune, marqueté de rouge, avec des raies noires. Il a la queue très-courte & les oreilles fort noires: il est carnacier & très-actif à suivre sa proie.

Le Sukotyro.

L'Animal que les Chinois nomment Sukotyro, est d'une figure très-vilaine. Il est aussi gros qu'un bœuf de la plus grande taille, a un groin comme un cochon, deux grands yeux féroces, & la queue grosse & touffue. Ses yeux sont placés au-dessus de la tête, au contraire des autres bêtes. A côté des yeux, il a deux longues cornes ou plutôt des dents, qui ne sont pas tout-à-fait si grosses que celles de l'éléphant. Il vit d'herbes & on n'en prend que très-rarement.

NIEUHOFF, Chap. XV.

An. 1671.

Au Cap de Bonne-Eſpérance, mais particulierement dans l'iſle de Madagaſcar, on voit une eſpece de Bœufs qui ont de groſſes boſſes ſur le col & ſur les épaules. Ce ſont des pelottes de graiſſe que les Habitants fondent, pour s'en ſervir au lieu de beurre; mais ils n'ont pas autant de graiſſe autour des rognons que les nôtres. Les Vaches de cette eſpece, portent aſſez ſouvent deux ou trois veaux à la fois.

Bœufs de Madagaſcar.

Renards de Macaſſar.

Le Renard de Macaſſar a pris ſon nom de l'Iſle où l'on en trouve un plus grand nombre. Il a une queue touffue & extrêmement longue, qu'il porte toujours droite, les pieds plats, de longues griffes & de courtes oreilles.

Singes de Java.

Dans l'iſle de Java, on voit différentes ſortes de Singes, qu'on diſtingue par des noms particuliers. Il y en a de très-petits, d'autres de moyenne taille, & quelques-uns auſſi gros qu'un enfant de huit ans. Notre Auteur en a vu de cette derniere eſpece à Batavia. Dans pluſieurs parties des Indes, où les Habitants croyent que c'eſt un crime de tuer quelque créature vivante, ils ſe mul-

tiplient exceſſivement, & ſont très-doux. La plus grande partie ſe nourriſſent de fruits, & vivent dans les bois. Il y en a de verds avec une longue barbe, & des ſourcils épais, comme ceux d'un vieillard. Ceux que les Indiens nomment Cicatiks, ont de longues queues velues, ce qui les fait mettre par quelques-uns, dans la claſſe des renards. Les Saragoſes ont auſſi de longues queues qu'ils portent toujours droites. Les Têtes de mort ont reçu ce nom des Hollandois, à cauſe de leurs viſages pâles. Le Suri a la groſſeur & la forme d'un écureuil, avec le corps jaune, des oreilles courtes & rondes, de grands yeux & une grande queue touffue qui lui couvre tout le corps: il peut ſauter à une grande diſtance d'arbre en arbre; & ſe guide ſi bien avec ſa queue, qu'on croiroit le voir voler. Il y a une eſpece de Singe qui ne fait aucun mal; il n'eſt pas plus gros qu'un rat, & a une longue queue, qu'il porte toujours droite; ſon poil eſt verd, doux & laineux; il tire ſur le gris vers les yeux & eſt preſque blanc aux pieds: cet animal a les oreilles courtes, la bouche

NIEUHOFF. Chap. XV. An. 1674.

pointue, le nez brun, & les pieds comme les autres Singes; mais cette espece est très-rare. Les Sagoins sont aussi de la grosseur d'un rat & très-agiles. Leur visage, leur tête & leurs oreilles sont noirs; le reste du corps est couleur de châtaigne, excepté quelques poils d'un jaune obscur qu'on voit sur leur dos. Ils ont de longues queues, vivent de fruits, & sont très divertissants.

NIEUHOFF, Chap. XV. An. 1671.

Le Mangeur de fourmis.

Le Mangeur de fourmis est ainsi nommé, parce qu'il fait particulierement la nourriture de cet insecte. Il y en a de trois sortes; la premiere espece est de la grosseur d'un jeune cochon; la seconde est un peu plus petite, & la troisieme est assez semblable à un chat, mais avec le corps plus alongé. En général, cet animal est de la couleur du renard avec une longue gueule pointue, de petites oreilles, & la tête comme celle d'un cochon.

Cerfs des Indes.

On trouve beaucoup de Cerfs ou de Daims dans les forêts des Indes. On les y apprivoise aisément, & ils vont alors paître avec les autres troupeaux. En général ils sont rouges, marquetés de blanc, & à peu près

de la même groſſeur que les nôtres. Ils ont de grandes oreilles, de longues jambes déliées, & ſont tous blancs ſous le ventre. Le bois du mâle eſt tortillé vers la tête, de couleur brune & très-fort vers les extrémités. Leur chair eſt de très-bon goût. On faiſoit un grand commerce de la peau de ces animaux à l'iſle de Tayawan, pendant que les Hollandois en étoient les maîtres. On en prenoit tous les ans pluſieurs milliers, uniquement pour la peau, qu'on vendoit aux Japonois, & on ne gardoit ordinairement aucune partie de l'animal, excepté la langue, qui eſt eſtimée comme un mets délicieux.

NIEUHOFF Chap. XV.

An. 1671.

Aux environs de Batavia, & dans les bois de Java, il y a une grande quantité de Hériſſons, ou Porc-épics. Ils ont le grognement des cochons, & ſont couverts de pluſieurs tuyaux ou pointes, d'où ils tirent leur nom. Il y en a de différentes groſſeurs; quelques-uns ſont de la taille d'un gros chien, mais un peu plus longs & avec des jambes plus courtes. En général, ils ſont bruns, portent une touffe griſe ſur la tête;

Le Porc-épic.

NIEUHOFF, Chap. XV. An. 1671.

ont la gueule semblable à celle d'un lievre, avec deux grandes dents à la machoire supérieure, & autant à la machoire inférieure, comme le cheval : les deux pieds de devant ressemblent à ceux du cerf, & ceux de derriere sont comme les pattes de l'ours : les pointes ou piquants, sont fort aigus, d'un pied de longueur, & marquetés de noir & de blanc. Quand l'animal est en repos, ces piquants sont collés contre son corps ; mais quand il est irrité, il les jette par un mouvement de contraction avec tant de force, qu'ils peuvent tuer un homme ou une bête. Il y a quelques années, qu'on trouva un lion mort au Cap de Bonne-Espérance, avec une pointe de Porc-épic enfoncée dans son corps, & qui l'avoit certainement tué. Pendant l'hiver, ils se retirent dans des trous où ils demeurent sans manger & sans boire. Leur nourriture ordinaire est des herbes ou des racines, & leurs piquants tombent, comme le poil à d'autres animaux. On trouve dans l'estomach de quelques-uns, une pierre qu'on regarde comme très-bonne dans les fievres pestilentielles,

à cauſe de ſa vertu ſudorifique. Il en eſt de même de la pierre qu'on trouve dans la veſſie biliaire, ou dans la veſſie du fiel des ſangliers ſauvages, qui eſt eſtimée comme le remede le plus ſouverain dans la maladie que les Javans nomment Morderi, & qu'ils redoutent autant que les Européens craignent la peſte, parce que ceux qui en ſont attaqués meurent ordinairement en peu d'heures.

NIEUHOFF, Chap. XV. An. 1671.

Il y a pluſieurs eſpeces de Cochons dans les Indes, les uns ont du poil & les autres n'en ont point: on regarde dans le pays, la chair de Cochon, comme étant plus ſaine & meilleure que celle du bœuf ou du mouton; & même les Chinois en ordonnent l'uſage aux malades. Les Sangliers ſauvages ſe nourriſſent des fruits & des racines qu'ils peuvent rencontrer, & Monſieur Nieuhoff en vit un grand nombre qui traverſoient la riviere à la nage pour chercher leur nourriture dans l'iſle de Din-ding près de Malaca.

Cochons & Sangliers des Indes.

Dans la veſſie du fiel des Sangliers des Indes, on trouve une pierre poreuſe, que les Portugais nomment Piedra da puerco, c'eſt-à-dire pierre

de Cochon. Elle eſt ſudorifique & efficace pour les maladies malignes. On la met infuſer dans le vin pendant douze heures, & on donne cette infuſion aux malades ; quelquefois on leur fait prendre dans du vin, vingt-cinq grains de la pierre miſe en poudre. Les femmes enceintes l'évitent avec ſoin, crainte qu'il ne leur en arrive quelque accident, & les Malayennes croyent que les évacuations ordinaires à leur ſexe, ſont rappellées en tenant ſeulement une de ces pieres dans la main.

NIEUHOFF, Chap. XV. An. 1671.

Moutons de Java.

Les Moutons de Java ſont à peu près de la même groſſeur que les nôtres ; il y en a de blancs, d'autres pie, marquetés de blanc & de rouge, avec des jambes courtes & très-peu de laine ; quelques-uns même n'en ont point du tout. Leur chair n'eſt pas ſi bonne que celle de nos Moutons d'Europe, &, comme je l'ai déjà dit, on lui préfere celle du cochon. Ces Moutons ont quelquefois des eſpeces de poches au-deſſous de la gorge ; d'autres ont les oreilles ſi longues, qu'on peut les lier aiſément enſemble par-deſſous leur tête. Quelques-uns ont les queues qui

pesent vingt, trente & quarante livres, & qui ne sont que des masses de graisse qu'on fait bien bouillir pour les pouvoir manger. On en voit qui ont un poil uni comme nos chevres, d'autres portent une laine frisée comme ceux d'Europe, & on en tire le lait comme aux vaches.

NIEUHOFF, Chap. XV. An. 1671.

Les Chevres de ce pays ne sont pas si grosses que les moutons, & leur chair n'est pas d'aussi bon goût. Cependant il y a quelques endroits des Indes où le Chevreau est une nourriture excellente. Il y en a de blanches, d'autres pies, & toutes en général, ont le poil fort long. On en trouve avec des oreilles très-longues & des cornes droites sur la tête. Quelques-unes portent à la fois jusqu'à trois ou quatre petits. On fait des fromages de leur lait.

Les Chevres.

Les Buffles sont plus gros & plus forts que nos bœufs ordinaires. Ils n'ont point de poil, leur chair est de très-bon goût, mais avec moins de jus que celle du bœuf & plus difficile à digérer, ce qui la rend particulierement d'usage pour les Esclaves & pour les autres gens qui s'occupent de travaux fatigants. Ils ont les cor-

Les Buffles.

NIEUHOFF Chap. XV. An. 1671.

nes couchées sur la tête ; on en voit beaucoup de noires, & quand elles sont polies, on s'en sert à divers usages. On employe les Buffles apprivoisés, aux moulins à sucre, à la charrue & au tirage. On les mene par une chaîne qu'on leur attache aux narines. Le lait de la femelle est regardé comme très-sain. Ceux de ces animaux qui vivent dans les forêts, sont très-sauvages, & il est fort difficile de les prendre.

On trouve en beaucoup d'endroits des Indes, des bœufs & des vaches dont la chair est très-bonne, ainsi que le lait & le beurre. Il y en a de rouges, de blancs, de pies & d'autres couleurs. Quelques-uns ont les cornes droites sur le front, d'autres les ont courbées comme celles de nos bœufs d'Europe, & l'on en voit dont les oreilles pendent très-bas. Il y a des Provinces où les bœufs sont beaucoup meilleurs qu'en d'autres. En général, on en mange la viande fraîche, parce qu'il est très-rare d'avoir de bon sel dans ce climat chaud, & qu'on ne peut le conserver plus de trois ou quatre jours. On amene de Surate à Batavia, une espece de

bœufs qui ne sont gueres plus gros qu'un chien de forte taille; ils sont très-féroces, cependant on en met à de petits chariots, pour promener les enfants, & quelquefois pour voiturer certaines marchandises.

NIEUHOFF, Chap. XV. An. 1671.

On trouve à Java, des Chevaux de plusieurs especes & de diverses couleurs, de blancs, de bais, & d'autres qui sont blancs & gris. Les chevaux de ce pays ne sont pas fort hauts, mais ils sont gros & bien taillés, comme ceux de Norwege & de Westphalie, très-forts & courageux. Ils n'ont pas l'adresse de ceux de Perse, qu'on transporte de Surate à Batavia, & qui surpassent tous les autres en légéreté, en courage & en beauté. Les Indiens combattent presque toujours à pied, & conservent leurs chevaux pour le tirage & pour les voyages.

Chevaux de Java.

Nous bornerons ici ce que nous avions à dire sur l'isle de Java & sur la ville de Batavia. Nous allons terminer ce qui concerne M. Nieuhoff, par le récit de son troisieme & dernier voyage aux Indes Orientales.

CHAPITRE XVI.

Dernier voyage de Monsieur Nieuhoff aux Indes Orientales : Sa mort.

NIEUHOFF, Chap. XVI.

An. 1672.

Retour de M Nieuhoff aux Indes.

MONSIEUR Jean Nieuhoff s'embarqua à bord d'un vaisseau de la Compagnie Hollandoise des Indes Orientales, nommé la Fleche, passa à la vue des côtes de France, le 18 Décembre, 1671, & jetta l'ancre dans la baie de la Table, le 8 d'Avril 1672. Il y trouva dix-sept vaisseaux, dont treize avoient été chargés aux Indes Orientales pour la Hollande, & qui remirent à la voile le 24. La Fleche avoit à bord une grande chaloupe ou barque, qu'on avoit démembrée avant de partir d'Amsterdam, & dont on rassembla alors les pieces, pour passer plus commodément en suivant le rivage de Sofala, de Mozambique & de l'isle de Majotte.

Une partie des hommes d'équipage s'embarqua sur cette chaloupe, qui alla de conserve avec la Fleche.

Ils poursuivirent ensemble leur voyage vers l'isle de Madagascar, qu'ils découvrirent le 20. Ils suivirent la côte, qui est élevée & plaine de rochers, & ayant jetté la sonde à une lieue de distance du rivage, près d'une longue pointe de terre, ils y trouverent vingt brasses d'eau. Ils étoient alors à vingt-quatre degrès de latitude, & le vent de terre les obligeant quelquefois de ranger la côte, d'autrefois de s'éloigner en mer; ils jetterent enfin l'ancre à trente brasses, après avoir remarqué qu'à trois lieues de terre, ils ne trouvoient point de fonds. La chaloupe nommée l'Arc, suivit la Fleche, mais elle se rangea plus près de terre.

NIEUHOFF, Chap. XVI. An. 1672.

Le 22, ils découvrirent une petite Isle à une demi lieue de terre, & la Fleche y jetta l'ancre, à dix-sept brasses. Ils descendirent pour pêcher, & ramenerent avec eux deux canots des Habitants, chargés de cocos & de limons d'eau. L'Arc prit le devant, & jetta l'ancre dans la baie de Saint Augustin, près une petite Isle. La Fleche le suivit, & trouva à l'embouchure de la riviere

deux pointes blanches de terre, qui avançoient de beaucoup dans la mer.

NIEUHOFF. Chap. XVI.

An. 1672.

Les Habitants apporterent quelques fruits à bord, & Meſſieurs Hugo & Nieuhoff deſcendirent le jour ſuivant pour eſſayer de commercer avec eux, mais on ne put faire que quelques échanges d'eſclaves. Monſieur Nieuhoff pêcha du poiſſon en grande abondance à l'embouchure de la riviere.

Il arrive à l'iſle de Majotte.

Le 2 de Juillet, l'Arc entra dans la riviere pour être radoubée, parce qu'elle avoit reçu quelque dommage. Les hommes avoient deſſein de prendre des tortues, mais ils ne purent réuſſir à en avoir aucune. Vers midi, le Capitaine des Madagaſcariens ſe rendit à bord, pour échanger des eſclaves. Le 7, l'Arc où étoit M. Nieuhoff, & la Fleche ſe ſéparerent, le premier s'étant écarté de quelques lieues vers le nord, mais ils ſe retrouverent à l'iſle de Majotte, qu'ils rencontrerent peu de temps après. Le 15 d'Août, ils entrerent dans une riviere, près des iſles de Makandarie & de Magalagie, où ils rencontrerent une barque qui leur fournit quelques poulets, & par

laquelle ils apprirent qu'ils trouveroient des proviſions en abondance en faiſant route plus au nord. Le 24, Monſieur Nieuhoff remonta dans l'Arc la riviere de Magalagie, où il vit pluſieurs vaiſſeaux Maures & un navire Anglois avec des Eſclaves à bord, chargé aux Barbabes. NIEUHOFF, Chap. XVI. An. 1672.

Le 31, il deſcendit à terre avec pluſieurs marchandiſes, dans le deſſein de trafiquer, mais il ne put conclure aucun marché, parce que les Naturels mettoient leurs Eſclaves à un trop haut prix, & paroiſſoient faire peu d'eſtime de ſes denrées. Deux jours après, il fit ſes efforts pour leur vendre quelques clous de girofle, que leur Roi avoit paru déſirer d'acheter : mais ce Prince avoit changé de ſentiment, & les Habitants, par méchanceté, remuerent l'eau des endroits où les Hollandois alloient en puiſer de fraîche, afin de la rendre bourbeuſe, & pour qu'ils n'en pûſſent faire aucun uſage. Notre Auteur quitta cet endroit & jetta l'ancre dans la partie occidentale de la Baie, où il acheta vingt-deux Eſclaves, des moutons, des vaches & d'autres proviſions. Il ſe munit

auſſi de beaucoup d'eau fraîche ; étant réſolu d'avancer trente ou quarante lieues plus au nord. Il partit de cet ancrage, le 22 de Septembre & ſe trouva le 29, à la hauteur de Conquiro, où il y a cinq Iſles à treize degrés, treize minutes de latitude. On voit de très-loin en mer, celle de ces Iſles qui eſt au milieu des autres.

NIEUHOFF Chap. XVI.

An. 1672.

Il deſcend & diſparoit à Antigoa.

Des Pêcheurs firent connoître à Monſieur Nieuhoff le lieu de la réſidence de leur Roi, & il deſcendit à terre dans la baie d'Antigoa, que quelques-uns nomment baie du Meurtrier, avec quelques marchandiſes pour trafiquer. Il ne revint point à bord & l'on juge qu'il fut la victime de la cruauté des Naturels du pays. L'Arc qui l'avoit conduit à terre, l'attendit trois jours ſur la côte, ſans pouvoir rien découvrir ni ſur ſa perſonne, ni ſur ceux qui l'avoient accompagné.

Après cette perte, qui fut généralement pleurée de tous ceux qui étoient attachés aux intérêts de la Compagnie des Indes Orientales, l'Arc & la Fleche firent voile pour le Cap de Bonne-Eſpérance, & les

gens, dans la traverſée, furent réduits à la plus fâcheuſe extrémité. On fut obligé de les fixer pour leur nourriture à une cuillerée de riz pour chaque homme en vingt-quatre heures. Ils furent reçus aſſez froidement à leur arrivée au Cap, & le Commandant de l'Arc fut congédié pour n'être pas demeuré plus longtemps à attendre Monſieur Nieuhoff. Le même bâtiment fut renvoyé pour faire de plus exactes recherches ; mais les gens ſe mutinerent, déplacerent leur Commandant, vendirent le vaiſſeau aux François à Moſambique, & déſerterent de côté & d'autre.

NIEUHOFF, Chap. XVI.

An. 1672.

Sur la requête de Monſieur Henri Nieuhoff, frere de notre Auteur, les Directeurs de la Chambre d'Amſterdam, envoyerent un vaiſſeau uniquement pour faire des recherches à l'endroit où cet infortuné Gentilhomme avoit débarqué. Le Capitaine revint au Cap, après une abſence de cinq mois dix-huit jours, avec une charge de deux cents-cinquante Eſclaves, qu'il avoit achetés en cet endroit. Il rapporta à la Compagnie, qu'il avoit eu une con-

On fait des recherches inutiles pour être inſtruit de ſon ſort.

férence avec le Roi, que ce Prince l'avoit assuré qu'il ignoroit absolument le sort de Monsieur Nieuhoff, & qu'il n'avoit même pas eu de connoissance que ce Gentilhomme eût mis pied à terre dans ses Etats; ce qui fit juger qu'il avoit été massacré aussi-tôt après son débarquement. Monsieur Nieuhoff méritoit certainement un sort plus heureux: comme particulier, il tenoit la conduite la plus réguliere & la plus honorable: comme Officier de la Compagnie des Indes, il fit toujours paroître une attention & une intégrité qui le rendirent cher à tous ceux qui le connurent.

NIEUHOFF, Chap. XVI.

An. 1672.

VOYAGE

Du Capitaine ABEL TASMAN, pour la découverte des Pays baignés par la Mer du Sud.

CHAPITRE I.

Projets des Hollandois pour faire des découvertes : Taſman met à la voile de Batavia : Variations de l'aiguille aimantée : Il découvre la terre de Van-diemen : Il y plante un poteau & un Pavillon : Il découvre la nouvelle Zélande : Trois de ſes gens ſont tués dans la Baie des Meurtriers : Il découvre l'iſle des trois Rois : Sentiment du Docteur Halley ſur les variations de l'aiguille.

TASMAN Chap. I. An. 1642.

LA Compagnie Hollandoiſe des Indes Orientales, jugeant qu'il étoit néceſſaire d'acquérir des con-

TASMAN, Chap. I.

An. 1642.

Projet des Hollandois, pour faire des découvertes.

noissances plus étendues sur les pays déjà découverts dans l'océan méridional, & d'avoir un détail plus circonstancié des ports, des productions & des habitants; donna ordre au Général & au Conseil de Batavia, d'envoyer un habile marin sur ces côtes, pour en faire une exacte description, & en même-temps pour étendre les découvertes déjà faites dans cette partie du monde.

Conformément à cet ordre, on équipa à Batavia trois vaisseaux, dont le commandement fut donné au Capitaine Tasman, Gentilhomme très-instruit dans cette partie, & qui connoissoit très-bien tout ce qu'on avoit découvert précédemment. Il est vraisemblable que la Compagnie n'avoit pas intention que ce voyage fût publié, & il s'est passé un temps assez considérable sans qu'il ait été donné au public: enfin Dirk Rembrants a fait paroître en bas Hollandois, un extrait du Journal de ce Capitaine, dont nous allons donner la traduction, bien convaincus qu'un voyage aussi curieux & aussi intéressant, sera également agréable aux autres Nations. C'est Tasman lui-

même, qui fait ainsi sa narration.

TASMAN, Chap I.

Le 14 d'Août 1642, je mis à la voile de Batavia, avec deux vaisseaux, nommés le Heem-Skirk & le Zee-Han. Le 5 de Septembre, je jettai l'ancre à l'isle Maurice, à la latitude de 20 degrés sud, & à la longitude de 83 degrés 48 minutes. Je trouvai cette Isle cinquante milles d'Allemagne plus à l'est que je ne l'avois cru jusqu'alors, c'est-à-dire de 3 degrés 33 minutes de longitude plus orientale. Elle étoit autrefois connue sous le nom de Cerne, ensuite sous celui du Prince Maurice, (& on la nomme présentement isle de France). Elle a environ quinze lieues de tour, & l'on y trouve un très-beau port avec cent brasses d'eau à l'embouchure. Le pays est montagneux, mais toutes les hauteurs en sont couvertes d'arbres verds. Les sommets des montagnes sont si élevés, qu'ils se perdent dans les nues; & l'on remarque souvent qu'ils sont couverts d'une épaisse fumée. L'air de cette Isle est très-sain, on y trouve des oiseaux & des quadrupedes en abondance, & la mer fournit les côtes d'une grande quantité de toutes

An. 1642.

Tasman met à la voile de Batavia.

TASMAN, Chap. I.

An. 1642.

sortes de poissons. On voit dans les bois la plus belle ébene qui soit au monde : c'est un arbre fort élevé, très-droit, de moyenne grosseur, couvert d'une écorce verte fort épaisse, & le bois en est du plus beau noir & aussi serré que l'ivoire. Il y a dans la même Isle d'autres arbres, dont la couleur est d'un rouge éclatant, & une troisieme espece aussi jaune que de la cire. Les vaisseaux de la Compagnie des Indes Orientales, touchent ordinairement à cette Isle pour se rafraîchir en passant à Batavia.

Je partis de l'Isle Maurice le 8 d'Octobre, & je continuai mon cours au sud, jusqu'à la latitude de 40 degrés 41 minutes, avec un vent de nord-oueſt très-frais, trouvant que l'aiguille du compas de mer varioit depuis 23 jusqu'à 25 degrés. Du 22 au 29 du même mois, je fis voile à l'est, déclinant un peu vers le sud, jusqu'à ce que je fusse arrivé à 45 degrés 47 minutes de latitude méridionale, & à la longitude de 89 degrés 44 minutes : j'observai alors que la déclinaison de l'aiguille étoit de 26 degrés 45 minutes vers l'oueſt.

Le 6 de Novembre, je me trouvai à la latitude de 49 degrés 4 minutes & à la longitude de 114 degrés 56 minutes, la variation étant alors de 26 degrés, toujours à l'oueſt. L'air étoit très-chargé de brouillards, avec des bouffées de vent très-fortes & des coups de mer violents, venant du ſud-oueſt & du ſud, ce qui me fit juger qu'il n'y avoit aucune terre entre ces deux pointes. Le 15 de Novembre, étant à 44 degrés 33 minutes de latitude & à 140 degrés 32 minutes de longitude, je trouvai la déclinaiſon de 18 degrés 30 minutes: mais cette variation diminua tous les jours, & le 25, à la longitude de 158 degrés, j'obſervai que cette variation n'étoit plus que de 4 degrés. Le 22, l'aiguille fut dans une agitation continuelle, ſans ſe fixer à aucun des huit points, ce qui me fit conjecturer que nous étions près de quelque mine d'aiman.

An. 1642.

Variations de l'aiguille aimantée.

Le 24, étant à la latitude de 42 degrés 25 minutes, & à 163 degrés 50 minutes de longitude, je découvris la terre à dix milles de diſtance eſt-ſud-eſt, & je la nommai terre de Van-Diemen. Le compas de mer y

Il découvre la terre de Van-Diemen.

TASMAN, Chap. I.

portoit directement, mais comme le temps étoit très-mauvais, je dirigeai mon cours sud-quart à l'est, en suivant la côte jusqu'à la hauteur de 44 degrés, où je remarquai qu'elle couroit à l'est & ensuite au nord-est quart au nord. Je jettai l'ancre le 1 de Décembre, dans une baie que je nommai baie de Frédéric Henri, à la latitude de 43 degrés 10 minutes, & à la longitude de 167 degrés 55 minutes. J'entendis, ou au moins je crus entendre le bruit de plusieurs hommes sur le rivage, cependant je n'y découvris personne. Tout ce que je remarquai digne d'attention, fut deux arbres, dont l'un avoit deux brasses, & l'autre deux brasses & demie de tour, & environ soixante ou soixante & cinq pieds de hauteur jusqu'aux branches: On avoit coupé avec une pierre, des especes de degrés dans l'écorce, pour monter jusqu'aux nids des oiseaux. Ces degrés étoient à cinq pieds les uns des autres, ce qui nous fit juger, ou que ces peuples étoient d'un taille excessivement haute, ou qu'ils avoient quelque moyen qui nous étoit inconnu, pour grimper aux arbres:

An. 1642.

arbres: ces coupures étoient si fraîches à l'un des arbres, que nous pensâmes qu'il n'y avoit pas plus de quatre jours qu'elles étoient faites. TASMAN, Chap. I. An. 1642.

Le bruit que nous avions entendu ressembloit au son de quelques trompettes, & ne paroissoit pas être fort éloigné : cependant nous n'apperçûmes aucune créature vivante. Je vis sur le sable des traces de bêtes sauvages, qui me parurent être de tigre, ou de quelque autre animal semblable; je ramassai de la gomme de plusieurs arbres, ainsi que de la laque, & j'observai que le montant & le décroissement de la marée, étoit d'environ trois pieds. Les arbres dans ce pays, ne sont pas fort serrés ni embarrassés de buissons & de halliers. Je remarquai de la fumée en plusieurs endroits; mais nous nous bornâmes à élever un poteau, sur lequel chacun de nous écrivit son nom, ou fit sa marque, & nous y plantâmes un pavillon. Pendant que nous y demeurâmes, l'aiguille varia de 3 degrés à l'est. Le 5 de Décembre, étant, suivant mes observations, à la latitude de 41 degrés 34 minutes, & à la longitude de 169 degrés, je

Il y plante un poteau & un pavillon.

TASMAN. Chap. I.

levai l'ancre de la terre de Van-Diemen, & je réſolus de faire cours à l'eſt, juſqu'à la longitude de 195 degrés, dans l'eſpérance de découvrir les iſles de Salomon.

An. 1642.

Il découvre la nouvelle Zélande.

Le 7, je me trouvai à 42 degrés 37 minutes de latitude, & à 176 degrés 29 minutes de longitude, avec 5 degrés de déclinaiſon à l'eſt. Le 12 du même mois, je fus frappé de grands coups de mer venant du ſud-oueſt, & je penſai qu'il n'y avoit point de terre de ce côté. Le 13, à la latitude de 42 degrés 10 minutes, & à la longitude de 188 degrés 28 minutes, je trouvai la variation de 7 degrés 30 minutes à l'eſt. Je découvris alors un pays couvert de montagnes très élevées, qui eſt préſentement marqué dans les cartes, ſous le nom de nouvelle Zélande. Je ſuivis la côte, faiſant cours nord nord-eſt juſqu'au 18, que je jettai l'ancre dans une belle Baie, à 40 degrés 50 minutes de latitude, & à 191 degrés 41 minutes de longitude, avec 9 degrés de variation, toujours à l'eſt. Nous trouvâmes en cet endroit un grand nombre d'Habitants, dont le corps étoit très-gros, & la voix fort

rude. Ils ne voulurent pas approcher du vaisseau plus près que d'un jet de pierre : nous les entendîmes jouer d'une espece de trompette, & nous y répondîmes avec les instruments de nos vaisseaux. La couleur de ces peuples étoit d'un jaune brun ; ils avoient les cheveux longs, & presque aussi épais que ceux des Japonois : ils les rassembloient en un toupet sur le sommet de la tête, & y attachoient une plume ou quelque autre ornement plus gros dans le milieu, de même que les Japonois attachent les leurs au derriere de la tête. Le milieu de leurs corps étoit couvert, les uns avec une natte, d'autres avec un morceau d'étoffe de laine ; mais au-dessus & au-dessous, ils étoient entierement nuds.

TASMAN, Chap. I.

An. 1642.

Le 19, ces Sauvages commencerent à devenir plus hardis & plus familiers ; enfin, ils se hasarderent à venir à bord du Heemskirk, pour faire des échanges avec les gens du vaisseau. Aussi-tôt que je m'en apperçus, je craignis qu'ils n'eussent dessein de surprendre ce navire, & j'envoyai ma chaloupe avec sept hommes, pour recommander à l'é-

Trois de ses gens sont tués dans la baie des Meurtriers.

quipage de se tenir sur ses gardes; & pour dire à mes gens de n'avoir aucune confiance en ce peuple. Mes sept hommes étoient sans armes, ils furent attaqués par les Sauvages qui en tuerent trois, & les autres furent obligés de se jetter à la nage pour sauver leurs vies; ce qui me fit donner à cet endroit, le nom de baie des Meurtriers. Nous en aurions pris une sévere vengeance, si le mauvais temps ne les eût mis à couvert de notre colere.

TASMAN, Chap. I. An. 1642.

De cette Baie, nous fîmes voile à l'est, étant presque par tout environnés de la terre; ce pays nous parut riche, fertile & très-bien situé; mais comme le temps étoit toujours très-dérangé, & que nous avions un fort vent d'oüest, nous eumes beaucoup de peine à nous tirer d'entre toutes ces terres.

Le 24, le vent ne nous permettant pas de continuer à faire cours au nord, d'autant plus que nous n'étions pas assurés d'y trouver un passage, & que le flot venoit du sud-est, nous jugeâmes que le plus sûr étoit de retourner dans la baie, & de chercher quelque autre voie pour en sor-

tir; mais le 26, le vent étant devenu plus favorable, nous continuâmes notre cours au nord, tournant un peu à l'oueſt.

TASMAN, Chap. I. An. 1643.

Le 4 de Janvier 1693, étant à la latitude de 34 degrés 35 minutes, & à la longitude de 191 degrés 9 minutes, nous fîmes voile vers un Cap ſitué au nord-oueſt, où nous trouvâmes que les coups de mer venoient de nord-eſt, d'où nous jugeâmes que nous avions enfin trouvé le paſſage, ce qui nous cauſa beaucoup de joie. Nous vîmes dans ce détroit une Iſle, que nous nommâmes l'iſle des trois Rois, & nous en doublâmes le Cap, dans l'intention d'y prendre quelque rafraîchiſſement: mais à meſure que nous en approchâmes, nous découvrîmes ſur une montagne, trente ou quarante hommes, qui nous parurent de fort grande taille, autant que nous en pûmes juger à une telle diſtance. Chacun d'eux portoit une eſpece de maſſue, & ils nous appellerent avec une voix très-forte & très-dure, ſans que nous puiſſions rien diſtinguer de ce qu'ils nous diſoient: nous obſervâmes que ces gens marchoient

Il découvre l'iſle des trois Rois.

TASMAN, Chap. I.

An. 1643.

fort vîte, & ils nous parurent faire de très-grands pas. Nous fîmes le tour de cette terre, où nous ne vîmes que très peu d'habitants, & ne remarquâmes aucun endroit qui nous parût cultivé; mais nous y trouvâmes une riviere d'eau fraîche. Nous réſolûmes alors de faire voile à l'eſt juſqu'à 220 degrés de longitude; enſuite nous virâmes au nord juſqu'à 17 degrés de latitude, après quoi nous tournâmes à l'oueſt. Nous arrivâmes aux iſles des Cocos & de Horn, découvertes par Schouten, où nous avions deſſein de nous rafraîchir, ſi nous le pouvions faire avec facilité, parce que nous n'avions rien trouvé dans la terre de Van-Diemen, où nous étions deſcendus, & que nous n'avions pas abordé à la nouvelle Zélande.

Sentiment du Docteur Hallay, ſur les variations de l'aiguille.

Le 8 de Janvier, à 30 degrés 25 minutes de latitude, & à 192 degrés 20 minutes de longitude, nous trouvâmes 9 degrés de déclinaiſon à l'eſt; & comme les coups de mer venoient de ſud-oueſt, je conjecturai que nous ne devions pas eſpérer de trouver de terre de ce côté. Le 12, étant à 30 degrés 5 minutes

de latitude, & à 195 degrés 27 minutes de longitude; nous remarquâmes que la variation étoit de 9 degrés 30 minutes à l'eſt, & que les coups de mer venoient du ſud-eſt & du ſud-oueſt. Il paroît évidemment par ces obſervations, que le ſentiment du Docteur Halley, qui penſe que le mouvement de l'aiguille n'eſt point gouverné par les pôles du monde, mais par d'autres pôles qui circulent au tour, eſt un ſentiment très-probable. Autrement, il paroît difficile d'expliquer comment l'aiguille peut avoir eu, ainſi que l'aſſure notre Auteur, une variation de près de 27 degrés à l'oueſt, étant à la latitude de 45 degrés 47 minutes: après quoi elle alla toujours en diminuant, juſqu'à ce qu'elle n'en eut aucune; prit ſa variation à l'eſt, quand il fut à la hauteur de 42 degrés 37 minutes, & continua toujours depuis à varier de plus en plus à l'eſt, juſqu'au temps dont nous parlons.

TASMAN, Chap. I. An. 1642.

CHAPITRE II.

Taſman découvre l'iſle de Pylſtaart, ſans pouvoir y aborder : Il donne le nom d'Amſterdam & de Roterdam à deux nouvelles Iſles : Il deſcend à l'iſle d'Amſterdam : Il trouve les iſles du Prince Guillaume : Il arrive à l'iſle d'Anthoni Java : Il arrive à la nouvelle Guinée : Il reconnoît l'Iſle brûlante : Un de ſes hommes eſt bleſſé : Il arrive à l'iſle de Schouten : Il retourne à Batavia.

TASMAN, Chap. II.

An. 1643.

Taſman découvre l'iſle de Pylſtaart, ſans pouvoir y aborder.

LE 19 de Janvier, (continue notre Voyageur), étant à la latitude de 22 degrés 35 minutes, & à la longitude de 204 degrés 15 minutes, nous trouvâmes que l'aigui le déclinoit de 7 degrés 30 minutes à l'eſt. Nous vîmes alors une Iſle qui pouvoit avoir deux ou trois milles de tour, & autant que nous en pûmes juger, elle nous parut élevée, eſcarpée & ſtérile. Nous deſirions beaucoup d'en approcher ; mais nous ne pûmes y réuſſir à cauſe des vents de ſud-eſt & de ſud-ſud-oueſt,

qui nous en empêcherent. Je nommai cette Isle Pylstaart, parce que nous vîmes autour, un grand nombre des oiseaux de ce nom. Le lendemain, nous découvrîmes encore deux autres Isles.

TASMAN, Chap. II. An. 1642.

Le 21, étant à 21 degrés 20 minutes de latitude, & à 205 degrés 29 minutes de longitude, nous trouvâmes la variation de 7 degrés au nord-est. Nous joignîmes la côte de la plus septentrionale d'une des deux Isles, qui étoit la moins haute mais la plus grande; nous donnâmes à l'une, le nom d'Amsterdam, & à l'autre, celui de Roterdam. Sur cette derniere, nous trouvâmes une grande quantité de cochons, d'oiseaux, de diverses sortes de fruits & d'autres rafraîchissements. Les Insulaires nous parurent n'avoir aucun usage des armes, au moins nous n'en vîmes d'aucune espece entre leurs mains, & ils nous traiterent avec amitié pendant que nous fûmes dans leur Isle; nous remarquâmes seulements qu'ils étoient un peu enclins au vol. Les courants ne sont pas considérables en cet endroit, où le reflux porte nord-est & le flux sud-

Il donne le nom d'Amsterdam & de Roterdam, à deux nouvelles Isles.

TASMAN. Chap. II.

An. 1643.

oueſt : mais aux marées de l'équinoxe du printemps, la mer monte au moins à ſept ou huit pieds. Le vent ſouffle continuellement dans ce parage du ſud-eſt ou de ſud-ſud-eſt, ce qui mit le Heemskirk hors de route, mais il ne lui en arriva aucun dommage. Nous ne fîmes point d'eau en cet endroit, parce qu'il étoit très-difficile de la conduire au vaiſſeau.

Il deſcend à l'iſle d'Amſterdam.

Le 25, nous arrivâmes à la latitude de 20 degrés 15 minutes, & à la longitude de 206 degrés 19 minutes, la déclinaiſon étant de 6 degrés 20 minutes à l'eſt ; & après avoir eu la vue de pluſieurs autres Iſles, nous arrivâmes à celle d'Amſterdam, dont les Inſulaires reſſemblent beaucoup à ceux qui habitent l'iſle de Roterdam. Les Naturels ſont de même très-doux, font part volontiers de leurs productions, ne paroiſſent avoir aucun uſage des armes, & ſont fort adonnés au vol. Nous y fîmes de l'eau & nous y prîmes des rafraîchiſſements avec la plus grande facilité. Nous parcourûmes tout le tour de l'Iſle, où nous trouvâmes un grand nombre de cocotiers plantés aſſez régulierement. Nous vîmes

TASMAN, Chap. II.

An. 1642.

aussi beaucoup de jardins bien entretenus, & abondamment pourvus de toutes sortes d'arbres fruitiers, plantés en droite ligne, & tenus dans un très-bon ordre fort agréable à la vue. Après avoir quitté l'isle d'Amsterdam, nous en rencontrâmes plusieurs autres; mais nous ne changeâmes rien à la résolution que nous avions prise, de faire voile au nord jusqu'au dix septieme degré de latitude, & de tourner ensuite à l'oüest, sans nous approcher de l'isle des Traîtres, ni de celle de Hornd; & pendant tout ce temps, nous eumes un bon vent frais de sud-est, ou d'est sud-est.

Il trouve les isles du Prince Guillaume.

Le 6 de Février, à 17 degrés 19 minutes de latitude, & à 201 degrés 35 minutes de longitude, nous nous trouvâmes embarrassés entre dix-neuf ou vingt petites isles, dont chacune étoit environnée de sables, de bas fonds & de rochers. Elles sont connues dans les cartes, par le nom d'isles du Prince Guillaume, ou de bas fonds du Heem-Skirk. Le 8, nous nous trouvâmes à la latitude de 15 degrés 29 minutes, & à la longitude de 199 degrés 31 minutes. La pluie tomboit en

abondance, & nous avions un vent de nord-eſt, ou de nord-nord-eſt très-fort, avec un temps très-obſcur & très-froid. Nous craignîmes d'être plus à l'oueſt que nous ne l'eſtimions par notre Journal, & de tomber au ſud de la nouvelle Guinée, ou d'être jettés ſur quelque côte inconnue, dans un temps ſi fort & ſi rempli de brouillards, ce qui nous détermina à courir au nord, ou au nord-nord-oueſt, juſqu'à ce que nous fuſſions arrivés à la latitude de 4, 5, ou 6 degrés ſud, afin de porter enſuite à l'oueſt, pour la côte de la nouvelle Guinée; ce que nous pouvions alors faire avec le moins de danger.

TASMAN, Chap. II. An. 1643.

Le 14 de Février, nous arrivâmes à la latitude de 16 degrés 30 minutes, & à la longitude de 193 degrés 35 minutes; nous avions eu juſques alors beaucoup de pluie, & un très-mauvais temps; mais ce jour, le vent étant tombé, nous nous abouchâmes avec le Zee-Han, notre conſor, & nous eumes la ſatisfaction de trouver nos Journaux d'accord. Le 20, étant à la latitude de 13 degrés 45 minutes, & à la longitude de 193

degrés 35 minutes, le temps fut très-obscur & chargé de nuages, avec beaucoup de pluies, d'épais brouillards, & une mer très-rude, le vent changeant continuellement. Le 26, à la latitude de 9 degrés 48 minutes, & à la longitude de 193 degrés 43 minutes, nous eumes un vent de nord-oueſt, & durant vingt & un jours, il ne s'en paſſa pas un ſeul, ſans qu'il y eût plus ou moins de pluie. Le 2 de Mars, à la latitude de 9 degrés 11 minutes, & à la longitude de 192 degrés 46 minutes, nous trouvâmes la déclinaiſon de l'aiguille de 10 degrés à l'oueſt, & il y eut des variations continuelles dans le temps & dans le vent. Le 8 de Mars, nous nous trouvâmes à 7 degrés 46 minutes de latitude, & à 190 degrés 17 minutes de longitude, avec le vent toujours variable.

TASMAN, Chap. II. An. 1643.

Le 14, étant à la latitude de 10 degrés 12 minutes, & à la longitude de 186 degrés 14 minutes, nous trouvâmes que l'aiguille déclinoit de 8 degrés 45 minutes à l'eſt. Nous paſſâmes quelques jours ſans pouvoir faire aucune obſervation, parce que le temps fut toujours chargé & plu-

Il arrive aux iſles d'Anthoni Java.

TASMAN, Chap. II. An. 1643.

vieux. Le 20 de Mars, à la latitude de 5 degrés 15 minutes, & à la longitude de 181 degrés 16 minutes, le temps étant devenu très-beau, nous trouvâmes que la variation étoit de 9 degrés à l'eſt. Le 22, à la latitude de 5 degrés 15 minutes, & à la longitude de 178 degrés 32 minutes, nous eumes un très-beau temps avec le vent alizé, & le même jour, nous apperçûmes la terre, environ quatre milles à l'oueſt. Nous trouvâmes que c'étoit un amas d'Iſles, qui ſont marquées dans les cartes, ſous le nom d'Anthoni Java, à quatre-vingt dix milles ou environ, de la côte de la nouvelle Guinée; mais il faut obſerver ici que la partie nommée en cet endroit, nouvelle Guinée, par le Capitaine Taſman, eſt réellement la côte de la nouvelle Bretagne, que le Capitaine a reconnue depuis pour une iſle, ſéparée de la nouvelle Guinée.

Le 25, continue Taſman, étant à la latitude de 4 degrés 35 minutes, & à la longitude de 175 dégrés 10 minutes, nous trouvâmes que l'aiguille déclinoit de 9 degrés 30 minutes à l'eſt; nous étions alors, à la

hauteur des isles de Mark, découvertes par Schouten & le Maire : elles sont au nombre de quatorze ou quinze, habitées par des Sauvages, portant des cheveux noirs, attachés & arrangés comme ceux des Habitants de la baie des Meurtriers, dans la nouvelle Zélande. Le 29, nous passâmes les Isles vertes, & le 30, celle de Saint Jean, aussi découvertes par Schouten & le Maire.

TASMAN, Chap. II.

An. 1643.

Le 1 d'Avril, à la latitude de 4 degrés 30 minutes, & à la longitude de 171 degrés 2 minutes, nous trouvâmes que l'aiguille varioit de 8 degrés 45 minutes à l'est. Nous étions à la vue de la côte de la nouvelle Guinée ; nous fîmes nos efforts pour doubler le Cap, nommé par les Espagnols, Cabo Santa Maria, & nous continuâmes à suivre la côte qui court au nord-oueſt. Nous passâmes ensuite les isles d'Antoine Caens, l'isle de Gardener & celle de Fisher, avançant vers le promontoire nommé Struis Hoek, où la côte court au sud & au sud-est. Nous résolûmes de suivre le même cours, & de continuer à faire voile au sud, jusqu'à ce que nous trouvassions

Il arrive à la nouvelle Guinée.

quelque terre, ou un passage de ce côté.

TASMAN, Chap. II.

Le 12 d'Avril, à la latitude de 3 degrés 45 minutes, & à la longitude de 167 degrés, nous vîmes que la variation étoit de 10 degrés vers l'est. Cette même nuit, une partie de l'équipage fut éveillée par un tremblement de terre. Je courus aussi-tôt sur le pont, croyant que le vaisseau avoit touché; mais après avoir jetté la sonde, nous ne trouvâmes point de fonds. Nous eûmes ensuite plusieurs autres secousses; mais aucune ne fut si forte que la premiere. Nous avions alors doublé le Struis-Hoek, & nous étions dans la baie de Bonne-Espérance. Le 14, à la latitude de 5 degrés 27 minutes, & à la longitude de 166 degrés 57 minutes, nous observâmes la variation à 9 degrés 15 minutes est; nous voyions alors la terre au nord-est, à l'est-nord-est, & au sud-sud-oueſt, ce qui nous fit croire qu'il y avoit un passage entre ces deux points. Nous fûmes bien-tôt détrompés, & nous reconnûmes que la côte étoit continue, ce qui nous obligea de doubler le Cap à l'oueſt,

An. 1643.

& de continuer à cotoyer le rivage ; mais notre cours fut ſouvent interrompu par des calmes.

TASMAN, Chp. II.

Le 20, nous arrivâmes à la latitude de 5 degrés 4 minutes, & à la longitude de 164 degrés 27 minutes, où nous trouvâmes que l'aiguille déclinoit de 8 degrés 30 minutes à l'eſt ; nous approchâmes la nuit ſuivante de l'iſle Brandande, où Iſle brûlante, dont parle Schouten, & nous vîmes une grande flâme qui ſortoit, comme il le dit, du ſommet d'une haute montagne. Lorſque nous fûmes entre cette Iſle & le continent, nous vîmes un grand nombre de feux ſur le rivage, & à moitié chemin de la montagne, ce qui nous fit juger que l'Iſle étoit très-peuplée. Nous fûmes retenus ſur cette côte par le calme, & nous y vîmes ſouvent de petits arbres, des bamboucs & des arbriſſeaux, que les rivieres entraînoient dans la mer ; d'où nous conclûmes que cette partie étoit bien arroſée, & que le terroir y étoit bon. Le lendemain nous paſſâmes la montagne brûlante & nous continuâmes notre cours au nord-oueſt en ſuivant la côte.

An. 1643.

Il reconnoit l'Iſle brûlante.

TASMAN. Chap. II.

Le 27, à la latitude de 2 degrés 10 minutes, & à la longitude de 146 degrés 57 minutes, nous crûmes voir l'iſle de Moa, mais c'étoit celle de Jama, qui eſt un peu plus à l'eſt. Nous y trouvâmes une grande quantité de noix de cocos, & d'autres rafraîchiſſements. Les Habitants ſont abſolument noirs, & répetent aiſément les mots qu'ils entendent prononcer par d'autres, ce qui fait juger que leur langue doit être abondante. Cependant la prononciation en eſt très-difficile, parce qu'ils font un uſage très-fréquent de la lettre R, qui ſe trouve ſouvent juſqu'à deux ou trois fois dans un même mot. Le jour ſuivant, nous jettâmes l'ancre ſur la côte de l'iſle de Moa, où nous trouvâmes auſſi des rafraîchiſſements en abondance, & où le mauvais temps nous obligea de demeurer juſqu'au 6 de Mai. Nous y achetâmes par échange, ſix mille cocos, & cent ſacs de pyſangs ou figues d'Inde. Lorſque nous commençâmes à commercer avec ce peuple, un de nos Matelots fut bleſſé d'une fleche tirée par un des Inſulaires, ſoit par méchanceté, ſoit par

An. 1643.

Un de ſes hommes eſt bleſſé.

inadvertance. Nous voulûmes faire approcher notre vaiſſeau plus près du rivage, ce qui les épouvanta tellement, qu'ils nous amenerent volontairement à bord, celui qui avoit tiré la fleche, & le laiſſerent à notre merci. Après cet accident, nous les trouvâmes à tous égards, beaucoup plus traitables qu'auparavant. Nos Mariniers arracherent les liens de fer de nos vieilles bariques à mettre de l'eau, y ajuſterent des manches de bois, leur firent un côté tranchant, & vendirent ces prétendus couteaux aux Inſulaires, pour de leurs fruits.

TASMAN. Chap. II.

An. 1643.

Il eſt vraiſemblable que ces Inſulaires n'avoient pas encore oublié ce qui leur étoit arrivé avec des gens de notre Nation, le 16 de Juillet 1616, du temps de Guillaume Schouten. S'étant mal conduits envers les Hollandois, Jacques le Maire fit avancer ſon vaiſſeau près du rivage, & tira une bordée au travers des bois. Les boulets s'étant répandus entre les arbres, cauſerent une telle frayeur aux Negres, qu'ils prirent auſſi-tôt la fuite dans l'intérieur du pays, & n'oſerent plus ſe

montrer jusqu'à ce qu'ils eussent fait une pleine satisfaction du passé, & donné des otages pour la sûreté des Européens à l'avenir, après quoi le commerce fut rétabli, & se fit paisiblement à la satisfaction réciproque des deux Nations.

TASMAN, Chap. II.

An. 1643.

Il arrive à l'isle de Schouten.

Le 12 de Mai, à la latitude de 54 minutes, & à la longitude de 153 degrés 17 minutes, nous trouvâmes que l'aiguille déclinoit de 6 degrés 30 minutes vers l'est; nous suivîmes la côte septentrionale de l'isle de Guillaume Schouten, qui a dix-huit à dix-neuf milles de longueur, & est bien peuplée de gens très-vifs & très-actifs.

Le 18, nous arrivâmes à la latitude de 26 minutes, & à la longitude de 147 degrés 55 minutes, où nous observâmes que la variation étoit de 5 degrés 30 minutes à l'est; nous étions alors à l'extrémité la plus occidentale de la nouvelle Guinée, qui se termine par une pointe détachée du promontoire, quoiqu'elle ne soit pas ainsi marquée, même dans les dernieres cartes. Nous y éprouvâmes des calmes, des temps variables, des vents contraires, &

nous y eûmes des pluies abondantes. Nous fîmes enſuite voile pour Ceram, ayant le Cap au nord, & nous arrivâmes ſans aucun accident à cette Iſle. Ce fut alors que le Capitaine Taſman ayant parcouru tout le pays qu'il avoit été chargé de découvrir, ne s'occupa plus que de retourner à Batavia, pour y rendre compte des découvertes qu'il avoit faites.

TASMAN. Chap. II. — An. 1643.

Le 27 de Mai, continue ce Capitaine, nous paſſâmes les détroits de Boura ou Bouton, & nous continuâmes notre cours juſqu'à Batavia, où nous arrivâmes le 15 de Juin, à la latitude méridionale de 6 degrés 12 minutes, & à la longitude de 127 degrés 18 minutes. Ce voyage fut terminé en dix mois, & telle fut la fin d'une expédition qu'on a regardée depuis, comme ayant donné les connoiſſances les plus claires & les plus exactes, pour la découverte des terres auſtrales inconnues. La Compagnie Hollandoiſe des Indes Orientales, a jugé que ces découvertes étoient de la plus grande importance; & afin qu'elles ne fuſſent pas perdues pour la poſtérité, elle a

Il retourne à Batavia.

TASMAN, Chap. II. An. 1643.

fait tracer & graver la carte de cette partie du monde, ſur le pavé de la ſalle d'aſſemblée à Amſterdam.

DESCRIPTION

Des Côtes de MALABAR & de COROMANDEL, par Monsieur BALDÆUS.

CHAPITRE I.

De l'Inde : Différentes divisions de ce Pays en Royaumes & en Provinces : Méthode qu'on a suivie pour en donner la Description : Du Royaume de Cambaye : Du produit, du commerce & des Habitants de ce Royaume : Description de la ville, des richesses, du commerce & de la force d'Amadabad : De la ville & des richesses de Surate : Du pouvoir & de la magnificence du Gouverneur de cette Place : De la ville de Brochia : Caractere général des Habitants du Royaume de Cambaye : Description

des bâtiments & des fortifications de la fameuſe ville de Mocka : Du Manſouri & des Caravanes : De la ville d'Agra, réſidence du grand Mogol : Hiſtoire remarquable, où l'on voit la cruauté & l'inſolence de la Nobleſſe de ce pays.

CÔTE DE MALABAR, Chap. I.

De qui eſt tirée cette deſcription.

LE récit que nous allons faire des côtes de Malabar & de Coromandel, eſt tiré des écrits de Philippe Baldæus, Miniſtre Luthérien, qui y a demeuré pluſieurs années, & qui fut enſuite établi à Ceylan. Il eſt généralement eſtimé pour la grande exactitude & pour la ſincérité qu'on trouve dans ſes relations ; pour avoir apporté la plus ſcrupuleuſe attention à ſe bien aſſurer des faits, & pour avoir évité avec ſoin de rapporter ces hiſtoires fabuleuſes, qu'on trouve ſi fréquemment dans les écrits des autres Voyageurs. Il a vu par lui-même la plus grande partie des objets dont il nous parle ; & lorſque, pour ne pas laiſſer de vuide dans ſes deſcriptions, il a été obligé de recourir à d'autres, il a ſoigneuſement conſulté les actes & les mémoires

moires les plus authentiques. Il étoit très-capable de bien traiter les événements militaires qu'on trouve répandus dans ſes Ouvrages, ayant été préſent, en qualité de Miniſtre, à beaucoup de ſiéges, de batailles & d'expéditions, qu'il a décrites avec la plus grande exactitude; aidé des ſecours d'un ſavant Bramine, qui vivoit avec lui dans une même maiſon, il a eu de fréquentes occaſions d'être bien inſtruit des coutumes, des mœurs & des cérémonies religieuſes des Indiens; & par le moyen du même Bramine, il a été admis à voir pluſieurs fois l'intérieur des Pagodes & des Temples payens; faveur dont n'a joui preſque aucun autre Voyageur: enfin, tout le monde convient que Baldæus eſt un Ecrivain exempt de toute partialité.

L'Inde, proprement dite, étoit anciennement diviſée en Inde au-delà du Gange, & Inde en-deçà du Gange, dont la plus grande partie eſt actuellement connue ſous le nom d'Indouſtan. On croit que c'eſt le pays d'Hevila, dont il eſt parlé dans les Saintes Ecritures.

Diviſion de l'Inde.

L'Inde eſt compoſé d'un grand

CÔTE DE MALABAR, Chap. I.

nombre de Royaumes & de Provinces, entre leſquels on remarque particulierement l'Indouſtan, ou les états du Mogol, le Dékan, ou pays de Viſapour, le Malabar, le Coromandel, le Crika, le Bengale, Pegu, Siam, Cambaye, les Iſles Maldives, les Iſles de Ceylan, de Sumatra, de Borneo, de Banda & d'Amboine, les Iſles Molucques & un grand nombre d'autres. Notre deſſein n'eſt pas de parler en particulier de tous ces pays, mais uniquement des parties de l'Inde que notre Auteur a eu occaſion de bien connoître. Nous allons commencer par Cambaye ou Guzurate, qui eſt la partie principale d'une Province délicieuſe, dont le nom eſt ſouvent attribué à toute cette Province.

Du Royaume de Cambaye.

Cambaye du côté de l'oueſt, forme une peninſule ſur le Golphe de l'Inde, & au ſud, il eſt borné par le Royaume de Dékan. C'eſt une des Provinces les plus fertiles de l'Inde, & elle fournit aux pays voiſins, différentes ſortes de proviſions, comme du beurre, de l'huile, du bled, du riz, des pois & beaucoup d'autres denrées. Elle eſt fameuſe en ce

qu'elle produit la meilleure toile de coton, & en ce qu'on y trouve beaucoup de diamants, d'améthyſtes, de cornalines & d'autres pierres précieuſes. Les Naturels en général, ont la conception vive, ſont habiles dans le commerce, aſſez bons ſoldats, & ont une grande ardeur pour apprendre. Ils ſont en partie payens, en partie mahométants, & il n'y a peut-être aucune autre Province de l'Inde, où le commerce ſoit dans un état plus brillant. Ce pays eſt actuellement aſſujetti au Grand Mogol; mais il étoit autrefois gouverné par des Rois de la Nation, dont les revenus étoient très-conſidérables, & qui pouvoient mettre de nombreuſes armées en campagne. On aſſure qu'il contient environ trente Villes remarquables, dont les principales ſont Amadabad, Cambaye & Diu.

De la ville de Cambaye.

La ville de Cambaye, non-ſeulement donne le nom au Golfe, au fond duquel elle eſt ſituée, mais encore à toute la Province. Elle eſt à 22 degrés 30 minutes de latitude ſeptentrionale, & on la nomme le Caire des Indes, à cauſe de la beauté du port, & parce que c'eſt une

CÔTE DE MALABAR,

place d'un très-grand commerce. Elle est très bien bâtie, & fortifiée par une triple muraille, avec douze grandes portes, outre celles qui sont à l'extrémité de chaque rue, & qu'on ferme tous les soirs à une heure réglée, pour prévenir les désordres. Au dehors des portes, on trouve quatre beaux étangs & plusieurs magnifiques jardins pour l'usage des Habitants. Ils sont payens pour la plus grande partie, & font un commerce considérable de belles étoffes, avec Diu, Goa, Achen, Mocka & la Perse : il y a dans la Ville trois grands marchés, uniquement destinés à cet usage.

Description d'Amadabad.

Amadabad située à huit lieues de Cambaye, est non-seulement la principale Ville de la division nommée Guzarate, mais même de tout le Royaume de Cambaye. Elle est bâtie sur le fleuve Indus, précisément sous le Tropique du Cancer : la Ville est grande & très-peuplée, les rues sont larges & les bâtiments, tant publics que particuliers, annoncent la plus grande magnificence. On y trouve la plus belle Mosquée de toutes les Indes, qui étoit autrefois un

Temple des Payens : elle eſt ornée d'ouvrages en moſaïque & en agate de diverſes couleurs, qu'on trouve en quantité dans les montagnes voiſines. Il y a auſſi deux ou trois Hôpitaux bien fondés pour recevoir les ſinges vieux ou infirmes, parce que cet animal eſt en grande vénération parmi les Banianes qui habitent Amadabad ; & comme cette Ville étoit anciennement la demeure des Rois Payens, on y voit encore pluſieurs de leurs tombeaux, qui méritent l'attention des curieux.

Commerce de cette ville.

Les principales marchandiſes dont on trafique dans cette place, ſont des ceintures, des turbans, des damas, des tapiſſeries, des ſatins, des étoffes de ſoie, du ſucre, de l'opium, du borax, de la gomme lacque, du gingembre, du ſel ammoniac & de l'indigo, qu'on y nomme anil. On y fait auſſi commerce de muſc & d'ambre gris ; mais ces dernieres marchandiſes y ſont apportées de Pegu & de Bengale. Amadabad eſt le lieu de la réſidence d'un Gouverneur très-riche, qui prend le titre de Raja ou Prince. Il a ſous ſes ordres une garniſon bien diſciplinée, pour tenir

CÔTE DE MALABAR, Chap. I.

en reſpect les Badures, Nation voiſine, compoſée de Coureurs indépendants du Mogol, dont ils ravagent les Etats, quand ils en trouvent l'occaſion favorable. Amadabad a ſous ſa juriſdiction, vingt-cinq Villes conſidérables & un grand nombre de Villages. Il eſt ſitué dans une plaine qui préſente le plus beau payſage; eſt arroſé par le fleuve Indus, & fournit au Mogol, dans les occaſions importantes, cinquante éléphants & douze mille chevaux.

Deſcription de Surate.

Surate, ſituée ſur le Golphe de Cambaye, eſt une ville très-bien bâtie, habitée par des Marchands Anglois, François & Américains, qui y demeurent, parce que c'eſt dans cette Place qu'on apporte les diamants que le Roi de Golconde eſt obligé de payer au Mogol par forme de tribut. C'eſt auſſi l'entrepôt des perles qu'on trouve au cap Comorin & en différentes parties du Golfe Perſique: du muſc, qu'on y apporte de la Chine; de l'ambre gris, qui ſe trouve en abondance au cap de Bonne-Eſpérance; de la civette, qu'on tire d'un animal de même nom; de différentes ſortes de dro-

gues, qui viennent de l'Arabie, & d'autres endroits; de toutes ſortes d'épiceries des Indes, comme muſcades des Molucques, clous de girofle de Macaſſar, canelle de Ceylan & poivre de Malabar: enfin des étoffes des Indes de toute eſpece; des toiles & des cotons. Le Gouverneur ne ſort jamais ſans une ſuite nombreuſe de gens de pied & de cheval, magnifiquement équippés; & il eſt porté dans une litiere, ou monté ſur un éléphant. Le Gouvernement eſt amovible, & il eſt rare qu'on le laiſſe plus de quatre ou cinq ans entre les mains d'un même ſujet. Les droits que retire le Mogol des marchandiſes d'importation ou d'exportation, ſont très-conſidérables, parce qu'on en prend le dixieme, ſoit en argent, ſoit en nature, à la volonté du Marchand.

On trouve à Surate, des gens de toutes Religion, chacun ayant la liberté d'y vivre ſuivant les principes qu'il a adoptés: mais ce ſont les Mahométants qui forment le corps le plus nombreux. Il y a une ſecte de Payens d'un caractere ſi humain, ou ſi ſuperſtitieux, qu'ils regardent

CÔTE DE MALABAR, Chap. I.

comme un crime d'ôter la vie au plus vil inſecte. Leurs Prêtres qui vont nuds, le corps couvert de boue & avec de longs cheveux qui tombent ſouvent plus bas que la ceinture, ont une ſi grande crainte de manquer à ce que preſcrit leur religion, qu'ils portent à la main un grand éventail de plumes pour écarter la pouſſiere devant eux à meſure qu'ils avancent, crainte d'écraſer quelque ver en marchant. Les habitants de Surate, ornent leurs maiſons juſqu'à l'extravagance, & il n'eſt pas rare d'y voir des planchers de porcelaine. Ils mettent peu de verre à leurs fenêtres, & ſe ſervent à la place, d'écailles de crocodiles, de nâcre de perle & d'écaille de tortue, dont les différentes couleurs, éclairées par le ſoleil, forment une agréable variété d'ombre & de lumiere. Les Receveurs des droits, & les Officiers des Douanes, ſont très inſolents envers les Etrangers, & en 1649, leurs exactions obligerent les Hollandois à ſaiſir quelques marchandiſes appartenantes au Grand Mogol, ce qui fut ſuivi d'un traité pour aſſurer les droits & les libertés des Européens.

A dix lieues de la mer, & à douze au nord de Surate, eſt la ville de Brochia, ſituée ſur un très-beau côteau, au pied duquel coule la riviere Nardabath. On pourroit y former un très-bon port pour les vaiſſeaux ; mais le paſſage eſt embarraſſé par un banc de ſable, environ à quatre lieues de cette Ville en deſcendant vers la mer. Elle eſt fameuſe pour les Manufactures de coton, & pour avoir la toile des Indes la plus blanche. Les Anglois & les Hollandois y ont d'anciens établiſſements, & il y vient du Malabar, neuf ou dix vaiſſeaux tous les ans. Les Habitants en général, ſont Banianes & l'on y trouve de riches Marchands, ainſi que d'habiles Ouvriers en coton. Toutes les marchandiſes qui paſſent par cette Ville, payent deux pour cent de droits au Mogol : les dépendances en ſont très étendues, & contiennent quatre-vingt-ſept villages : les environs ſont bas, excepté à l'endroit où elle eſt ſituée ; mais à ſix lieues de diſtance, on trouve les hautes montagnes de Vindat.

CÔTE DE MALABAR, Chap. I.

Deſcription de Brochia.

Gogo eſt une petite ville ſur le

Deſcription de Gogo.

CÔTE DE MALABAR, Chap. I.

Golfe de Cambaye, environ à trente lieues de cette Place: elle eſt défendue du côté de la mer, par un bon mur de pierre, mais elle eſt entierement ouverte du côté de terre. Les vaiſſeaux chargés à Cambaye & à Amadabad, pour l'Arabie & pour les pays méridionaux, s'arrêtent ſouvent à Gogo, où ils prennent des vivres. Les convois Portugais y relâchent auſſi ordinairement, parce que la rade, quoique peu profonde, en eſt très-sûre.

Autres Villes de cette côte.

Outre les Villes dont nous avons parlé, il y en a pluſieurs autres qui méritent d'être remarquées; telles ſont Pattepatane, Mongher, dont les environs produiſent d'excellent coton; & Brodra, où les Compagnies entretiennent des Facteurs pour y acheter des étoffes groſſieres qu'on y fabrique en grande quantité. Le Peuple de cette Province eſt artificieux & ruſé, & l'on a beſoin de beaucoup de politique pour s'y pouvoir bien conduire. La gravité, la réſerve & la ſplendeur lui en impoſent, & l'on doit employer ces moyens pour n'en pas être ſurpris: mais en même-temps, il faut le trai-

ter avec la plus grande politeſſe, parce qu'il ne peut ſupporter l'inſolence, ni l'affectation de ſupériorité. Les principales marchandiſes dont on y fait commerce, ſont le plomb, le vif-argent, le vermillon, l'ivoire, le cuivre, l'étain, la porcelaine, les muſcades, les clous de girofle, le macis & le poivre. Il faut avoir la plus grande attention pour ne pas être trompé dans le poids ou dans la meſure quand on achete ces marchandiſes. Les Habitants de ce pays, font un grand commerce avec Mocka, & les Anglois & les Hollandois doivent auſſi le faire pour s'entretenir bien avec eux.

Mocka eſt une ville de l'Arabie heureuſe, ſujette aux Turcs : elle donne le nom à une aſſez grande Province, & eſt ſituée à l'entrée de la mer rouge, à 13 degrés 28 minutes de latitude ſeptentrionale. C'étoit anciennement un pauvre village, habité ſeulement par des Pêcheurs; mais à préſent, c'eſt une place très-importante, & d'une étendue conſidérable. Le terroir des environs eſt ſtérile, & la ville n'a point de murailles, mais les maiſons bâties

Deſcription de Mocka.

CÔTE DE MALABAR. Chap. I.

de pierres bleues & rouges, avec des toits plats comme celles de Conſtantinople, ſont belles & très-commodes : le port eſt défendu du côté du nord, par un château auſſi de pierres bleues. Il y a dans cette Ville, trois magnifiques Temples de Payens, dont un, ſitué au milieu de la place, eſt orné d'un haut clocher. Mocka eſt le lieu où s'arrêtent pluſieurs Caravanes, ce qui y a fait tranſporter le commerce d'Aden, qui, depuis quelque temps, a toujours décliné. Il eſt habité par des Turcs, des Arabes, des Banianes & des Juifs : la Ville eſt très-peuplée, particulierement depuis le commencement de Mars juſqu'au milieu de Septembre, où arrive le Manſouri, vaiſſeau qui appartient au Grand Seigneur, & qui ſert à tranſporter pour ſon uſage, les plus riches effets de la mer rouge. La cargaiſon du Manſouri, conſiſte en pieces de huit, en ducats d'or, en étoffes d'or d'Italie, en camelots, en vif-argent, en ſafran & en pluſieurs autres ſortes de marchandiſes, outre les Eſclaves qu'on amene du Levant. Cette charge eſt eſtimée trois millions de réales,

& le vaiſſeau retourne au mois de Janvier, chargé d'épiceries, d'indigo, de beaux cotons, de turbans & d'autres productions des Indes.

CÔTE DE MALABAR, Chap. I.

Tous les ans, au mois de Mars, il arrive à Mocka une caravane de Juifs, d'Arabes & d'Arméniens, venant d'Alexandrie & d'Alep. Elle eſt compoſée de ſeize cents chameaux, chargés de ſoies torſes, de fil d'or, de corail rouge, de vermillon, de ſafran, de myrrhe, d'aiguilles, de lunettes, de miroirs, de couteaux, de ciſeaux & d'autres effets. Cette Caravane part de Mocka au mois de Décembre, & emporte de toutes ſortes de marchandiſes des Indes. Il eſt rare qu'elle faſſe plus de trois ou quatre lieues par jour, parce qu'elle marche très-lentement. Elle eſt accompagnée d'une multitude de Pélerins qui vont viſiter le tombeau de Mahomet à Médine, ville éloignée de huit lieues de la Meque. On aſſure que chaque année, le nombre de ces Pélerins eſt d'environ trente-cinq mille.

Caravane qui y arrivent.

Mocka eſt ſous la juriſdiction du Bacha de Yemack, & l'on prétend que cette Ville rapporte tous les

Droits qu'on paye ſur les marchandiſes.

CÔTE DE MALABAR, Chap. I.

ans au Grand Seigneur, deux cents mille réales. Chaque ballot ou caisse de marchandise paye au Gouverneur un droit réglé, suivant la valeur de ce qu'il contient, ce qui engage souvent ce Gouverneur à prendre en personne, des soins particuliers pour le chargement ou le déchargement des marchandises. Tous les vaisseaux Maures qui y jettent l'ancre, sont obligés d'y débarquer toute leur cargaison, & de payer le droit en entier, soit qu'ils en disposent ou non : quand ils ont entierement déchargé, ils amenent à terre leurs voiles & leurs agrès, & tirent un coup de canon pour avertir le Gouverneur qu'il peut envoyer un Officier à bord faire la visite, & examiner si l'on n'a rien réservé. Chacun de ces vaisseaux est encore obligé de payer un droit qu'on appelle droit d'ancrage, qui monte depuis dix réales jusqu'à cinquante, suivant le port du bâtiment.

Outre ces extorsions sur les Nachodes ou Officiers Maures, on en exerce encore une autre. Aussi-tôt qu'ils sont arrivés dans le port, on les amene devant le Gouverneur, accompagnés de tambours & d'autres

instruments, après les avoir revêtus d'une robe de cérémonie dont on les dépouille au retour : on leur rend les mêmes honneurs quand ils quittent la Ville, & pour le tout, on leur fait payer environ cinquante réales. Vers le printemps, les vaisseaux Portugais de Goa, de Gogo, & de divers autres endroits, viennent à Mocka, chargés de riz & de tabac, qu'ils vendent au peuple du pays, ainsi que de l'indigo, du coton, des étoffes de Guzarate, des toiles à voiles, & des drogues que leur achetent les Caravanes turques. On les paye en pieces de huit & en teintures rouges.

Grand commerce de Mocka.

Vers le même-temps, les vaisseaux de Cambaye & de Malabar, apportent à Mocka, du poivre, des étoffes des Indes de toutes sortes, de magnifiques turbans, des ceintures blanches & bleues, des toiles de coton peintes, du riz, du tabac, de la porcelaine, & d'autres denrées : ils remportent en échange, des raisins, des amandes, des teintures rouges, des dents d'éléphant, du caffé, & quelquefois des chevaux. Le manque de bois & d'eau, est un grand

CÔTE DE MALABAR. Chap. I.

inconvénient dans cette Ville ; mais on en trouve en abondance, ainſi que d'autres proviſions dans une petite Iſle du voiſinage, où les Anglois vont ſouvent pour le radoub, & où l'on trouve à ſe défaire avantageuſement des vieux effets.

Deſcription d'Agra.

Avant que nous quittions ce pays, il ne ſera pas hors de propos de dire quelque choſe de la ville d'Agra, réſidence ordinaire du Grand Mogol. Agra, capitale de l'Indouſtan, eſt ſituée ſur la riviere Géméné, au-delà du Gange. C'eſt une grande ville, mais mal bâtie, entourée d'un fort mur de pierres rouges, & d'un foſſé de cent cinquante pieds de large. Il faut une journée entiere à un homme à cheval, pour faire le tour de cette place, qui, pour ſa grandeur, a été nommée la Reine de l'Orient. Les rues ſont très-longues, remplies de boutiques & de magaſins, avec quinze places de marchés & quatre-vingt caravanſeras ou lieux deſtinés pour recevoir ceux qui voyagent en caravanes. Il y a quelques belles maiſons qui appartiennent à la nobleſſe ; mais celles des particuliers n'ont rien de remarquable, &

en disant qu'elles sont passables, c'est tout l'éloge qu'on en peut faire, de même que de celles des autres villes de l'Inde. Elles sont séparées les unes des autres, par de hauts murs de pierre, destinés particulierement à cacher les femmes, & il n'y a rien dans toute la ville qui mérite l'attention des Etrangers, excepté quelques tombeaux qu'on voit dans les fauxbourgs, & le palais du Monarque. C'est dans ce palais que s'assemblent les plus Grands Seigneurs de l'Empire, & ils y commettent quelquefois les crimes les plus atroces, malgré la présence de leur Souverain, qui voit souvent tuer sous ses yeux plusieurs de ses Sujets, comme il arriva en 1644. Un Commandant de cinq mille chevaux, irrité de quelques mots qui lui avoient été dits par le Roi Bakia, & qu'il interprêta comme un affront, quoique ce Prince ne parut pas avoir eu dessein de l'insulter, le tua à coups de cimeterre, & fut tué ensuite lui-même à coups d'épée, par deux amis du défunt. Ces meurtres furent suivis d'une violente commotion, où plusieurs personnes perdirent la vie, &

CÔTE DE MALABAR, Chap. I.

l'on eut besoin d'employer des forces considérables pour l'appaiser. Le Mogol témoin oculaire de tout ce qui s'étoit passé, fit jetter le corps de l'agresseur dans la riviere, ce que tous les Sujets regarderent comme une preuve de son amour pour la justice.

CHAPITRE II.

Force & importance de la ville de Diu, que poſſedent les Portugais : Deſcription du Royaume & de la ville de Viſapour : Cruauté d'un Italien ſur un des Officiers du Mogol, pour le punir de trop de curioſité : Deſcription de Bombay : Relation du premier établiſſement que les Portugais formerent à Goa, conduits par Albuquerque : L'air de Goa très-dangereux : Grande puiſſance du Vice-Roi : Portrait des Portugais qui habitent Goa : Diviſions du Malabar : Productions & commerce de ce pays : Inclémence du climat.

Isle & Ville de Diu.

DANS la partie de l'Inde, en deçà du Gange, eſt une petite Iſle, nommée Diu, avec une Ville aſſez fameuſe, qui porte le même nom. Les Portugais qui en ſont les maîtres depuis l'an 1553, y ont conſtruit trois bonnes fortereſſes, dont il y en a une qu'on regarde comme imprenable; elle eſt entourée d'un double foſſé, rempli de l'eau

de la mer, où il y a un bon ancrage pour les vaiſſeaux qui y ſont reçus. Ce fort eſt bâti ſur un roc élevé, flanqué de bons baſtions, & muni de pluſieurs pieces d'artillerie. Le commerce de cette place étoit autrefois beaucoup plus conſidérable qu'il ne l'eſt à préſent, parce que les Anglois & les Hollandois en ont attiré la plus grande partie à Surate. Daman, Chaoul & Bazaïm ont partagé la deſtinée de Diu, & ont décliné peu-à-peu, à meſure que le commerce s'en eſt éloigné, enſorte qu'à préſent, on ne parle preſque plus de ces Villes.

CÔTE DE MALABAR, Chap. II.

Deſcription de Dabul. Vers l'embouchure de la riviere Halevacko, qui prend ſa ſource des montagnes de Ballaquate, eſt une ville nommée Dabul, ſituée dans le Royaume de Dékan, à 20 degrés de latitude. Elle faiſoit autrefois un grand commerce; mais elle n'a pû ſe rétablir depuis qu'elle fut pillée & brûlée en 1508, par les Portugais, ſous les ordres de Dalmeyda.

Deſcription du Royaume de Viſapour. Après avoir parlé des places les plus importantes des Royaumes de Cambaye & de Dékan, nous allons paſſer à celui de Viſapour, qui a de

longueur, deux cents cinquante lieues, ſur cent cinquante de largeur. La principale ville qui porte auſſi le nom de Viſapour, a cinq lieues de tour : elle eſt environnée de fortes murailles, avec cinq belles portes, & l'on prétend qu'elle eſt défendue par mille pieces de canon de fer & de bronze, dont il y en a une qui porte de charge cinq cents quarante livres de poudre. On dit qu'elle eſt l'ouvrage d'un Romain, qui jetta dans le moule où elle avoit été fondue, un Officier du Roi, qui vouloit s'informer de ce qu'elle avoit coûté. Le palais du Souverain eſt au milieu de la ville, environné d'un foſſé plein d'eau, où vivent une grande quantité de crocodiles. Le Roi étoit autrefois un Naturel du pays, mais le Grand Mogol s'en eſt rendu maître, après une longue guerre. Viſapour eſt à quarante lieues de Dabul & à ſoixante de Goa, près la riviere de Mandoa : Narraſpour & Serrapour, deux villages, dont le premier fut long-temps le lieu de la réſidence des Rois, ſont préſentement joints aux fauxbourgs de cette

Ville, & ſont habités par les plus riches Marchands.

CÔTE DE MALABAR, Chap. II.

Deſcription de Bombay.

Bombay appartenoit autrefois aux Portugais, mais il a été cédé aux Anglois, en 1662, comme faiſant partie de la dot de l'Infante de Portugal, qui épouſa le Roi Charles II, & la Compagnie Angloiſe des Indes Orientales y a formé un établiſſement conſidérable. Cette Ville eſt ſituée dans le Royaume de Viſapour, de même que celle de Wingurla, où les Hollandois ont un bon comptoir & qui leur eſt de très-grande importance, tant par rapport aux proviſions abondantes qu'ils en tirent, qu'à cauſe de ſa proximité de Goa.

Deſcription de Goa.

Goa eſt la Capitale des Indes Portugaiſes, le ſiege d'un Archevêque & la demeure d'un Vice-Roi. Elle fut d'abord ſoumiſe par Albuquerque, dont le nom eſt ſi bien connu dans cette partie du monde : il en fut chaſſé quelque temps après s'en être rendu maître, mais il y retourna avec un renfort de troupes & la reprit d'aſſaut. Il la fit enſuite bien fortifier en brique & en pierre, & y fit élever une croix de bronze qu'on

trouva dans les ruines de quelque partie de la ville, ſans ſavoir d'où elle venoit, ce qui la fit regarder comme miraculeuſe. Enfin pour y établir les Portugais avec plus de ſolidité, Albuquerque accorda des avantages très-conſidérables à tous ceux de ſes Soldats qui épouſeroient des femmes du pays.

Goa eſt ſitué dans une Iſle formée par les rivieres Mandova & Guari, à 15 degrés 20 minutes de latitude ſeptentrionale. Cette Ville eſt entourée de montagnes très-hautes, qui empêchent le libre cours de l'air, ce qui la rend très-mal ſaine. Elle eſt particulierement fatale aux Européens, ce qui empêche qu'elle ne ſoit habitée comme elle le pourroit être ſans cet inconvénient. Cependant on y trouve un grand nombre d'Artiſans, & la principale rue eſt garnie de boutiques de Marchands de ſoie, de porcelaines, de drogueries & de pluſieurs autres denrées. La vente des proviſions & de diverſes marchandiſes, ſe fait tous les jours dans la place du marché, par un crieur public nommé Lalang, au plus offrant, & l'on y peut acheter

CÔTE DE MALABAR, Chap. II.

en très-peu de temps, des eſclaves; des maiſons, des meubles, & en général, toutes les choſes dont on a beſoin. On y fait très-peu d'affaires dans le haut du jour, à cauſe de la chaleur qui y eſt exceſſive. La police y eſt très-bonne & bien exécutée, & il y a une infirmerie, que ceux qui l'ont vue & comparée avec d'autres, regardent comme la plus belle qu'il y ait au monde. Les Egliſes de Goa, ſont ſuperbement ornées: les fenêtres en ſont garnies de nacre de perle au lieu de verre; il y a ſept Paroiſſes, outre la Cathédrale & pluſieurs Couvents. Le port eſt très-beau, & peut être mis en comparaiſon avec ceux de Conſtantinople & de Toulon, eſtimés les plus beaux du monde. On remarque qu'on n'y trouve aucun poiſſon, & qu'il eſt très-difficile de faire vivre des pigeons à l'air de Goa, ce qui y fait regarder ces animaux comme des mets délicieux: les Jéſuites qu'on appelloit Pauliſtes, à cauſe d'une grande Egliſe dédiée à Saint Paul, qu'ils y poſſédoient avant leur diſgrace de Portugal, en avoient encore quatre autres, dont une, nommée le

le bon Jeſus, eſt remarquable par la beauté des peintures du plafond. La Vice-Royauté de Goa, eſt une des plus conſidérables qu'il y ait dans l'univers, & celui qui en eſt pouvu, a ſous ſa diſpoſition, les Gouvernements de Mozambique en Afrique, de Maſcate en Arabie, d'Ormus en Perſe, de Ceylan près le Cap Comorin, & des Molucques à l'entrée du Golphe de l'Inde, dont chacun eſt d'un auſſi grand rapport que le meilleur Gouvernement qui ſoit en Europe. Il eſt certain que quoique Goa ne ſoit plus d'un produit auſſi conſidérable, depuis que les Anglois & les Hollandois ont formé des établiſſements ſolides dans les Indes, il rapporte toujours de grandes richeſſes à la Couronne de Portugal.

Les Portugais, naturellement indolents, le ſont encore plus dans ce pays; livrés entierement à la ſenſualité & aux plaiſirs, ils abandonnent le ſoin de leurs affaires à leurs Eſclaves, & les femmes leur confient également la conduite de leurs enfants. Ceux qui naiſſent d'une femme Indienne & d'un Portugais, ſont

Mœurs des Habitants.

CÔTE DE MALABAR. Chap. II.

nommés Métifs, & les enfants de ceux-ci ſont appellés Caſtis. On ne connoît preſque pas l'ivreſſe dans ce pays ; cependant le meurtre y eſt très-fréquent après les diſputes les plus légeres. La fornication & l'adultere y ſont regardés comme des galanteries, la débauche étant plus commune en cet endroit que dans tout autre pays du monde ; mais les hommes qui y ſont exceſſivement jaloux, avec aſſez de raiſon, ne permettent point à leurs femmes de ſe promener. Quand elles ſortent, elles ſont portées dans des ſieges couverts & voilées, & dans les maiſons, elles occupent l'appartement le plus élevé, dont les fenêtres ſont garnies de jalouſies, & tournées de façon, qu'elles n'ont aucune communication avec la rue. On y fait une conſommation exceſſive de tabac ; & tous ceux qui ſont un peu élevés au-deſſus du commun, ne marchent jamais ſans avoir un domeſtique pour porter leur épée, & un autre pour porter leur paraſol. Il n'y a peut-être point de gens auſſi orgueilleux, comme on le remarque à l'air de fierté qu'ils affectent en

careſſant leurs mouſtaches : les maladies honteuſes y ſont très-communes, & il y regne auſſi des fievres qu'on guérit par les ſaignées. On y mange une quantité prodigieuſe de confitures, & l'on y boit beaucoup d'eau : les femmes n'y vivent preſque que de riz, quoiqu'il y ait du pain de froment. On y mâche beaucoup de bétel, on y fait une grande conſommation d'arrack, & l'on y uſe quantité de ſel & de vinaigre pour les aſſaiſonnements, ce qui leur rend en général le viſage très-pâle.

CÔTE DE MALABAR, Chap. II.

Environ à douze lieues de Goa, eſt l'iſle nommée Anchedive, couverte de bois, environnée d'une mer très-abondante en poiſſon. Les Portugais y avoient autrefois un très-bon fort qu'ils ont démoli, jugeant qu'il leur étoit de peu d'utilité : ils en ont fait de même de celui d'Onor, ville dans le voiſinage, mais qui appartient au Royaume de Caſara. Le terroir en eſt très-fertile en riz & en autres denrées néceſſaires à la vie, & il eſt très-bien cultivé, parce que les Habitants ſe livrent volontiers aux rudes travaux de l'agriculture. Batecala eſt encore une ville de

Iſle d'Anchedive.

CÔTE DE MALABAR, Chap. II.

remarque, qui devint tributaire du Portugal, ſous le regne d'Emmanuel: mais les Habitants ayant ceſſé de payer leur contribution, les Portugais y envoyerent une flotte commandée par Alphonſe Renes, & enſuite par Soſaga, qui les obligea, non-ſeulement de reconnoître la domination Européenne, mais encore força la Reine à payer les arrérages échus de la taxe. Outre les Villes dont nous avons parlé, il y a celles de Barcelor, Baranor & Mangalor; mais comme elles ſont peu importantes, nous ne nous y arrêterons pas & nous allons paſſer à la côte de Malabar, qui commence environ à cinquante lieues au ſud de Goa, & s'étend juſqu'au Cap Comorin, & aux frontieres les plus éloignées de l'Inde, de ce côté du Gange.

Deſcription de la côte de Malabar.

Le Malabar étoit autrefois ſoumis à un ſeul Souverain, qui demeuroit à Caleaf: mais un de ces Princes étant mort au retour d'un pélerinage qu'il fit au tombeau de Mahomet, ne laiſſa point d'héritiers, & ſon Grand Ecuyer, l'Officier qui portoit ſon épée, & celui qui portoit le ſceptre, ſe trouvant les plu

puissants du Royaume, partagérent entre eux ses Etats.

CÔTE DE MALABAR, Chap. II.

Le Malabar est présentement composé des Royaumes de Cananor, Cranganor, Cochin & Coulang; quelques-uns y ajoutent Frecancon, Porca & Coulecolang, mais à peine méritent-ils qu'on en fasse mention. Tout le pays est bien arrosé, ce qui rend la communication très-facile entre les différentes places: mais les rivieres ont peu de fond & ne peuvent porter de bâtiments fort chargés. Les plus grandes se nomment Bergera, Parane & Crunganon, qui ont dix-huit ou dix-neuf pieds d'eau dans leur plus grande hauteur. Elles bornent les Royaumes de Calécut & de Cochin: celle de Bergera est la retraite ordinaire des Pirates.

Climat & productions du pays.

Pendant les mois de Janvier, Février & Mars, les nuits, sur cette côte, sont extrêmement froides, & accompagnées de brouillards très-épais, quoique la chaleur soit excessive durant le jour. Le vent de mer y souffle régulierement, depuis dix heures du matin jusqu'au coucher du soleil, & le vent de terre y regne toutes les nuits. Cette côte est très-

CÔTE DE MALABAR, Chap. II.

dangereuſe depuis le mois de Juin juſqu'à celui de Novembre, où finit leur hiver, qui commence au mois de Mai. Le poivre & le cardamum, ſont les principales productions de la côte de Malabar : le poivre eſt meilleur & à plus bas prix en quelques endroits qu'en d'autres : il vient très-bien à l'ombre, ſur une tige foible, aſſez reſſemblante à notre ſep de vigne, & qui a beſoin de ſoutien. Chaque tige porte environ ſix grappes chacune d'un pied de long, & de la couleur des raiſins noirs avant qu'ils ſoient bien mûrs. On en fait la récolte aux mois d'Octobre & de Novembre, & le poivre devient noir en le faiſant ſécher au ſoleil ſur des nattes. On trouve auſſi ſur cette côte, du gingembre & du barbari couleur de ſafran, avec quelques aloès. On y recueille beaucoup de cire, du ſalpêtre aſſez mauvais, & quelques pierres de bezoar. Les campagnes ſont couvertes de cocotiers & des autres arbres fruitiers naturels au climat des Indes.

L'Opium s'y vend très-bien, parce que le peuple en fait beaucoup d'uſage, & l'ambre gris y coûte

cinq à ſix réales l'once : le clou de girofle, la muſcade, le macis, l'allum, la racine de la Chine, le plomb, l'étain, le cuivre, le bronze, le ſoufre, le vermillon, le damas rouge, les étoffes écarlates & cramoiſies, le benjouin & la porcelaine groſſiere, ſont les marchandiſes dont on y fait commerce. Toute la côte eſt très-abondante en poiſſons, & le merlus en particulier, y eſt excellent. On y trouve auſſi des bœufs, des cochons & de toutes ſortes de volailles en abondance. Le cocotier fournit une liqueur qui n'eſt pas malfaiſante quand on en uſe modérément, & c'eſt de cette liqueur qu'on tire auſſi l'arack par diſtillation.

Cananor eſt une ville bien peuplée & la réſidence du Roi, qui entretient un grand nombre de Mouſquetaires & d'Archers. Cette Place faiſoit anciennement un grand commerce, & pluſieurs riches Négociants Mahométans y vivent ſous la protection du canon des fortifications. Elle eſt ſituée environ à quarante lieues au nord de Cochin, & a un port très-grand & très-sûr. La ville de Termapatan, environ à

Royaume de Cananor.

deux lieues au ſud de Cananor, eſt défendue du côté de terre par un très-bon mur.

Royaume de Calécut.

Le ſecond Royaume du Malabar, eſt Calécut, qui commence quatre lieues au ſud de la riviere Bergera; & qui s'étend juſqu'à la riviere Cranganor. Il a environ trente-deux lieues de longueur, & vingt de largeur.

Le Roi de Calécut eſt le plus puiſſant de tous ceux de la côte de Malabar, & il entretient une forte armée, compoſée de gens experts dans l'uſage des armes à feu, ainſi que dans celui des arcs & des fleches. Notre Auteur dit que le Roi de Calécut qu'il vit, paroiſſoit âgé de cinquante ans, & que ſa raiſon étoit fort altérée par l'uſage immodéré de l'opium. La Couronne ne paſſe point au fils du Roi, mais à celui de ſa ſœur, ou à ſon plus proche parent du côté de ſa mere, pour ſe garantir du danger de la faire paſſer à un bâtard. Le poivre ne peut être vendu qu'aux Facteurs du Roi, qui en diſpoſent enſuite au prix le plus avantageux à ſon profit.

CHAPITRE III.

Situation de la ville de Cranganor; les Hollandois l'enlevent aux Portugais: On conjecture que le Sauveur du monde, parloit la langue Syriaque: Gouvernement Eccléſiaſtique des Chrétiens de ce pays: Leur grand reſpect pour Saint Thomas: Leurs Baptêmes, leurs Enterrements & leurs Mariages: Deſcription de la ville de Cochin: Elle eſt très-endommagée par les Hollandois, qui font des efforts infructueux pour gagner l'amitié des pays Catholiques: Deſcription de Porca & de Coulang: Portrait des Seigneurs Malabares: Deſcription de Tutocorin: De la Pêche des Perles.

CÔTE DE MALABAR, Chap III.

Royaume de Cranganor.

CRANGANOR eſt la principale ville du Royaume qui porte le même nom; elle eſt ſituée ſur une hauteur, dans un terroir ſabloneux, à cinq lieues au nord de Cochin, & à vingt au ſud de Calécut. Elle eſt arroſée par une riviere qui fait beaucoup de détours, & tombe dans la

CÔTE DE MALABAR, Chap. III.

mer, à une petite distance de cette Ville. Cranganor a été long-tems le siége d'un Archevêque Portugais ; & quand les Hollandois en prirent possession en 1622, après les en avoir chassés, malgré une forte résistance, ils y trouverent un beau Collége & une Bibliothéque bien fournie, dont le bâtiment étoit très-élégant. Il y avoit aussi une belle Cathédrale & une Eglise de Franciscains : hors des murs, étoit le College de Chanotte, où l'on instruisoit la jeunesse Chrétienne, & où l'on enseignoit la langue Syriaque, qui est très-estimée dans ce pays, parce qu'on croit que c'est celle que parloit le Sauveur du monde & ses Apôtres.

Les Chrétiens de Cranganor ne sont pas riches : ils ont une vénération particuliere pour S. Thomas, & ils en font la fête le premier de Juillet : beaucoup de Payens même, célebrent ce jour en son honneur. Leur Patriarche demeure dans les montagnes de Chaldée, où il a un Conseil Ecclésiastique, composé de douze Cardinaux, de deux Evêques & de plusieurs Prêtres. Il décide

avec eux toutes les disputes de Religion, & ses ordonnances sont exactement suivies. Les Prêtres ont la tête rasée en forme de croix: ils donnent la communion sous les deux especes, & se servent pour la consécration, de jus exprimé du raisin au lieu de vin: la confession précede toujours la communion. Ils ne baptisent les enfants qu'après quarante jours, excepté dans les cas de nécessité. Ils donnent de l'eau bénite à ceux qui entrent dans les Eglises, & leurs enterrements sont semblables à ceux des autres Eglises Catholiques. Les parents du défunt, traitent leurs amis pendant une semaine, avec beaucoup de splendeur: la fête est entremêlée de prieres pour le mort, & d'éloges de ses vertus & de son mérite. Ils observent un carême rigoureux de quarante jours, & leurs fêtes sont à peu près les mêmes que celles des autres Eglises Chrétiennes. Ils ont des Couvents d'hommes & des Monasteres de Religieuses, où les vœux sont observés très exactement, particulierement celui de chasteté. Ils permettent à leurs Prêtres de se marier une

CÔTE DE MALABAR, Chap. III.

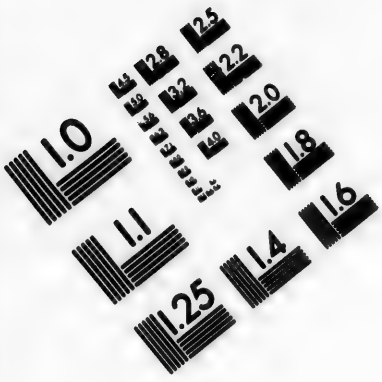
fois seulement ; mais aucune raiſon ne peut leur faire obtenir la permiſſion d'épouſer une ſeconde femme après avoir perdu la premiere. La mort ſeule peut diſſoudre leurs mariages, & la veuve qui prend un ſecond mari avant qu'il y ait douze mois d'écoulés depuis la mort du premier, eſt privée de ſa dot.

Royaume de Cochin.

L'iſle de Vaykin, qui eſt très-fertile, entre les rivieres de Cranganor & de Cochin, eſt ſoumiſe au Roi de Cochin. Les Hollandois y ont élevé un fort, auquel ils ont donné le nom de Nouvel-Orange, en l'année 1662, quand ils ont mis le ſiege devant Cochin. Le Prince de cette Iſle, dont les Etats n'ont pas plus de dix lieues de longueur, eſt dans les intérêts des Portugais.

La ville de Cochin eſt très-ancienne : la ſituation en eſt fort agréable, quoique dans un terrein bas & marécageux, qui en fait juger l'air mal ſain, & qui cependant fournit une grande quantité de toutes ſortes de proviſions. Les Portugais qui l'ont fortifiée en 1504, l'ont auſſi beaucoup embellie. Elle eſt ſous le dixieme degré de latitude ſepten-

trionale, & à environ deux milles de long ; la mer la baigne du côté de l'oueſt, avec une riviere du côté oppoſé, qui a près de vingt braſſes de profondeur ; mais l'entrée du port eſt très-difficile en hiver, parce qu'elle eſt alors embarraſſée par les ſables, que la force des courants entraîne en été. Quelques-unes des principales maiſons ont des jardins ſur le bord de la riviere, où le poiſſon eſt en abondance, & les Chinois ont beaucoup d'adreſſe à le prendre avec des filets. Les Jéſuites y avoient une belle Egliſe, avec une ſuite de cloches très-harmonieuſes, & un Collége à trois étages, entouré d'une forte muraille. La Cathédrale étoit ſoutenue par deux rangs de pilliers, avoit un très-beau clocher, & étoit admirée pour la beauté de l'architecture, digne des plus grands Maîtres : mais le tout a été démoli, ainſi que pluſieurs autres belles Egliſes, par les Hollandois, quand ils en ont chaſſé les Portugais. Cependant ils ont épargné un Monaſtere de Franciſcains, & ont permis à deux Religieux qui l'habitoient, d'y exercer librement leur Religion.



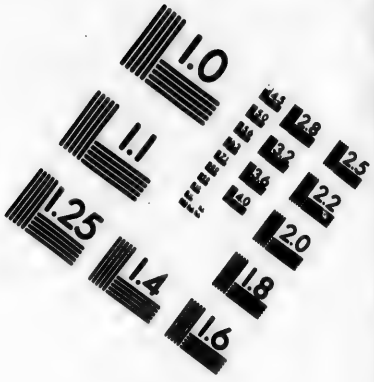
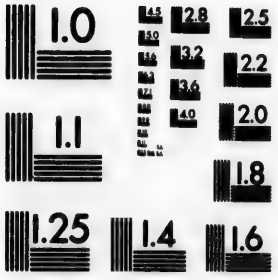
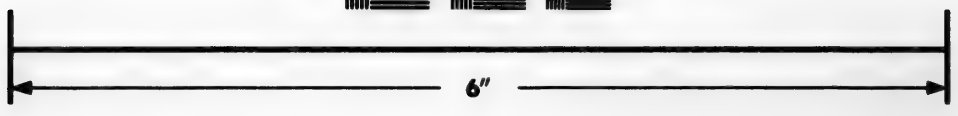


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)





Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

CÔTE DE MALABAR, Chap III.

Des Habitants de Cochin.

Les maiſons de Cochin qui appartiennent à quelques perſonnes de conſidération, ſont ſéparées des autres, par de hauts murs de peu d'épaiſſeur. Les Juifs qui habitent dans cette Ville, ne ſont ni blancs, ni noirs, ni bruns; mais ils ont une couleur qui participe des trois. On leur permet d'exercer leur religion dans une ſynagogue hors des fortifications. Les Chrétiens & les Mahométans naturels de la côte de Malabar, ont différentes parties de la ville, attribuées pour leur réſidence, parce qu'on a vu que lorſqu'ils étoient confondus, il en arrivoit de grandes diſputes. Le quartier des derniers eſt beaucoup plus bas que celui des Chrétiens, & on l'a bâti à la maniere Indienne, avec des rues très-larges. Le Palais du Roi eſt conſtruit en briques & en pierres : il y a quelques appartements élevés & ſpacieux, à la maniere d'Europe. Près de ce Palais eſt un Temple de Payens, devant lequel on trouve une grande citerne.

Les Portugais étoient en poſſeſſion de Cochin, depuis environ cent cinquante ans, quand ils y furent

attaqués par les Hollandois, en 1661; ils les obligerent d'en abandonner le siege & de lever l'ancre pendant la nuit; mais l'année suivante, les Hollandois y retournerent avec de plus grandes forces, & la ville fut contrainte de se rendre à des conditions assez favorables pour les vaincus. Le Général Hollandois les observa fidellement, il fut visité peu de temps après la réduction, par un Evêque Catholique, qu'il reçut très-respectueusement; mais il lui fut impossible de gagner l'amitié du Chef de l'Eglise Malabare, & de ceux qui l'accompagnoient dans les montagnes de Chaldée.

Environ à quatre lieues au sud de Cochin, commence le Royaume de Porca ou Percatti, dont l'air est regardé comme mal sain, & dont les Habitants sont sujets à devenir aveugles & à avoir les jambes enflées; ce qu'on attribue à des particules nitreuses dont l'eau qu'ils boivent ordinairement est imprégnée, quoique le terroir soit très-fertile, & qu'il produise du riz en abondance. Quand les Hollandois y arriverent en 1642, ils trouverent le Roi engagé dans

Royaume de Porca.

CÔTE DE MALABAR, Chap. III.

une guerre avec les Portugais qui s'étoient emparés de quelque partie de ſes Etats. Ce Monarque fut très-ſatisfait d'acquérir de nouveaux alliés, & ſur les promeſſes de ſecours que lui donnerent les Hollandois, il leur permit de charger tous les ans un vaiſſeau de poivre dans ſon Royaume, & accorda ſa protection à tous les navires de la République de Hollande qui toucheroient à Porca. Le Roi qui y regnoit en 1664, & qui donna audience à notre Auteur, avoit environ vingt-quatre ans. Il étoit vigoureux, bien proportionné, & très-actif: ſes oreilles, ſes doigts & ſes pieds, étoient chargés de joyaux de très-grand prix. Il avoit environ cinq cents petites galeres avec leſquelles il faiſoit de fréquentes excurſions dans les ſaiſons pluvieuſes, lorſque l'eau couvre toutes les contrées voiſines, ce qui nuiſoit beaucoup au Roi de Cochin, dont il étoit ennemi. Il fut auſſi quelque temps en guerre avec les Hollandois, mais ils le réduiſirent par la force de l'épée. Les Habitants de Porca ou Percatti, tranſportoient autrefois leur poivre à Mocka, mais

depuis que les Anglois y ont fait commerce de cette marchandise, ils y ont établi un comptoir sur le bord de la mer. Les gens de l'intérieur du pays, gagnent leur vie à cultiver & recueillir le poivre qu'ils sont obligés de vendre à un Bramine, qui est le Facteur du Roi : les Portugais en ont converti un grand nombre au Christianisme.

Royaumes de Calecoulang & de Coulang.

Près de Porca, est le Royaume de Calecoulang, qui n'a que très-peu d'étendue, & où les Hollandois avoient autrefois des comptoirs pour l'achat du poivre. Enfin le dernier de tous les Royaumes de Malabar, est celui de Coulang, qui s'étend jusqu'à la pointe du Cap Comorin. La capitale qui porte également le nom de Coulang, est aussi riche qu'aucune des villes qui sont en Europe : l'air y est très-sain, & il y a des sources excellentes dans le voisinage : elle est située près des bords de la mer, ornée d'arbres avec quelques belles maisons & sept Eglises. Quand les Portugais mirent la premiere fois le pied dans ce Royaume, ils y fortifierent une maison pour se garantir contre les trahisons des ha-

CÔTE DE MALABAR, Chap. III.

bitants; mais une nuit, qu'ils n'étoient pas sur leurs gardes, ils furent surpris & taillés tous en pieces. Laurent, fils de François Almeyda, tira depuis vengeance de cette cruauté, en brûlant vingt vaisseaux richement chargés, qui appartenoient au Roi de ce pays.

En l'année 1503, un Dominicain nommé Roterie, prêcha l'Evangile à Coulang, & convertit plusieurs Habitants à la Religion Chrétienne. Les Naturels en général, sont traîtres: ils assassinerent une fois, lâchement, quelques Officiers Hollandois qui se promenoient hors d'une porte de la ville; & une autre fois, ils essayerent de surprendre les Européens dans l'intérieur pendant la nuit, mais ils ne purent y réussir, quoiqu'ils fussent bien près d'effectuer leur projet.

Des Naires ou Nobles.

Nous avons déjà remarqué que les Seigneurs Malabares, ou ceux qui tirent leur origine des Princes & des Bramines, reçoivent le nom de Naires, & qu'ils sont tous orgueilleux, arrogants, fiers & insolents: quand ils rencontrent des gens du commun dans les rues, ils leur crient

de loin po, po, ce qui signifie rangez-vous, rangez-vous. Ils portent toujours des boucliers & des cimeterres, qu'ils laissent à la porte quand ils visitent quelque femme, afin qu'on sache qu'ils sont dans la maison, & que personne n'aille les y troubler. Ils sont bons lutteurs & s'adonnent de bonne heure à cet exercice : pour se rendre les nerfs plus souples, ils se frottent souvent d'une huile destinée particulierement à cet usage. Il sont aussi très-adroits dans l'art gymnastique, s'exercent à tirer de l'arc, au mousquet, & aux autres amusements militaires. Depuis quelques années, ils ont appris à faire eux-même leur poudre, leurs fusils & leur mêche. Pour la lutte, ils sont ordinairement nuds, à l'exception d'une petite piece d'étoffe qui les entoure : en combattant, ils tournent souvent, pour gagner l'avantage sur leurs antagonistes : dans le temps où ils leur tournent le dos & paroissent prêts à prendre la fuite, ils font tout à-coup volte face, & recommencent à se battre avec une nouvelle vigueur : ils se servent de leurs boucliers pour se défendre avec beau-

coup d'adreſſe. Les pires de tous, ſont bien connus à Batavia; c'eſt une eſpece de compagnie de déſeſpérés, qui ſe lient par ſerment, avec tous leurs parents, pour venger les injures qu'ils ont reçues. On eſtime la puiſſance des Rois de Malabar, par le nombre de Naires qu'ils ont à leur ſervice; en général, ils ſont très-fideles à leur Souverain, & pour venger ſa mort, ils verſent juſqu'à la derniere goute de leur ſang.

Leur haine contre les Chrétiens.

Ils ſont ennemis déclarés des Chrétiens, dont la religion eſt totalement oppoſée à leur orgueil, à leur cruauté & à leurs débauches. Quand les Hollandois attaquerent Coulang, en 1661, ſept ou huit mille Naires qui s'étoient animés avec de l'opium, défendirent la place plutôt comme des diables que comme des hommes. Quelque temps avant, ils avoient maſſacré trente Portugais, qui en temps de paix, avoient pillé un riche Temple de Payens, à dix lieues de la ville. On envoya en préſent au Roi Jean de Portugal qui régnoit alors, un vaiſſeau plein du butin qu'on y avoit fait; mais il

donna ordre de le renvoyer & de remettre tout ce qu'on avoit pris dans la Pagode; & ce qui pourroit paroître ſurprenant, c'eſt qu'il le fit par les avis du Pape qui rempliſſoit alors le ſiege de Rome. Quelque temps après que la ville de Coulang eût été priſe par les Hollandois, leurs vaiſſeaux, au nombre de vingt-trois, furent en grand danger de périr par une violente tempête : mais ils échapperent en gagnant la haute mer, & en furent quittes pour la perte de trois chaloupes. Cette tempête dura trois jours, & allarma d'autant plus les Hollandois, que quatre de leurs vaiſſeaux étoient chargés de proviſions, telles que des farines, du lard, du fromage, du vin & de l'huile, outre un renfort conſidérable de troupes de terre, dont la plus grande partie étoient malades de flux de ſang. Auſſi-tôt que la tempête fut appaiſée, ils réparerent les fortifications de la place avec la plus grande diligence, y mirent une bonne garniſon, & renvoyerent la flotte en Europe.

Efforts des Hollandois pour attirer les Naturels à la Religion Proteſtante.

Dans un Royaume voiſin, nommé Frevancor, on trouve ſur le rivage

CÔTE DE MALABAR, Chap. III.

plusieurs petites Eglises Chrétiennes des Parvas, qui croyent en Jesus-Christ, & qui doivent à Saint François Xavier, le peu de connoissance qu'ils ont de la Religion. Les Hollandois se sont attirés leur haine en pillant leur Chapelles & en les dépouillant des images qui y étoient. L'Auteur que nous suivons, fit des efforts inutiles pour leur inspirer les principes de la Religion Protestante, il ne lui fut pas possible de détruire ce qu'il appelle leurs préjugés, ni de l'emporter sur les Prêtres Catholiques qui sont en grand nombre parmi eux. Il prétend cependant que toute leur Religion consistoit à savoir le Symbole des Apôtres, l'Oraison Dominicale, la Salutation Angélique & les dix Commandéments. Baldæus étoit soutenu de quelques autres Ministres, qui, dit-il, faisoient leurs efforts pour prêcher l'Evangile & dissiper les brouillards de l'ignorance dont cette terre étoit couverte. De leur nombre étoit Jean Ferèira Almeyda, natif de Lisbonne, qui avoit renoncé à la Religion de ses peres pour embrasser la prétendue réformation. Ce changement l'avoit

forcé de quitter Goa, où il avoit été brûlé en effigie, & ſon nom s'étoit ſi bien répandu dans tout le pays, que perſonne ne lui donnoit ſa confiance, & qu'il fut auſſi celui qui eut le moins de ſuccès dans ſa miſſion chez les Parvas.

Tutocorin n'eſt à proprement parler, qu'un village hors d'état de ſe défendre, puiſqu'il n'y a ni murs, ni foſſés, ni fortifications; cependant quand les Hollandois le prirent en 1568, ils y trouverent aſſez de difficultés, les Habitants ayant mis le feu à leurs maiſons & à quelques petites galeres qui étoient dans le port. C'eſt où l'on fait la meilleure chaux des Indes: il eſt orné de trois belles Egliſes, de quelques maiſons bâties de pierre, & a la vue la plus charmante du côté de la mer. Depuis que les Hollandois s'en ſont rendus maîtres, ils ont eſſayé d'y élever quelques fortifications; mais le Souverain de ce territoire, ou le Naik, avec lequel il leur eſt important de ne point avoir de diſputes, n'a jamais voulu le permettre. Ils ont été obligés de prendre les Egliſes pour en faire des magaſins, & ils y entre-

Deſcription de Tutocorin.

CÔTE DE MALABAR, Chap. III.

tiennent un Chef ou Facteur, avec trois Assistants & huit Soldats.

C'est dans le voisinage de Tutocorin que se fait la fameuse pêche des perles, sur quoi nous pourrions nous étendre, si nous n'en avions déjà parlé autre part. On les trouve dans des huîtres bonnes à manger, à huit, neuf, ou dix brasses de profondeur, & la pêche en est souvent très-dangereuse. On ne permet pas de la faire tous les ans, parce que les huîtres n'auroient pas le temps de parvenir à leur maturité; & de plus, il arrive souvent que les couches en sont couvertes de sable. On juge par quelques épreuves, si le temps est propre à cette pêche; & quand on le trouve favorable, les Habitants des environs, avec toutes leurs familles, se rendent sur le rivage de la mer, où ils habitent dans des tentes jusqu'à ce que la saison soit passée. Les Hollandois ont une portion dans cette pêche, pour la protection qu'ils donnent au commerce, & le reste se vend dans les marchés publics de Tutocorin & de Calissamam.

Les perles de cette côte surpassent

de beaucoup celles qu'on pêche près Ormus, dans le Golphe Persique, d'où l'on en transporte en Europe une grande quantité réduite en poussiere, pour s'en servir dans des pectoraux. Il paroît que les perles se nourrissent d'eau & de sable, & on les estime suivant leur grosseur, leur forme & leur couleur.

Tutocorin est très-peuplé, & l'on y a établi une manufacture considérable d'étoffes: on y trouve abondamment du sucre, du riz & de toutes sortes de provisions. Au mois d'Octobre, on y éprouve de violentes tempêtes, & pendant tout l'hiver, les pluies y sont fréquentes & considérables. Les ruptures y sont très-communes, ce qui vient sans doute de la nature de l'air, & l'on y est très-sujet aux maladies de la peau. Les nuits des mois de Janvier, Février & Mars, y sont extrêmement froides, & il y regne des brouillards très-épais, mais il fait si chaud pendant la journée dans le méme temps, que les Habitants ne peuvent avoir les pieds nuds sur la terre.

CHAPITRE IV.

Causes de la différence des saisons sous les mêmes degrés de latitude : Exemples de coups de vent très-dangereux : Description de Tondy & de Negapatnam : Cette derniere Place se rend aux Hollandois par capitulation : Suites fâcheuses qui arrivent fréquemment des vents chauds : Famine dans laquelle le peuple se vend lui-même pour rien, ou pour un très-bas prix : Commerce de Tranquebarre, de Porto-Nuovo, de Tegnapatnam & de Tirepoplier : Description des fortifications de Changier : L'Auteur y est très-bien reçu : Portrait du premier Ministre : De la ville de Masulipatam, des diamants, des rubis & des autres marchandises qu'on y apporte : Difficultés du commerce en cet endroit.

CÔTE DE MALABAR, Chap. IV.

NOUS ne devons pas omettre de parler ici de la diversité surprenante des saisons qui regne dans le même temps à Tutocorin & au Cap Comorin. Depuis le com-

Diversité des saisons sous un même degré.

mencement d'Avril jusqu'à la fin de Septembre, dans toute la partie méridionale du Cap Comorin, l'air est calme, doux, très-agréable, & l'on y jouit de tous les agréments que procure la saison de l'été : au contraire, dans la partie septentrionale, l'air est épais, chargé de brouillards & très-mal sain : la pluie y tombe en torrents, & des tempêtes continuelles semblent menacer tout le pays d'une horrible dévastation. Cette différence est occasionnée par la position des montagnes du Cap : le vent de sud qui regne alors, rencontrant ces élévations, éclaircit l'air dans toute la partie méridionale, & chasse vers le nord toutes les exhalaisons & les vapeurs d'où naissent les temps orageux : ces montagnes sont, à n'en pouvoir douter, le foyer des vents & des pluies, qui, en partant de leurs concavités, forment la différence des saisons & la température de l'air.

Tourbillons de vent qui sortent des montagnes.

Notre Auteur remarque qu'on voit évidemment au Cap le plus méridional de l'Afrique, où il y a des ouvertures & des cavernes dans les montagnes, que des tourbillons de

CÔTE DE MALABAR, Chap. IV.

vent en sortent fréquemment avec tant de violence, qu'ils renversent tout ce qu'ils rencontrent sur leur passage. Il rapporte qu'il vit le carrosse d'un des Facteurs de la Compagnie renversé par un de ces coups de vent, & que lui-même en éprouva un autre si violent, qu'il fut prêt d'être aussi renversé de son cheval, & qu'il eut beaucoup de peine à demeurer dans la selle. Ceux qui connoissent le Cap de Bonne-Espérance, ont remarqué que lorsqu'il s'assemble des nuages épais sur le sommet de la montagne de la Table, c'est un présage assuré d'une tempête prochaine.

Cause de ces variétés.

Les sommets des montagnes situées près de la ligne équinoxiale, s'élevant à une hauteur prodigieuse, arrêtent le libre cours de l'air, qui vient régulièrement de l'oueſt à l'est: il s'y condense en nuages, ce qui produit nécessairement d'un côté du vent & de la pluie, pendant que de l'autre, le temps est le plus serein. Il semble que ces montagnes soient destinées à partager l'été d'avec l'hiver, & elles servent à expliquer aisément la raison des pluies régulieres du printemps & de l'automne.

Le pays des environs de Columbo, Gale & Maturé, qui eſt le plus montagneux de l'iſle de Ceylan, a des pluies favorables en différents temps de l'année, au lieu que dans le pays plat des environs de Jeſnapatnam, il ne pleut que dans les mois d'Octobre, de Novembre & une petite partie de Décembre; mais cet inconvénient eſt réparé par d'épais brouillards, & par des roſées abondantes. Il en eſt de même au Pérou, où le pays voiſin des montagnes eſt ſouvent rafraîchi par les pluies, au lieu que les cantons les plus expoſés, particuliérement ſur le rivage de la mer, n'ont de même que des roſées & des brouillards. Le Lecteur nous pardonnera de nous être arrêtés ſur ce ſujet, dans le deſſein de rendre compte des variétés du temps ſous un même climat; ceux qui voudront approfondir davantage cette matiere, pourront en avoir des connoiſſances plus étendues dans les écrits du Lord Verulam, ou dans ceux de Deſcartes, qui en ont traité avec autant de juſteſſe que de détail.

CÔTE DE MALABAR. Chap. IV.

On trouve pluſieurs Egliſes de Parvas, ſur la route de Tutocorin à

Iſle de Ramanakoyel.

CÔTE DE MALABAR, Chap. IV.

l'isle de Rammanakoyel, qui est abondante en troupeaux. Elle tire son nom de Bramma ou Ramuna, & du mot malabare, Koyel, qui signifie un Temple, parce qu'il y en a un superbe, élevé en l'honneur du Dieu de cette Isle, sur le rivage de la mer. On prétend qu'il contient des trésors immenses, & que ses fondements sont affermis par des pierres d'une grandeur prodigieuse, qui brisent la force des vagues excitées par la violence des vents de sud.

Le terroir n'en est pas fertile, & en général il est brillant & sabloneux: quand le vent souffle avec force, il faut avoir soin de garantir ses yeux, qui autrement, en pourroient être incommodés. Le Souverain de cette Isle a bâti une forte citadelle vis-à-vis des territoires du Naïck, auquel est soumise cette partie de la côte de Coromandel. Le canon de ce fort, commande un détroit qui conduit à Manaar, Jafnapatnam & Negapatnam; & en faisant une jettée de pierre, il seroit aisé de fermer entierement ce canal. Ce Souverain est donc maître de la navigation dans cette partie; & ceux

qui y font le commerce, doivent être très-actif à entretenir une bonne correſpondance avec ce Prince, qui fait monter la garde avec la plus grande exactitude. En 1662, un Lieutenant, nommé Herman Egbertz, fut fait priſonnier avec Philippe Baldæus, comme ils paſſoient dans ce canal; on les tint étroitement renfermés, & ils furent quelque temps ſans qu'on leur donnât aucune boiſſon ni aucune nourriture: enfin un habitant de Manaar, qui connoiſſoit Baldæus, & que le haſard conduiſit au même endroit, leur fit rendre la liberté, en offrant de répondre pour lui & pour ſon compagnon.

CÔTE DE MALABAR, Chap. IV.

Dans le voiſinage de cette Iſle, eſt une chaîne de bancs de ſable & de rochers, qu'on appelle le Pont d'Adam, & par-deſſus laquelle les petites barques peuvent quelquefois paſſer: nous en parlerons plus amplement quand nous donnerons la deſcription de Ceylan.

Nous allons préſentement jetter un coup d'œil ſur la partie méridionale de Coromandel, ſujette en grande partie aux Naick, ou Rois de

Partie méridionale de Coromandel.

CÔTE DE COROMANDEL, Chap. IV.

Maduré & de Tanjaour. La premiere place importante qu'on y trouve, eſt celle de Tondy ; d'où l'on tranſporte tous les ans une grande quantité de troupeaux à Jafnapatnam. Sur la route de cette Ville à Negapatnam, on voit une Pagode très-bien bâtie, nommée Haclie-meer. La ville de Negapatnam eſt ſituée ſur le bord de la mer ; mais ſans avoir de port commode, inconvénient commun à toute la côte de Coromandel. Patnam, en langue malabare, ſignifie une ville, & Nega un ſerpent. Ce pernicieux animal abonde dans ce pays ; où les Payens le tiennent en ſi grande vénération, qu'ils regardent comme un crime impardonnable d'en tuer un ; & s'il arrive que quelqu'un le faſſe par haſard, ils croyent que cet accident eſt l'avant-coureur de quelque malheur terrible. La ville de Negapatnam fut priſe ſur les Portugais en 1659, par les troupes Hollandoiſes, ſous les ordres de Jean-Van-der-Laan & de Luc Van-der-Duſſen. Elle ſe rendit par capitulation, & il fut permis aux Portugais d'en ſortir avec leurs familles, leurs proviſions

de bouche & leurs ornements d'Egliſe : ils partirent ſur quelques vaiſſeaux que les Hollandois avoient deſtinés à ce ſervice. On y voit pluſieurs beaux bâtiments & une magnifique Egliſe qui a une très-belle vûe ſur la mer, d'où il vient des vents rafraîchiſſants auſſi favorables pour les hommes que pour les bêtes : mais les vents de terre y ſont chauds & étouffants. Tant que ſoufflent ceux de mer, le peuple y expoſe de l'eau dans des vaſes de pierre, & elle s'y rafraîchit beaucoup : mais ce qui rend la chaleur plus inſupportable, ſont des vents qui coupent la reſpiration, & qui ſont quelquefois ſi étouffants, particulierement à Maſulipatan, que beaucoup d'Habitants en perdent la vie. Hors des portes de Negapatnam, du côté du nord, eſt une très-belle Pagode, nommée China, avec une maiſon de campagne fort agréable dans le voiſinage, accompagnée de beaux vergers & de jardins très-élégants, conſtruits par les ſoins d'un riche Portugais.

CÔTE DE COROMANDEL, Chap. IV.

Peu de temps avant l'arrivée de Baldæus, le Roi de Viſapour avoit fait une invaſion dans le pays, & y

Famine horrible où les hommes ſe vendent pour vivre.

CÔTE DE COROMANDEL, Chap. IV.

avoit détruit tous les fruits de la terre. Le Naïck assiégea ensuite la ville ; mais il fut repoussé avec une perte considérable. Ces troubles furent suivis d'une famine si rigoureuse, que les gens de la campagne ne trouvant plus de subsistance, vinrent en foule dans la ville pour y chercher du riz & d'autres vivres; mais il n'y avoit pas de provisions suffisantes pour les nourrir tous, & les rues furent bien tôt remplies d'hommes & de femmes qui périssoient de misere. Dans cette horrible extrêmité, ils offroient de se réduire en esclavage pour obtenir un peu de pain : plus de cinq mille se vendirent ainsi, & furent conduits à Jasnapatnam, autant à Columbo, & l'on en transporta de même plusieurs milliers à Batavia qui n'avoient pas coûté plus de dix Shellings ou onze livres cinq sols chacun. Le Naïck avoit eu plusieurs escarmouches avec les Hollandois, depuis qu'ils y étoient établis; mais ils y avoient toujours eu l'avantage.

Environ à deux lieues de Negapatnam, est la ville de Carcal, où l'on fait une espece d'étoffe nommée

Rambotyns, qui eſt d'un grand uſage au Japon. Avant que les Hollandois fuſſent maîtres de Negapatnam, ils avoient un comptoir dans cette Ville.

CÔTE DE CORMANDEL, Chap. IV.

Trois lieues plus loin, eſt un fort nommé Tranquebar, qui appartient aux Danois : il eſt formé de quatre boulevards, & la garniſon eſt compoſée de Topaſſes & de Negres. Il eſt habité par des Portugais, des Payens & des Mahométans, qui ne font preſque aucun commerce, & ſubſiſtent principalement des dépouilles de leurs voiſins, avec leſquels ils ſont preſque toujours en guerre, parce qu'anciennement, ces voiſins en agirent très mal avec eux. Vers l'an 1658, un nommé Simon Van Medenblick, muni d'une commiſſion du Danemarck ; prit un vaiſſeau des Maures richement chargé, & en paſſa tout l'équipage au fil de l'épée.

Fort de Tranquebar.

Puerto-Nuovo, ſitué à quatre ou cinq lieues de Tranquebar, eſt habité par les Portugais, auxquels il appartient : le principal commerce qu'ils y font, eſt en arrack, en coco, & en bois dur, qu'on nomme bois

Puetto-Nuovo : Tegnapatnam & Tirepoplier.

CÔTE DE COROMANDEL, Chap. IV.

du Chaſſeur. Les Hollandois ont un comptoir environ une lieue plus loin, dans une place qu'on nomme Tegnapatnam, aſſez près de laquelle on trouve Tirepoplier. Cette Ville eſt ſituée ſur une riviere qui eſt navigable à une demi-lieue du comptoir des Hollandois, & il y a un très-bon ancrage ſur un fonds de ſable gris, à ſoixante & dix-ſept braſſes d'eau. On y voit un Château aſſez fort, avec une belle Pagode & une tour de pierre très-élevée, dont le deſſus eſt en terraſſe, & qui ſert de loin à guider les Mariniers. Le terroir n'eſt que du roc ou du ſable, & cette place eſt ſous la juriſdiction du Naïck de Chriſtappa, qui réſide à Changier, deux journées au ſud de Tirepoplier.

Deſcription de Changier.

La ville de Changier a beaucoup d'habitants, elle eſt trois fois auſſi grande que Rotterdam, ſituée dans un vallon délicieux, & arroſée du côté du midi par une riviere. Elle eſt fortifiée par un double mur de pierre, avec quatre hauts rochers au-dehors, ſur l'un deſquels eſt une bonne Pagode, & trois forts ſur les trois autres. On trouve ſur ces ro-

chers de bons réservoirs pour le poisson, de beaux jardins & des sources d'une eau délicieuse. Outre ces fortifications, la principale avenue de la ville est commandée par un fort élevé sur un rocher, qui n'est accessible que d'un côté. Le palais du Naïck est bien défendu & très-agréablement situé dans un espace, entre deux des rochers dont nous avons parlé. Il y a quelques pieces de canon faites de longues barres de fer épaisses, retenues ensemble par de forts cercles du même métal, & les boulets en sont de pierre taillée en rond, suivant les différentes calibres des canons.

Le Naïck reçut Baldæus & ses Compagnons de voyage avec bonté: il les traita magnifiquement pendant quinze jours, & leur fit voir toutes ses richesses qui étoient immenses, & consistoient en or, en argent, en habits & en meubles somptueux. Il avoit un grand nombre de femmes & de concubines, avec une bonne armée d'infanterie & de cavalerie. Ce Naïck étoit fort vieux, presque en enfance: le Gouvernement de son Royaume étoit confié à un Ministre nommé

CÔTE DE COROMANDEL, Chap. IV.

Trinvingelaya, qui s'étoit mis volontairement hors d'état d'avoir de la poſtérité. Ce Miniſtre étoit cruel, orgueilleux, avare & implacable; mais par ſa ſévérité, il avoit nettoyé le pays de voleurs qui l'infeſtoient avant ſon adminiſtration. Il offrit aux Hollandois de les exempter de tous droits, de leur laiſſer le libre exercice de leur religion, & de leur permettre de rétablir les forts Portugais qui tomboient en ruine, s'ils vouloient s'engager à payer tous les ans dix-huit cents rixdalles.

Le pays eſt ſi peuplé, que malgré ſa fertilité, on eſt obligé de faire venir des proviſions d'autres endroits. Les Habitants tranſportent une grande quantité de toiles & d'étoffes de laine à Amboine, à Banda & aux Molucques; mais il faut les examiner avec ſoin, parce que la qualité en eſt ſouvent beaucoup inférieure à celle des échantillons qu'ils préſentent. Ils rapportent en échange, du plomb, de l'étain, du cuivre, du vif-argent, du vermillon, du muſc, du macis, des muſcades, du poivre, du bois de ſandal, des ſoies de la Chine, des velours,

des ceintures, des satins & des tapis travaillés.

Les Hollandois ont aussi un comptoir à Sadras, sur le chemin qui conduit à Madras, autrement nommé Chiunepatan, où les Anglois se sont établis dans une partie appellée le fort saint George.

Description de S. Thomé & de Paliacate.

A treize degrés trente minutes de latitude septentrionale, est une ancienne ville commerçante, nommée Saint Thomé, qui appartenoit aux Portugais, mais elle leur a été enlevée par les Maures. Elle est fameuse par les manufactures & par les teintures, dont on prétend que la perfection est due à l'excellence des eaux qui coulent d'une source sabloneuse sans aucun mêlange de terre.

Environ à cinq lieues de Saint Thomé, est la ville de Paliacate qui a un assez mauvais port. Six lieues plus avant, en suivant une ligne droite au midi d'une valée fort unie, étoit anciennement le vieux château de Rama Geridorgon, où est actuellement le fort Geldria, résidence d'un Gouverneur Hollandois, en état de résister à toutes les entreprises

CÔTE DE COROMANDEL, Chap. IV.

des Maures du voiſinage. La Garniſon eſt compoſée de quatre-vingt-dix Soldats de la même nation. A une lieue du rivage, eſt un bon ancrage pendant la monçon méridionale, à ſept braſſes & demie d'eau. Mais les vagues qui viennent avec violence du Gange & de la baie de Bengale, rendent ce même ancrage très-dangereux pendant la monçon du nord.

Environ à trois lieues & demie de la rade, eſt un banc de ſable qui s'étend en mer l'eſpace d'une lieue, & les vaiſſeaux ne peuvent y ancrer à quatre braſſes & demie & cinq braſſes d'eau. Il y en a un autre un peu plus loin qui va juſqu'à deux lieues & demie en mer, mais il n'y a d'ancrage sûr, qu'à ſept braſſes de profondeur. A l'embouchure de la riviere, ſous la protection du château, eſt la ville d'Armagon avec une forêt voiſine, nommée Siercourdi, qui lui fournit du bois pour le chauffage & pour les bâtiments. Il y a du poiſſon en aſſez grande abondance aux environs de Paliacate, mais on n'y trouve aucune autre eſpece de proviſions, parce que le terroir en eſt plein de ſable & nitreux, incapable de pro-

duire de grains. Les fortifications ſont bâties ſur des terreins maréca-geux, dans une aſſez grande étendue de pays, ce qui les met en grand danger d'être renverſées par la violence des eaux, dans les ſaiſons pluvieuſes, & on ne peut les y entretenir qu'avec de grandes dépenſes. Le canal qui conduit à Paliacate, eſt preſque à ſec pendant la monçon méridionale, mais durant la ſeptentrionale, l'eau ſe répand aux environs, l'eſpace de plus de deux lieues. Sous le canon du fort Geldria, ſont deux villages habités par des Pêcheurs, que les Portugais ont convertis à la Religion Chrétienne. Celui qui eſt du côté du ſud, ſe nomme Diamamy, & celui qui eſt au nord à une potée de mouſquet, s'appelle Coupon; mais les Habitants de l'un & de l'autre ſont plongés dans la plus groſſiere ignorance.

Royaume de Carnate.

Le Royaume de Carnate que nous trouvons enſuite, à ſoixante lieues de longueur du nord au ſud, & quarante de largeur, depuis Paliacate juſqu'à la côte de Malabar, en prenant chaque lieue, que l'Auteur nomme Badagarienne, pour trois milles

CÔTE DE COROMANDEL, Chap. IV.

de Hollande. Il y a dans ce pays, trois Naïck ou Chefs principaux, qui payent un tribut annuel à la Couronne de Velour. Ces trois Princes ſont le Vitipanik de Maduré, qui porte le baſſin du Roi, & qui lui paye douze cents florins de Hollande par an : le Chiſtpanaïck de Chengier, qui porte la boîte à bétel du Roi, & qui paye le même tribut ; enfin le Naïck de Tanjaour, qui porte ſon paraſol, & paye le double. Ces dignités ont été annexées à ces Provinces, & paſſent de pere en fils, depuis pluſieurs générations. Celui qui en eſt pourvu, eſt obligé d'en remplir perſonnellement l'office à chaque couronnement.

A une journée au nord de Paliacate, ſont les villes de Penna & Caleture, dans les environs deſquelles on trouve une racine de huit pouces de longueur, très-utile pour les teintures. Cettte racine porte le nom d'Eſſaye : ſi en la rompant, on la trouve rouge intérieurement, & ſi elle donne un goût de nitre à la bouche, elle eſt alors de très-bonne qualité ; ce que l'on connoît encore ſi elle réſiſte à la force du jus de

mon écrasé sur la toile de coton qui est teinte de cette racine & séchée au soleil; mais si la racine n'est pas d'une belle couleur, la teinture en devient terne. Comme les Naturels du pays sont fins & trompeurs, au lieu de la vraie racine, ils donnent souvent du Sordaco ou de l'écorce d'un arbre qui croît à Orixa; mais il est aisé de les distinguer de la vraie Essaye, parce que la couleur qui en vient est beaucoup plus obscure.

On apporte d'Orixa & de Masulipatan, du nely, du riz, des graines de gingembre, de l'huile, du beurre, des étoffes grossieres, du miel & de la cire jaune; & les gens du pays employent ordinairement quatre mois à aller vendre leurs marchandises. Ceux d'Arracan, de Pegu & de Tanassery exportent du poivre, du bois de sandal, des étoffes, du fer & de l'acier, à huit ou dix pour cent de frais, & les retours se font en rubis d'Ava, en gomme lacque, en long poivre blanc, en plomb & en plusieurs autres denrées. L'étain est d'un grand usage chez les Maures qui en garnissent toute leur vaisselle

Commerce du pays.

CÔTE DE COROMANDEL, Chap. IV.

de cuivre : on l'apporte de Tanango de Sencaza & de Perach, qui sont des ports situés vis-à-vis d'Achem entre Tanassery & Occeda, vers le Malabar.

Royaume de Pentapouli.

La ville de Pentapouli est dans un Royaume de même nom, située sous le seizieme degré de latitude septentrionale. Elle n'est pas fort grande ; les Habitants sont Gentils, sujets du Roi de Golconde ; avec quelques Maures & des Persans fort riches. On y trouve d'excellent indigo, mais on le vend à un prix très-haut. Les Hollandois en apportent pour l'Europe du coton filé, des étoffes blanches & quelques autres marchandises. Les teintures de cette Ville surpassent celles de Masulipatan, ce qu'on attribue à une racine de couleur superfine, nommé Tambrevelle, qui croît dans une Isle formée par la riviere, vis-à-vis de Pentapouli. Le Gouverneur s'en empare en payant au Roi un tribut annuel, en étoffes teintes & en draps qu'il fait travailler & apprêter sous ses yeux. Cette racine a environ un pied de long, & fait une couleur si foncée, que pour la rendre éclatante, on est obligé de

mêler avec l'essaye d'Arrical & d'Ortacour.

Description de Masulipatan.

Masulipatan est une place d'un très grand commerce, non-seulement pour toutes sortes de marchandises Européennes, mais aussi pour un grand nombre de denrées qu'on y apporte de la Chine & des Isles Moluques. Les diamants font une branche très étendue de ce commerce, & on les trouve en grand nombre dans les Royaumes de Golconde & du Dékan; assez près de la ville de Bysilaga. Ceux qui en afferment les mines, n'ont de droit que sur les pierres qui ne pesent que vingt-cinq carats ou au-dessous: mais celles qui sont d'un plus grand poids, appartiennent au Roi de Bysilaga. On en trouve aussi de très-beaux dans une montagne du Dékan, nommée Costa Bytthia, ainsi que dans quelques parties de l'isle de Borneo. On vend les rubis de fort belle qualité à Masulipatan, où les Anglois & les Hollandois ont des comptoirs considérables. La ville est très-peuplée; mais le Gouverneur qui paye un tribut annuel au Roi de Golconde, opprime les Gentils qui y habitent, &

CÔTE DE COROMANDEL, Chap. IV.

les Maures qui afferment tout le commerce des manufactures des Grands, contribuent également à leur oppression. Ceux qui veulent retirer quelque avantage dans le commerce, sont obligés d'obtenir des lettres patentes du Roi, ce qui est très difficile, à cause de l'éloignement de la Cour, & jette dans de grands frais, pour gagner la protection des Favoris.

CHAPITRE V.

De la valeur des Diamants, des Rubis, des Emeraudes, des Saphirs, des Améthyſtes & des autres marchandiſes que produiſent les Indes Orientales.

COTE DE COROMANDEL, Chap. V.

Des différentes eſpeces de pierres précieuſes.

NOUS avons ſouvent parlé des diamants, des rubis & des autres pierres précieuſes, comme étant les principales marchandiſes dont on fait commerce dans l'Orient. Nous croyons que le Lecteur verra avec plaiſir, dans un court Chapitre, la nature de ces riches effets, & ce qui en fait la perfection : nous allons commencer par le diamant.

Des Diamants.

Si l'on admet, avec quelques Naturaliſtes, que la peſanteur ſpécifique des pierres en détermine la valeur, de même que pour les métaux, il eſt certain que perſonne ne conteſte à préſent le premier rang ſur tous les autres au diamant, qui eſt entre les pierres, ce que l'or eſt entre les métaux. Les Latins l'ont nommé *Adamas*, les Allemands Deamant,

CÔTE DE COROMANDEL, Chap. V.

les Anglois Diamond, les Eſpagnols Adamento, les Arabes Almaes, les Malabares Tutan, & ceux de l'Indouſtan Hiera & Iva. C'eſt le plus dur & le plus tranſparent, ainſi que le plus ſimple & le plus homogene de tous les corps. Il eſt ſouvent gâté par des taches blanches, noires ou jaunes, qui en diminuent conſidérablement la valeur : mais il faut être bien connoiſſeur pour les appercevoir ; auſſi ceux qui n'ont pas cette habileté, ſont très-ſujets à y être trompés.

Il y a une eſpece de diamant que les Anglois appellent Boſchier, qui eſt peut-être auſſi brillant que les autres, & qui n'a pas le tiers de leur valeur, parce qu'il eſt ſouvent marqueté de taches rouges & jaunes, qui en diminuent beaucoup le prix. Le diamant ne peut être taillé que par le diamant même, & plus la poudre d'une pierre approche d'une couleur de gris cendré, plus elle eſt précieuſe ; au lieu que celle qui donne une poudre blanche, n'eſt preſque pas eſtimée. On eſſaye les diamants en les faiſant rougir au feu & en les plongeant ſubitement dans l'eau, & ceux

ceux qui ſont de bonne eſpece, n'en ſouffrent aucune altération. On les vend à tant le karat, & on les trouve dans quatre mines des Royaumes de Golconde & de Viſapour, ainſi que dans deux rivieres, l'une au Royaume de Bengale & l'autre dans l'iſle de Borneo. On ne connoît aucune autre partie du monde qui en produiſe. On prétend que la poudre de diamant eſt un poiſon très-ſubtil, qui perce les entrailles.

Le Rubis, nommé *Rubinus* & *Pyropus* par les Latins, Ruby par les Anglois, Baſſamora par les Siamois, & Laal par les Peuples de l'Indouſtan, eſt une pierre précieuſe d'un rouge tranſparent, fort dure, & qui réſiſte long-temps au feu. La meilleure eſpece ſe trouve dans l'iſle de Ceylan, & quelques Chimiſtes prétendent qu'ils en ont extrait une teinture, ce qui paroît très-douteux. Il y a des Rubis de quatre eſpeces: le vrai Rubis oriental, ou eſcarboucle, dont les plus eſtimés ſont ceux qui ont l'éclat le plus vif: le royal, dont le rouge eſt beaucoup plus foible: celui que les Anglois nomment Rubiculus, dont la couleur tient le

Des Rubis.

milieu entre les deux premiers; & celui qu'ils appellent Sponalcus, qui est le moins dur & qui a le moins d'éclat des quatre. On trouve aussi des rubis en Allemagne, qui sont fort durs; mais ils sont beaucoup plus ternes que ceux d'Orient, & par conséquent n'ont pas à beaucoup près le même prix.

CÔTE DE COROMANDEL, Chap. V.

Il est rare de voir des rubis plus gros qu'un bon pois: on les rend fort minces par le poli, pour leur donner plus d'éclat. Ils se vendent au karat comme les diamants, & la dureté en augmente le prix.

Des Emeraudes.

L'Emeraude est une très-belle pierre verte, transparente & fort éclatante; mais si fragile, que souvent elle se casse d'elle-même. On la nomme en Latin *Smaragdus*, en Arabe Tamarul, en Anglois Emerald, & en langage des Indes Jusche. On trouve autant d'emeraudes au Perou que dans les Indes-Orientales; mais les dernieres sont les plus estimées pour l'éclat & pour la transparence. Il y en a quelques-unes de fort belles en Scythie, & l'Egypte même en produit quelquefois.

Des Saphirs.

Pour la dureté, l'éclat & la trans-

parence, il n'y a point de pierre précieuse qui approche autant du diamant que le saphir. On en distingue de deux sortes, mâle & femelle : le premier est le plus vif, avec une réfraction pourpre, & l'autre est beaucoup plus pâle. On en trouve beaucoup dans le Malabar, à Calécut, à Ceylan & à Bisnagar; mais on prétend que ceux de Siam & de Pegu, sont les plus parfaits. La Boheme & la Siléſie en produisent quelquefois. Les Arabes lui donnent le nom de Milu, les Indiens l'appellent Millam, les Anglois comme les François, Saphir. Il faut observer qu'on peut enlever la couleur bleue du saphir, & alors cette pierre devient semblable au diamant.

CÔTE DE COROMANDEL. Chap. V.

L'Améthyste des Indes Orientales est celle qui a le plus beau pourpre, & on la préfere à toutes les autres. On trouve en Espagne des Hyacinthes de deux especes, rouges & jaunes; mais ni l'une ni l'autre ne peut supporter le feu.

Des Améthystes & des Hyacinthes.

Il y a une espece de Jaspe fort estimée, dont la couleur est semblable à celle de l'émeraude. On en trouve des morceaux assez grands pour en

Du Jaspe & de l'Ambre.

faire des tasses à boire & des bijoux très-beaux. Il y en a qui sont vainées de pourpre, de couleur de rose, de bleu & d'un brun foncé. Ces pierres, de même que l'Ambre, qui est le *Succinum* des Latins, servent à faire diverses sortes de bagatelles qui se vendent très-bien en plusieurs endroits des Indes. L'Ambre est une substance résineuse, douée d'une puissance attractive, qui opere sur la paille & sur les autres matieres légeres.

CÔTE DE COROMANDEL, Chap. V.

De l'Œil de Chat.

On trouve aux Indes une pierre, nommée Œil de Chat, qui a la vertu, disent les Indiens, de préserver du feu la toile qui en est frottée ; mais je ne conseillerois à aucun Marchand d'en faire l'épreuve, & cette propriété doit être mise au rang des erreurs populaires.

Des Hœmatites & des Nephritis.

La pierre de sang ou Hœmatites, qu'on trouve dans l'isle de Ceylan & à Cambaye, où elle est nommée Silakenea, tire sa dénomination en partie de sa couleur, & en partie de la vertu qu'on lui attribue, d'etancher le sang. Elle est aussi commune dans la nouvelle Espagne, où l'on en fait des colliers ; les femmes la

ſont tremper quelques inſtants dans l'eau froide, & la prennent enſuite dans leurs mains, comme un remede efficace contre les pertes de ſang. Le Nephritis ou pierre des rognons, eſt de couleur verte : on la trouve aux Indes Orientales & Occidentales, où les Habitants la regardent comme un remede contre toutes les maladies qui attaquent les parties dont elle porte le nom.

Pierre de Serpent.

La véritable Pierre de Serpent ſe trouve dans l'eſpece la plus venimeuſe de celui que les Portugais appellent Cobra de Cabelo, & les Latins, *Serpens Piloſus*. Elle eſt couleur de brun foncé, avec une tache blanche au milieu, aſſez ſemblable à un œil : quelques-uns prétendent qu'elle ſe forme dans la tête du ſerpent, d'autres diſent que ſi l'on pend cet animal par la queue, au-deſſus d'un vaſe plein d'eau, cette pierre ſe forme de la liqueur qui tombe goute à goute de ſa gueule. On la regarde comme un remede contre l'hydropiſie, en l'attachant au ventre de la perſonne affligée de cette maladie : quand on la plonge dans l'eau, s'il s'éleve des bouteilles à la ſurface,

CÔTE DE COROMANDEL, Chap. V.

on juge que la pierre eſt très-bonne; autrement on n'en fait aucune eſtime. On juge encore de ſa bonté quand elle s'attache aux levres d'une bleſſure, juſqu'à ce qu'elle tombe d'elle-même, après en avoir tiré tout le poiſon, ou la matiere virulente, qu'on fait enſuite ſortir de la pierre, en la plongeant dans du lait. Baldæus aſſure qu'il a été témoin oculaire de cet effet, & qu'il l'a vu appliquer avec le plus grand ſuccès ſur un Negre, mordu d'un ſerpent. Kircher, dans le neuvieme livre du *Mundus ſubterraneus*, parle fort au long de cette pierre & de ſes vertus; mais il faut remarquer que les Bramines font une compoſition qui reſſemble à la Pierre de Serpent. Ils cachent avec ſoin les ingrédients qui y entrent; mais on croit qu'ils la forment particulierement de la tête, du cœur, des dents & du foie du ſerpent, mêlés avec de la terre ſigillée.

De la Pierre de Cochon.

La Pierre nommée Pedra de Porco ou Pierre de Cochon, eſt quelquefois de couleur griſe, & d'autrefois rouge; elle imprime un goût amer ſur la langue, & paroît avoir une eſpece de graiſſe en la touchant. On

la met infuſer dans l'eau, juſqu'à ce qu'elle lui ait communiqué ſon amertume, & l'on donne ce breuvage à ceux qui ſont affectés de fievres ou d'autres maladies inflammatoires. Les Indiens ſont fortement perſuadés des grandes vertus de cette pierre, qu'on trouve dans la veſſie biliaire des cochons de Malaga. Il y a quelques agathes dans le voiſinage de Suratte; mais elles ſont peu eſtimées, à moins quelles ne ſoient figurées. On y trouve auſſi des ſardoines, ainſi nommées à cauſe de leur reſſemblance avec le nombril humain.

Pierre de Crapaud.

Pour avoir la Pierre de Crapaud, on enferme un de ces animaux le plus vieux qu'on peut avoir dans un vaſe percé, & on l'enterre dans un fumier, près d'un nid de fourmis. Il devient la proie de ces inſectes, qui le dévorent entierement, à l'exception de la pierre qu'on regarde comme un excellent remede contre la pierre dans les rognons, contre le poiſon & contre les maladies d'eſtomach. Elle ſe forme dans la tête du crapaud, eſt auſſi groſſe qu'une feve, & de pluſieurs couleurs, particulierement verte. A l'extérieur, elle eſt

CÔTE DE COROMANDEL, Chap. V.

unie & brillante, d'une nature osseuse, mais la substance intérieure paroît être une véritable pierre. On la met pour l'éprouver, sur le chemin d'une tortue : si cet animal passe sans y faire attention, on juge que la pierre n'a nulle vertu ; mais au contraire, on la croît très-bonne quand la tortue veut la dévorer.

Du Bézoard.

Dans l'estomach des chevres de Perse & de l'isle de Borneo, on trouve la pierre nommée Bézoard, qu'on regardoit autrefois comme un puissant antidote, & qu'on estime encore, comme ayant plusieurs vertus médicinales. C'est une substance solide, de forme ovale, d'un gris obscur, tirant sur la couleur d'olive ; quand on la romp, elle paroît formée de plusieurs croûtes les unes sur les autres, comme les peaux de l'oignon. Les Habitants de Banda en trouvent de semblables dans la tête de quelques singes. Les Chinois & les Indiens en prennent dans de l'eau-rose, comme un spécifique contre le poison, les maladies des hypocondres & les fievres quartes. Ils sont aussi dans l'usage de se purger deux fois l'année, & de prendre ensuite

depuis dix jusqu'à trente grains de Bézoard, comme un préservatif & un restaurant.

CÔTE DE COROMANDEL, Chap. V.

Cette pierre se vend au karat, pour trois fois autant d'or qu'elle pese; & ceux de Malaca disent qu'elle n'est pas bonne quand elle ne jaunit pas le mortier dans lequel on la broye. On l'éprouve aussi en faisant passer une aiguille & un fil trempés dans quelque poison subtil, au travers de la jambe d'un chien, & en lui donnant une petite quantité de poudre de Bézoard aussi tôt qu'on le voit tomber en foiblesse: on juge que la pierre est altérée si l'animal ne revient pas d'abord dans son état naturel.

Cette pierre reçoit le nom de Belzoard ou Bézoard, d'un mot Persan, qui signifie Seigneur du poison; les Arabes la nomment Hagiar Corralione. Lorsqu'on en ôte la premiere croûte, la seconde paroît plus unie & plus brillante: on trouve au centre une substance farineuse, qu'on regarde comme plus efficace que la poudre même de la pierre. Elle se forme dans le corps des chevres des montagnes du Pérou, de

CÔTE DE COROMANDEL, Chap. V.

même que dans celles des Indes Orientales, & elle eſt renfermée dans une eſpece de ſac filandreux, d'environ huit pouces de longueur, qu'on trouve dans la concavité de l'eſtomac de ces animaux. Ceux qui vivent dans les vallées ou dans les terreins bas, ne produiſent pas des pierres auſſi bonnes que ceux qui demeurent toujours ſur les montagnes.

De l'Indigo.

Comme l'Indigo eſt une des principales marchandiſes dont on fait le commerce aux Indes, nous allons finir ce Chapitre par une expoſition de la nature & des propriétés de cette ſubſtance.

Il y a diverſes eſpeces d'Indigo, ſuivant les différents endroits où il vient. C'eſt un arbriſſeau de la hauteur d'un homme, avec une petite tige dure, ſemblable au mûrier des haies. La fleur eſt pareille à celle de l'églantier, & la graine reſſemble à celle du fœnum græcum. On le ſeme en Juin & Juillet, & l'on en fait la récolte aux mois de Novembre & de Décembre. L'eſpece la plus large croît près du village de Chircees, dont on lui donne le nom, à deux lieues d'Amadabad, capitale du Guzarate. On le

recueille trois fois en trois ans, après quoi il n'eſt plus que de très-peu de valeur, & même la ſeconde & la troiſieme récolte, ne ſont pas autant eſtimées que la premiere. La premiere année, on coupe les feuilles environ à un pied au-deſſus de la terre, on les fait ſécher vingt-quatre heures au ſoleil, & on les met enſuite dans des barils remplis d'eau ſalée : on exprime la teinture par de groſſes pierres dont on charge cette mixtion pendant quatre ou cinq jours, en entretenant toujours l'eau dans un mouvement continuel, après quoi on la tranſporte dans des vaiſſeaux plus grands, où on la tient auſſi dans l'agitation, en foulant l'eau ſans intermiſſion, juſqu'à ce qu'elle commence à devenir épaiſſe, & que l'Indigo tombe au fond. Alors on le tire de l'eau : on le fait paſſer au travers d'une toile claire, & on le couvre de cendres chaudes pour le faire ſécher. Les gens de la campagne l'alterent avec de l'huile, ou avec de la terre de la même couleur, pour qu'il paroiſſe meilleur ſur l'eau.

CÔTE DE COROMANDEL, Chap. V.

Les marques de la bonté de l'In-

CÔTE DE COROMANDEL, Chap. V.

digo ſont quand il eſt brillant & ſec, qu'il nage ſur l'eau, qu'il donne une fumée de couleur violette en le mettant au feu, & qu'il ne reſte que très-peu de cendres. Il faut laiſſer repoſer la quatrieme année le terrein qui a produit de l'Indigo, ou au moins ne lui laiſſer produire que des herbes de cuiſine. Il y a une eſpece d'Indigo que le peuple de Guzarate, nomme Amiel de Biant. Il vient particulierement dans les ſaiſons pluvieuſes de Juin, Juillet, Août & Septembre, quoique l'excès de la pluie lui ſoit pernicieux. Il faut avoir grand ſoin que le terrein des environs ſoit nettoyé de chardons & de ronces, & les acheteurs doivent bien prendre garde qu'il ſoit très-ſec; autrement, ils perdent trois livres ſur dix, en huit ou neuf jours. L'Indigo Laura, ou Indigo de Bayane, eſt de trois eſpeces différentes. La premiere appellée Vouthy, eſt d'un bleu brillant, & tire ſur le violet, quand on l'exprime au ſoleil ſur l'ongle du pouce. La ſeconde nommée Gerry, eſt d'autant plus eſtimée, qu'elle approche plus de la

couleur violette : enfin la troiſieme, appellée Cateol, eſt la moindre de toutes : la couleur en eſt d'un rouge obſcur, & elle eſt ſi dure, qu'à peine la peut-on broyer.

CÔTE DE COROMANDEL, Chap. V.

CHAPITRE VI.

Causes des maladies que les Européens éprouvent fréquemment aux Indes Orientales : Moyens de conserver sa santé dans ce climat : Description de l'arbrisseau qui porte le Thé, maniere de le conserver : Qualités physiques de cette plante, comparée au café & au chocolat : Comment les Européens boivent, dorment, mangent & partagent leur temps dans ce pays : Origine & cours des fleuves du Gauge & du Nil.

CÔTE DE COROMANDEL, Chap. VI.

NOUS terminerons cette Description du Malabar & du Coromandel, par le récit que fait notre Auteur, de la maniere dont y vivent les Hollandois. Nous commencerons par observer que les chaleurs sont excessives sous ce climat, & qu'elles y seroient absolument insuportables, si l'on n'y étoit rafraîchi par des vents de mer très-froids : aussi le grand nombre de maladies dont les Européens y sont attaqués

Maladies des Européens dans l'Inde.

viennent plutôt de leur intempérance & de leurs débauches, que de l'inclémence du climat. Il eſt mal ſain dans ce pays, de demeurer au lit après le ſoleil levé, auſſi en général, on en ſort aſſez matin, & auſſi-tôt après, on ſe lave depuis la tête juſqu'aux pieds avec de l'eau froide ou tiede : mais Baldæus conſeille la derniere, comme la plus ſaine. On y change de chemiſe tous les jours ; & ceux qui ont une attention particuliere à conſerver leur ſanté, s'y abſtiennent de liqueurs fortes : ils prennent ſeulement une cuillerée d'eau-de-vie avant le dîné & autant le ſoir avant de ſe mettre au lit.

CÔTE DE COROMANDEL, Chap. VI.

On fait aux Indes un grand uſage du Thé : c'eſt un arbriſſeau de la Chine, qui ne croît jamais fort haut : on en fait ſécher la fleur, que l'on roule & que l'on conſerve. Ses fleurs ont une couleur fort vive & une odeur très-agréable au commencement de l'été : elles ſont ſuivies d'un bouton verd, qui enſuite devient noir. On échauffe doucement la feuille dans un pot de fer, enſuite on l'étend ſur une natte bien nette, où elle ſe roule, après quoi on la met

Deſcription & uſage du Thé.

CÔTE DE COROMANDEL, Chap. VI.

encore sur le feu jusqu'à ce qu'elle soit parfaitement seche. On conserve soigneusement ces feuilles dans des boîtes quarrées, d'étain ou de plomb, bien fermées, pour empêcher l'air d'y entrer, parce qu'il les gâteroit en peu de temps. Le Thé est de différentes especes & de divers prix, suivant sa bonté. Il réjouit les esprits, dissipe les oppressions d'estomac & les pésanteurs de tête. Kircher prétend qu'il a une qualité diurétique, & les Chinois pensent que c'est le grand usage qu'ils en font qui les exempte de la goutte.

Le Thé est d'une nature plus douce que le café ou le chocolat, dont le premier enflamme le sang & donne la pléthore, & dont le dernier augmente la bile. Cependant l'excès du Thé est mauvais, particulierement quand on le prend après le repas, parce qu'il empêche la digestion & desseche l'humidité du corps : aussi les Chinois ne le prennent jamais après avoir mangé ; mais quand on se borne à quatre ou cinq tasses de l'extrait de cette feuille bien conservée, l'usage en rend la tête plus libre.

Boisson du pays.

La boisson la plus ordinaire dans

ce climat, eſt l'eau & le ſucre qu'on fait bouillir enſemble. On met auſſi trois ou quatre verres de fort vin des montagnes dans un vaſe de terre, qu'on expoſe toute la nuit à la roſée, ce qui donne une liqueur fort agréable. Elle eſt même un peu trop fraîche, & il eſt bon de la corriger avec du mum ou biere de Brunſwick ; qu'on boit beaucoup meilleure en ce pays qu'en Europe ; mais elle y eſt extrêmement chere, & vaut quelquefois juſqu'à cent rixdalles le tonneau. Le vin d'Eſpagne eſt très-eſtimé aux Indes, parce que dans ces pays chands, l'eſtomac a beſoin d'un cordial plus fort que n'eſt le vin de France ou celui du Rhin, outre que le premier eſt de nature inflammatoire. Les chevres, les moutons, les lievres, les paons & d'autres oiſeaux, ſont la nourriture la plus ordinaire du pays.

Le milieu du jour étant exceſſivement chaud, ne peut être employé aux affaires, & on le paſſe ordinairement à dormir, ce qui eſt très-ſain, parce que la température de l'air diſpoſe le corps à l'aſſoupiſſement. Après le dîné, on a ſoin de ſe laver

Maniere de vivre dans l'Indouſtan.

la bouche : on prend le thé vers quatre heures après midi, & le soir qui est toujours frais & agréable, particulierement quand la lune luit, rend la promenade délicieuse. On y soupe ordinairement à huit heures, quelquefois à dix & même à onze : on se couche sur des matelats, & les lits de plume sont entierement inconnus aux Indes. Les Soldats & les Matelots y sont fort incommodés des crampes, particulierement quand ils ont bû avec excès de l'arrack ou d'autres liqueurs fortes, s'ils n'ont soin de se bien couvrir le ventre, les cuisses & les jambes en dormant.

Après avoir donné la description de la maniere de vivre des Hollandois, qui est à peu près celle de tous les Européens qui habitent sous ce climat, l'ordre paroîtroit demander que nous entretinssions le Lecteur des mœurs & des religions des Naturels du pays ; mais nous ne nous y arrêterons pas à présent, parce que nous aurons occasion de nous étendre sur ce sujet, dans un autre endroit de cet Ouvrage.

Comme nous avons parlé plusieurs fois du Gange, qui est un des

principaux fleuves de l'Inde ; nous allons terminer ce Chapitre en rapportant ſommairement ce qu'on peut ſavoir de plus intéreſſant ſur ce fleuve & ſur celui du Nil.

CÔTE DE COROMANDEL, Chap. VI.

Du Fleuve du Gange.

Le Gange partage l'Inde en deux parties, Orientale & Occidentale ; Saint Auguſtin, Saint Jérôme & quelques autres Peres, ont penſé que ce fleuve étoit le Piſon dont il eſt parlé dans les Saintes Ecritures ; mais ce ſentiment a été réfuté par *Cornelius à Lapide*. Il ſe décharge dans la mer de Bengale, que Ptolemée appelle *Sinus Gangeticus* & *Sinus Argaricus*. Kircher prétend que la ſource en eſt dans le Mont Thibet, où il met auſſi celles de l'Indus, du Bavi & de l'Ather : mais l'opinion la plus générale eſt que le Gange vient du Mont Caucaſe. Les Indiens en mettent l'origine dans le Ciel, & par cette raiſon, le nomment le fleuve céleſte : ils s'imaginent qu'on eſt purifié de ſes péchés en s'y baignant ; & les habitants de Bengale ſont ſi attachés à cette ſuperſtition, qu'ils y portent leurs amis mourants, & les y baignent, pendant que le malade crie, Gange,

purifie-moi ; Gange, n'étoye-moi de mes péchés.

CÔTE DE COROMANDEL, Chap. VI.

L'opinion que l'eau purifie des péchés, paroît avoir été reçue assez généralement, non-seulement des Payens, mais aussi des Juifs ; & nous en voyons un exemple, quand Pilate se lava les mains comme pour se purifier du crime de condamner Jesus-Christ suivant les desirs du peuple. Il y a aux Indes des gens qui font un commerce de transporter l'eau du Gange, comme on fait les eaux minérales dans nos pays Européens : ils y gagnent beaucoup, & payent de fortes taxes pour en obtenir la permission.

Les Persans croyent que c'est un crime de jetter quelque chose de sale dans ce fleuve, ou même d'y cracher. Ils pensent que si les os de quelqu'un de leurs ancêtres y sont restés pendant une année, leurs ames jouissent de la béatitude céleste pendant un siecle. Si les os y ont demeuré dix ans, leur bonheur est de dix siecles, & ainsi à proportion.

Sources du Nil.

Kircher met les sources du Nil dans le pays d'Agoas, près Sagela sur les confins du Royaume de Go-

am : d'autres, dont l'opinion eſt la lus généralement reçue, les pla- ent dans les montagnes de la Lune, rès le cap de Bonne-Eſpérance, ur la côte d'Afrique. On croit qu'il ommence dans une plaine, ſur le ommet d'une montagne, entourée 'arbres délicieux ; qu'il ne forme u'un petit ruiſſeau juſqu'au pied de montagne, où il groſſit par les ifférents ruiſſeaux & courants qui 'y joignent, & que le tout ſe dé- harge dans un lac de trente milles le long ſur quatorze de large ; qu'il arcourt enſuite un grand pays où l fait beaucoup de détours qui le amenent dans les environs du lieu ù il a pris naiſſance ; qu'il continue on cours au travers des rochers & es précipices, d'où il paſſe au mi- ieu de l'Ethiopie. Les anciens Egyp- iens avoient une ſi grande vénéra- ion pour ce fleuve, qu'ils le nom- noient le bras d'Oſiris, leur prin- ipal Dieu. A l'égard des Payens, on ait que non-ſeulement, ils font des Dieux des éléments, mais qu'ils ren- lent auſſi des honneurs divins aux ivieres.

DESCRITION

De l'Isle de CEYLAN, & réci
abrégé des disputes qui s'
sont élevées entre les Portugai
& les Hollandois, tiré d
PHILIPPE BALDÆUS.

CHAPITRE I.

*Situation, étendue & diversité des nom
de l'isle de Ceylan : Quelques-un
croyent que c'étoit le lieu du Paradi
terrestre : Marchandises & denrée
qu'on y trouve : Description politiqu
& religieuse des Habitants : Resi
dence du Roi de Ceylan : Quelle
sont ses forces : Rivieres venimeuses
Du partage des terres, des village
& des Eglises de Jafnapatnam : Es
pece curieuse de pigeons : De la nour
riture de l'éléphant sauvage : Succe
des Ecoles établies pour l'instructio
de la jeunesse : Pieces sacrées q*

jouent les Jéſuites pour amuſer & inſtruire le peuple.

DESCRIPTION de Ceylan. Chap. I.

APRE'S avoir donné une deſcription générale du climat, des marchandiſes & de la diviſion de l'iſle de Ceylan, nous traiterons de l'ancien Gouvernement de ce pays, ſous les premiers Rois, & des différentes révolutions qu'il a éprouvées, depuis que les Portugais en ont fait la découverte. Baldæus en parle avec la plus grande impartialité, & ſon récit doit inſpirer d'autant plus de confiance, qu'il étoit dans le camp des Hollandois, lorſqu'ils enleverent aux Portugais la juriſdiction de cette Iſle. On ſait auſſi que dans tout ce qu'il n'a pû voir par lui-même, il n'a rien négligé pour en être ſoigneuſement informé.

Plan de cette Deſcription.

Diviſion de l'iſle de Ceylan.

L'iſle de Ceylan, que quelques-uns croyent être la Tapobrane des Anciens, ce que d'autres attribuent à l'iſle de Sumatra, eſt ſituée dans la mer des Indes, entre le ſixieme & le dixieme degré de latitude ſeptentrionale, & entre les quatre-vingt-dix-ſept & centieme degrés de longitude,

DESCRIPTION de Ceylan. Chap. I.

environ à quarante-cinq lieues à l'eſt du cap Comorin. Suivant les obſervations les plus exactes, on juge qu'elle a deux cents cinquante milles de longueur & deux cents de largeur. Elle n'eſt ſéparée de la terre ferme, que par un bras de mer très-étroit, ce qui fait croire qu'elle y a autrefois été jointe, & que ce ſont les déprédations de la mer qui l'en ont détachée. Cette Iſle a pluſieurs ports très-commodes, & eſt partagée en différents Royaumes; le principal eſt Candi, dont le Souverain prend entre autres titres, celui de Seigneur du Soleil d'or; il fait ſa réſidence dans la capitale qui porte le même nom. Il y a auſſi les Royaumes de Jafnapatnam, Batecalon & Columbo, où les Hollandois ont leur principal établiſſement, & où réſide leur Gouverneur.

Productions de cette Iſle.

Les Indiens donnent à cette Iſle le nom de Tenaſirim, qui ſignifie terre de délices, & ils penſent que c'eſt le lieu où étoit ſitué le Paradis Terreſtre. Ils montrent l'empreinte d'un pied ſur un rocher, dont nous aurons occaſion de parler par la ſuite, & diſent que c'eſt de cet endroit qu'Adam

qu'Adam eſt monté au ciel. Cette Iſle fut découverte par les Portugais, en 1509, & ils en ont eu la poſſeſſion pendant plus d'un ſiecle. Elle eſt très-fertile, & produit preſque tout ce qui eſt néceſſaire ou utile à l'eſpece humaine : une grande partie de l'iſle eſt couverte de forêts de citroniers, d'orangers & de cannelliers, dont l'odeur s'étend à pluſieurs lieues en mer. On y trouve des pierres précieuſes de diverſes eſpeces ; mais il n'y a pas de diamants. Les perles n'y ſont pas ſi belles que celles d'Ormus & de Tutocorin ; mais l'ivoire qu'on y trouve en grande quantité, eſt la plus belle qu'il y ait au monde. Il y a des mines abondantes de fer & de cuivre, & l'on y trouve auſſi de l'or & de l'argent.

DESCRIPTION, de Ceylan, Chap. I.

Les Naturels de Ceylan ſont très-actifs, & on les regarde comme les meilleurs voltigeurs que l'on connoiſſe. Les gens du commun vont nuds, à l'exception de ce qu'ils couvrent aſſez légérement ; mais les perſonnes diſtinguées, portent de longs habillements d'étoffes brillantes & très-fines, qu'ils ornent de différents joyaux. Leur caractere eſt féroce &

Portrait des Habitants.

guerrier; & quand ils ſont exercés, ils ſe ſervent de leurs épées, de leurs mouſquets, de leurs arcs, de leurs fleches & de leurs javelots, avec une grande dextérité. Les crocodiles y ſont très-communs, & de la peau de cet animal, ils font des boucliers à l'épreuve du coup de mouſquet. Ils mettent ſur le dos de leurs éléphants, de petites tours de bois, avec cinq ou ſix Soldats, qui nuiſent beaucoup à leurs ennemis, parce qu'en général, ils ſavent tirer très-juſte. La plus grande partie ſont Idolâtres; mais il y a parmi eux pluſieurs Mahométans, qui exercent librement leur religion & un petit nombre de Chrétiens.

DESCRIPTION de Ceylan, Chap. I.

Royaume de Candi.

Environ un quart de l'iſle de Ceylan, eſt connu ſous le nom de Candé ou Candi, & la plus grande partie du pays voiſin eſt préſentement entre les mains des Hollandois. Malgré tous leurs efforts, le Roi de Candi conſerve toujours ſon terrein, qui de toutes parts, eſt environné de hautes montagnes, & eſt couvert d'épaiſſes forêts. Les paſſages qui y introduiſent, ſont très-étroits & très-difficiles, & ce Monarque le

fait ſoigneuſement garder, non-ſeulement pour en interdire l'accès aux Etrangers, mais encore pour empêcher la ſortie de ſes Sujets; ce qui fait que cette partie eſt juſqu'à préſent très-peu connue. Son Royaume eſt partagé en différents diſtricts, bien arroſés par des rivieres, dont on dit que l'eau eſt un poiſon, & qui ne ſont pas navigables, parce que leur cours eſt ſouvent interrompu par des chaînes de rochers; cependant elles fertiliſent les terres par leſquelles elles paſſent, & l'on y trouve de très-belles vignes, des légumes & diverſes ſortes de productions. La capitale eſt ſituée ſur une de ces rivieres nommée Trinquelemale, environ à trente lieues de la mer.

DESCRIPTION de Ceylan, Chap. I.

Le Royaume de Jafnapatnam eſt un pays très peuplé & très-fertile, qui peut avoir ſix lieues d'Allemagne de longueur & trois de largeur. Il forme une peninſule, arroſée au nord par les eaux du Golfe de Bengale, avec une riviere très-agréable au ſud, qui ſe décharge dans l'Océan, par deux embouchures. Le Jafnapatnam eſt partagé en quatre provin-

Royaume de Jafnapatnam.

DESCRIPTION de Ceylan, Chap. I.

ces, qu'on nomme Belligamme; Tenmarache, Waddamarache & Patchiarapalle. Dans la premiere, il y a quatorze Egliſes, dont la principale, nommée Telipoli, poſſede une maiſon avec une école, où notre Auteur & ſes Compagnons inſtruiſoient plus de mille enfants dans les principes de la Religion Chrétienne. Il y a de très-beaux jardins, accompagnés de vignes très-bien arroſées, & où les Jéſuites ont planté de toutes ſortes de fruits des Indes. Baldæus y prêcha ſouvent & eut quelquefois juſqu'à deux mille Auditeurs.

A quelque diſtance, eſt l'Egliſe de Magallam, avec une maiſon adjacente, conſtruite ſur des arcades, & deux eſcaliers qui montent juſqu'au ſommet. Les Portugais l'ont commencée, & elle a été finie par les Hollandois: l'école qui y eſt jointe, contient environ deux cents enfants, & tous les bâtiments ſont de brique.

L'Egliſe de Mayletti, qui a une école de ſept cents cinquante enfants, eſt bâtie de pierre, ainſi que la maiſon qui y eſt jointe. Le toit fait en terraſſe, a un balcon d'où la vue ſe porte très-loin en mer, n'en étant

éloignée que d'une demi-lieue: aussi cette maison est abondamment fournie de cancres, de soles & d'autres especes de poisson, outre les lievres & les perdrix qui y sont excellentes.

Le village d'Achiavelli, est dans une situation agréable au milieu des bois, & l'on y trouve en quantité des cerfs, des lievres & des sangliers; mais on y est très-incommodé des serpents. Il y a des especes de tourterelles qui gémissent avec tant de régularité, que les Habitants n'ont pas besoin d'autres horloges. On y voit une belle Eglise de pierre, capable de contenir deux mille personnes, avec une école de plus de quatre cents enfants. Plusieurs anciens Bramines y faisoient leur résidence du temps de Baldæus, ce qui arrêtoit beaucoup les progrès du Christianisme: cependant un d'entre eux qui étoit un homme très-savant, se convertit à l'âge de quarante-six ans, & composa un très-beau poëme sur la vie & la mort de Jesus-Christ, en langue Hanscreet, qui est la meilleure du Malabar.

A Ondewil, est une école de six cents enfants, avec une Eglise & une

DESCRIPTION du Ceylan, Ch. I.

maison qui appartenoit autrefois aux Franciscains. Le terroir en est très-fertile & abondant en riz & en autres productions. Il en est de même des campagnes voisines de Batecotte, qui est près de la riviere de Sel, avec une grande école, une belle Eglise & une maison adjacente, ornée de plusieurs jardins.

Il seroit trop long de faire l'énumération de plusieurs autres villages, dont chacun a son Eglise : nous remarquerons seulement, que dans ceux de Manipay & de Nelour, qui ne sont pas éloignés de Jafnapatnam, elles sont bâties de terre & couvertes de feuilles de palmier, l'une & l'autre ayant été anciennement des Pagodes. Les Habitants de ces deux villages, ne sont pas si doux ni si capables d'instruction que leurs voisins, & notre Auteur prétend que cette disposition peu favorable, vient de ce qu'ils ont été corrompus par quelques Ouvriers en toiles de coton peintes, qu'on y a fait passer du continent, & qui y réussissent assez mal, parce que l'eau n'est pas propre à cet usage. Les Naturels sont payens, méchants, superstitieux, & il est très-

difficile d'inſtruire ceux de leurs enfants qui viennent aux écoles, parce qu'ils ne ſont pas ſuſceptibles de crainte.

Il y a cinq villages, dont chacun a ſon Egliſe dans la Province de Tenmarache : dans le premier, nommé Navacouli, l'Egliſe eſt bâtie de terre & couverte de feuilles de palmier. Il eſt ſitué au milieu d'une plaine très-abondante, & les bois voiſins ſont remplis de venaiſon & d'oiſeaux ſauvages, ainſi que d'une grande quantité de ſinges de diverſes eſpeces.

Province de Tenmarache.

Le village de Chavagatzeri n'en eſt pas fort éloigné : c'eſt le plus grand de toute la Province ; on y trouve beaucoup de poiſſon, de beaux jardins bien garnis de fruits, & le peuple tire ſa ſubſiſtance de la pêche & de l'agriculture. Dans l'école de Chavagatzeri, il y a environ mille enfants.

Le chemin qui conduit à Cathay, eſt plein de ſable & fatiguant ; la maiſon & l'Egliſe ſont de terre couvertes de feuilles : l'endroit abonde en becaſſines, en hérons, en corbeaux des Indes & en autres oiſeaux ;

On y voit auſſi pluſieurs étangs bien fournis de canards ſauvages.

Waranni eſt ſitué dans un terrein ſabloneux, & le chemin qui y conduit, eſt rude & très-ennuyeux. Cet endroit eſt remarquable, en ce qu'il produit les meilleurs melons d'eau de toutes les Indes : les environs ſont couverts de bois d'Arecka, de cocotiers, de palmiers, de bananiers, de mangotiers, d'acajous & d'autres bois que l'Auteur appelle guiavo. L'Egliſe qui peut contenir deux mille cinq cents perſonnes, eſt bâtie aſſez légérement, mais elle eſt environnée d'un mur de terre : la maiſon qui y eſt jointe, a une fort belle entrée & pluſieurs beaux appartements.

L'Egliſe d'Illondi-Matual, n'eſt que de terre : mais la maiſon eſt de pierre, avec des marches élevées & une ſalle très-ſpacieuſe. Elle dépend du village de Nagar Kojel, où étoit autrefois une fameuſe Pagode. On y trouve beaucoup de paons & quelques éléphants apprivoiſés, entretenus pour le ſervice du comptoir Hollandois : il vient quelquefois des éléphants ſauvages dans le territoire de ce village.

La Province de Waddamarache n'a que trois Egliſes avec leurs villages, & les maiſons qui en dépendent. Les proviſions ſont à ſi bas prix dans cette Province, qu'on peut acheter un mouton pour la valeur de ſeize ſols de France, ſoixante œufs pour ſix ſols & quatre poulets pour dix ſols.

Province de Waddamarache.

L'Egliſe & la maiſon de Catavelli, ſont bâties de briques, avec un jardin, où l'on a élevé, pour l'été, un bâtiment dont le toit eſt en terraſſe, & d'où l'on découvre le plus beau payſage.

L'Egliſe de Vneputti peut contenir près de neuf cents perſonnes; l'école eſt fréquentée par plus de ſix cents enfants, & on leur enſeigne à former leurs lettres ſur le ſable; mais le village eſt habité par une troupe de voleurs, de la race des Nalloas, ſans loi & preſque ſans aucun principe de religion.

L'Egliſe la plus belle & la plus ſpacieuſe de toute la province de Waddamarache, eſt celle de Pariture, ainſi nommée à cauſe de la grande quantité de cotoniers qui croiſſent aux environs, parce que

DESCRIPTION de Ceylan, Chap. I.

le mot Pariture, en langage Malabare, ſignifie port de coton : les Portugais le nomment Punta de Pedras. Auſſi-tôt qu'on apperçoit de cet endroit, quelque vaiſſeau en mer, on déploye un pavillon dont la vue ſert à le guider pour entrer dans la rade, où il y a un très-bon ancrage & très-sûr, excepté dans le temps de la mouçon ſeptentrionale. Notre Auteur y prêchoit dans les jours les plus chauds ſous un tamarin, qui donnoit une ombre très-agréable à ſes Auditeurs.

Province de Patchiarapalla.

Patchiarappalla eſt la quatrieme & derniere Province du Jafnapatnam : les Habitants en ſont très-pauvres, & vivent particulierement de poiſſon ſec & d'un peu de riz. Ils ſont très-ſujets à la galle, à la petite vérole & aux fievres malignes, dont les révolutions ſuivent aſſez le cours de la lune, & qui ſont très-dangéreuſes. Beaucoup d'enfants y périſſent d'une maladie qui leur occaſionne des ſueurs putrides dans les aines & au ventre. Ils ſouffrent beaucoup des éléphants ſauvages, qui viennent en grand nombre pour manger le fruit du palmier, dont ils ſont

très-avides, & qui fait auſſi la nourriture des plus pauvres des habitants.

DESCRIPTION de Ceylan, Chap. I.

Cette Province abonde en bois, qu'on nomme Jager, ou bois du chaſſeur. Il y a des femmes qui gagnent leur vie à jouer d'une eſpece d'inſtrument, nommé Calang, qui reſſemble à un gobelet, où elles ſoufflent comme dans une trompette, & en tirent un ſon aſſez peu harmonieux. Il y a quatre Egliſes & autant de villages dans cette diviſion. La premiere, nommé Poelepolay, eſt entourée d'une haute muraille, avec des meurtrieres, comme dans les fortifications, pour ſe défendre des incurſions des Cingaleſes, dont ils ſont très-incommodés.

L'Egliſe de Mogommale eſt bâtie dans un bois, & celle de Jambamme, qui peut contenir neuf cents perſonnes avec une école de cinq cents enfants, eſt la plus grande de toute la Province. La derniere Egliſe des quatre, eſt celle de Mulipatto, environ à une journée de Jafnapatnam. Elle a des meurtrieres pour ſe défendre; mais elle eſt baſſe & aſſez mal conſtruite. Avant de quitter le pays de Jafnapatnam, nous ne de-

DESCRIPTION de Ceylan, Chap. I.

vons pas oublier de faire remarquer que presque toutes ces Eglises ont été fondées par les Portugais, & que chacune est accompagnée d'un théâtre voisin, où les Jésuites & les autres Membres du Clergé Romain, faisoient représenter des drames tirés de sujets sacrés, pour instruire le peuple en l'amusant.

CHAPITRE II.

Description d'une tempête & d'une furieuse inondation dans l'isle d'Ourature : Grand siege venant de Donna Clara : Description des Isles d'Ourature, Caradiva, Pongardiva, Analativa, Nainativa & Ninundiva : Danger imminent quand on approche de cette derniere : Le tonnerre fait sortir une source d'eau fraîche : Grand nombre de Chrétiens à Jafnapatnam : Mœurs & Coutumes des Bramines, des Bellales, des Chitteis, des Paruas, des Pereas, des Chivias & de quelques autres Tribus.

DESCRIPTION de Ceylan, Chap. II.

De l'isle d'Ourature.

NOus allons présentement jetter un coup d'œil sur six petites Isles voisines, dont la premiere, nommée Ourature, abonde en cerfs & en poissons ; elle fournit aussi beaucoup d'une racine rouge, nommée Saye, propre à la teinture. On dit que le beurre y est excellent, & qu'il y a quantité d'alouettes & de mauves. Cet Isle a trois paroisses, dont le

DESCRIPTION de Ceylan, Chap. II.

nombre de Chrétiens pris enſemble, monte à deux mille ſix cents. Elle a été ſujette à de furieuſes inondations, & pendant une tempête qu'elle ſouffrit en 1658, les arbres furent déracinés, les maiſons découvertes, & l'eau qui emporta tout ce qu'elle rencontra ſur ſon paſſage, laiſſa en ſe retirant, une grande quantité de poiſſons à ſec.

De l'iſle de Caradiva.

L'iſle de Caradiva, qui n'eſt ſéparée d'Ourature que par un bras de riviere, a une Egliſe de pierre & une bonne maiſon. Elle produit la meilleure ſoie qui ſoit dans toutes les Indes, & conjointement avec une Iſle voiſine, nommée par les Portugais, Ilha deſerta, elle fournit les vaiſſeaux Hollandois de bois à brûler; mais l'une & l'autre ſont infeſtées de ſerpents très-venimeux.

Pongardiva.

Les habitants de Pongardiva ſont très-grands: leur Iſle a de l'étendue; mais le terrein qui n'eſt preſque que du roc, eſt très-peu fertile: cependant on y trouve beaucoup de paons, de cerfs, de lievres & de grandes huîtres, avec pluſieurs autres eſpeces de poiſſon, qu'on pêche de tous les côtés de l'Iſle.

On trouve auſſi des huîtres délicieuſes dans l'iſle d'Analativa, qui contient environ mille Habitants, en y comprenant les hommes, les femmes & les enfants. Du temps des Portugais, on l'appelloit Donna Clara, du nom d'une Dame à qui elle appartint quelque tems. On y a conſervé ſon ſiege qui eſt aſſez large pour contenir deux perſonnes.

Analativa.

Nainativa eſt une iſle fort petite, habitée par des Chrétiens qui étoient anciennement Bramines, & qui menent une vie fort réguliere. Il y a une petite Egliſe, & l'on y trouve beaucoup de Chacals. La derniere de ces petites Iſles, eſt nommée Ninundiva, ou iſle longue, & par les Portugais, terre des vaches, à cauſe de la quantité de ces animaux qu'on y avoit tranſportés de Tonday. Elles n'étoient pas groſſes, mais le goût en étoit excellent, & on les achetoit à très-bas prix, puiſqu'on en pouvoit avoir une pour une demi-ixdalle.

Nainativa & Ninundiva.

Le terroir y produit quelquefois des herbes ſi venimeuſes, qu'elles font périr les troupeaux qui s'en nourriſſent. Notre Auteur y paſſa

DESCRIPTION de Ceylan, Chap. II.

huit jours dans un temps où les provisions étoient si rares, que lui & ses Compagnons y mouroient presque de faim. Les Habitants sont très-malheureux, & leur nourriture est ordinairement des plus médiocres. La côte est de toutes parts si remplie de rochers, qu'on ne peut y aborder que dans le temps du plus grand calme, ce qui arrive deux fois l'année, au changement de la mouçon. On y voit les ruines d'un fort construit par les Portugais, qui y ont apporté quelques chevaux, dont le nombre s'est considérablement multiplié. Ils sont petits; mais hardis & très propres à marcher sur un terrein pierreux. Il y a une espece de chevres qui produisent du bézoard, mais ce n'est pas de la qualité la plus estimée. Il n'y a qu'un seul endroit dans toute l'Isle, où l'on trouve de l eau fraîche; c'est un côteau situé entre plusieurs rochers; & si l'on en veut croire les Habitants, elle y a été découverte par un coup de tonnerre. Elle vient de deux ou trois sources d'un demi-pied ou d'un pied de profondeur. L'Isle contient environ onze cents personnes.

Suivant Baldæus, il y avoit en 1663, dans la province de Jafnapatnam & dans ſes dépendances, ſoixante & deux mille cinq cents cinquante-huit Chrétiens, outre deux mille cinq cents quatre-vingt-ſept Eſclaves qui étoient inſtruits dans les principes de la Religion Chrétienne.

De même que les Bramines tiennent le premier rang entre les Payens, les Bellales ont la préſéence entre les Chrétiens naturels. Ils portent autour des reins, une bande de toile dont ils s'enveloppent auſſi les cuiſſes & une partie des jambes, ce qui leur forme des eſpeces de caleçons. Ils ont d'épaiſſes ſemelles qu'ils attachent ſous les pieds, dont ils laiſſent le deſſus découvert, pour ſe garantir de la ſueur. Dans un ſac, nommé Maddi, qui eſt toujours devant eux, ils portent du bétel & de l'arecca; à leur côté droit, eſt un couteau à gaîne avec un morceau d'acier pour l'aiguiſer, & une plume de fer garnie d'argent. Leurs oreilles, qui tombent preſque juſques ſur les épaules, ſont ornées de pendants d'or; leur richeſſe conſiſte en vaches, en bœufs, en moutons, en chevres & en buffles.

Des Bellales.

DESCRIPTION de Ceylan, Chap. II.

Leurs demeures ſont entretenues très-proprement, & ils ont de beaux jardins, bien arroſés. Les mois d'Octobre & de Novembre, ſont ceux de leur hiver & de la ſaiſon pluvieuſe, & ils font la récolte en Janvier & Février; mais dans quelques endroits où le terrein eſt bas & marécageux, on recueille deux moiſſons par année. Pendant les deux mois d'hiver, les pluies y ſont continuelles, très-violentes, & la terre eſt entierement couverte d'eau; mais il eſt très rare qu'il y ait d'autre temps humide dans tout le reſte de l'année, ce qui les oblige d'arroſer leurs cocotiers, juſqu'à ce qu'ils ſoient parvenus à avoir ſix ans. Le terrein, a deux pieds de profondeur, n'eſt que du roc, & l'on a beaucoup de peine à le percer pour trouver de l'eau fraîche.

De leurs Mariages.

Les gens de ce pays aiment exceſſivement le beurre, qu'ils font avec une eſpece de moulin, ſemblable à celui dont on ſe ſert pour préparer le chocolat, & avec du lait épaiſſi, qu'ils nomment Tayr, & qu'ils donnent comme un rafraîchiſſant dans les fievres & dans la petite vérole. Les Bellales en général, ſont riches,

chicaneurs & envieux : ils ſe marient ordinairement au printemps, en quoi ils imitent les Romains, qui célébroient leurs mariages au mois de Mai. Chacun prend ſa femme dans ſa propre tribu, & même dans ſa famille : ils marient leurs filles à dix ou onze ans, parce qu'ils regardent comme un péché, de perdre quelque partie du temps où ils penſent qu'on peut contribuer à l'accroiſſement de la ſociété. Un homme qui demeure ſeul, quand il eſt arrivé à l'âge de maturité, eſt chez eux un objet de ſcandale ; & comme perſonne de leur tribu, ne peut prendre une femme ſans dot, il eſt fort ordinaire de voir faire une collecte pour marier les filles les plus pauvres. Ils célebrent leurs mariages pendant quatre ou cinq jours, qu'ils paſſent dans les fêtes & dans les plaiſirs, mais ſans y faire aucun uſage des liqueurs fortes ; & ils élevent alors devant leurs maiſons, un arc de triomphe, formé de branches de figuier & de grenadier, garnies de diverſes fleurs. Le Tali ou bracelet de la femme, ſe met au col du marié ; & ſur la côte de Coromandel, quand il meurt, on

DESCRIPTION de Ceylan, Chap. II.

DESCRIPTION de Ceylan, Chap. II.

brûle ce Tali avec lui. S'il arrive qu'une fille parvienne à l'état ordinaire à ſon ſexe avant d'être mariée, il eſt très-rare qu'elle trouve un garçon pour l'épouſer; & perſonne ne la demande, quand on ſait que cet accident lui eſt arrivé.

Des Bramines.

Quoique pluſieurs des Bramines profeſſent la Religion Chrétienne, ils conſervent toujours des reſtes d'idolâtrie, comme de ne jamais manger de ce qui a été animé. Ils ſont de bonne mœurs, ſobres, polis, induſtrieux & obligeants. Ils ne boivent aucune liqueur forte, mangent peu à la fois, ſe baignent deux fois par jour, ont beaucoup de penchant pour les femmes, mais regardent l'inceſte avec horreur. Pour ne point ſe confondre avec un ſang étranger, les hommes épouſent leurs nieces & les femmes leurs neveux, plutôt que de ſe marier dans d'autres familles. Il y a parmi eux beaucoup d'aſtronomes, qui connoiſſent aſſez bien les mouvements du ſoleil & des planetes, & qui ſont en état de calculer les éclipſes. Quelques-uns d'entre eux penſent que toutes les ames ont été créées en même-temps, &

qu'elles viennent vivifier les corps humains quand il eſt néceſſaire. Ils ne peuvent abandonner la doctrine de la tranſmigration, & cette opinion eſt répandue généralement dans toutes les parties de l'Inde.

Des Chivias & des Parnas.

La tribu des Chivias étoit autrefois particulierement attachée au ſervice du Roi, mais préſentement ceux de cette tribu ſervent à couper du bois, à tirer de l'eau & à porter des fardeaux pour les Hollandois. Ils ſont très-forts, & propres à bien porter les litieres : mais dans cette occupation, ils conſervent leur fierté, & ne voudroient pas, pour quelque prix que ce fût, porter quelqu'un qui ne fût pas au-deſſus du commun du peuple. Les Paruas ſont fort actifs, & beaucoup d'entre eux parlent bien le Portugais. Ils ſont très-bons plongeurs ; mais il n'y en a pas un ſi grand nombre dans l'iſle de Ceylan qu'à Tutocorin & dans les autres parties du continent.

Des Chittis.

Le mot Chitty ſignifie un Marchand, & la tribu qui porte ce nom, fait un grand commerce de toiles & d'ouvrages des Manufactures. Les gens de cette tribu ſont fort adroits,

DESCRIPTION de Celan, Chap. II.

& le pere inſtruit ſon fils dans le genre de travail auquel il s'applique lui-même ; ainſi l'art de faire les toiles, celui de bâtir, les travaux qui ſe font ſur le terrein & pluſieurs autres, ſont des occupations héréditaires. Sur les bords de la riviere de Sel, & près le rivage de la mer de Jafnapatnam, vivent les Careas, qui ſont tous pécheurs, de même que ceux de la tribu de Mokkuas.

Des Nallouas.

Les plus ſales de tous ces peuples, & les plus approchants des Hottentots ſont les Nallouas, remarquables par leur noirceur. Ils ſont les eſclaves des Bellales, pour leſquels ils creuſent la terre, arroſent les arbres, prennent le ſoin des troupeaux, & font tous les offices les plus abjects. Ils ont une ſi grande malpropreté, qu'on peut les ſuivre à l'odorat, comme les Renards. Les Pareas ne leur cedent en rien pour la ſaleté & pour la baſſeſſe des occupations : ils mangent des rats & des ſouris, portent le fumier, & ſont à tous égards, la race la plus mépriſable qu'il y ait peut-être au monde. Rien n'eſt égal à la hauteur dont les ſupérieurs traitent leurs inférieurs : ils les obligent

quand ils les rencontrent dans les rues, à leur faire la révérence la plus reſpectueuſe, & il en eſt de même des femmes, qui ſont tenues dans la plus grande ſujetion, & auxquelles il n'eſt pas permis de s'aſſeoir à table avec leurs maris. Dans toutes ces tribus, on ne mange point de la chair des vaches, & on regarde ces animaux comme ſacrés, ſuivant l'opinion des anciens Egyptiens.

En général, les Habitants de Ceylan ſont très-ſobres dans leur nourriture, n'ont point de paſſion pour les liqueurs fortes, ſont naturellement ingénieux, & ont la mémoire très-heureuſe. Ils ſont très propres dans leurs habillements, excepté les deux dernieres tribus dont nous avons parlé; n'ont point le caractere querelleur; mais ils ſont enclins à tromper, fort adonnés à la ſuperſtition des préſages, & tombent fréquemment dans l'adultere & dans la fornication.

Mœurs des Habitants.

Ils ont des Cours de judicature, où il eſt permis de ſoutenir ſes droits, & l'on y entend des Avocats comme en France & en Angleterre, qui font de très-longs diſcours, ſou-

DESCRIPTION de Ceylan, Chap II.

vent fort inutiles à leur plaidoyer: Leurs Médecins, très-peu inſtruits dans la Phyſique & dans l'Anatomie, font des purgatifs de pluſieurs plantes fraîchement cueillies, & ſi l'effet en eſt trop violent, ils l'adouciſſent, en mettant ſur le nombril du malade, un cataplaſme de poivre infuſé dans l'eau, ce qui eſt très-bon contre les relâchements & contre les tranchées.

Des Artiſans.

Leurs Barbiers, non-ſeulement ſont très-experts à raſer la tête & le viſage, mais encore ils coupent les ongles & nettoyent les oreilles: ils portent avec eux de petits miroirs, & leurs raſoirs ſont beaucoup plus épais du dos que les nôtres.

Leurs Tiſſerands ſont aſſis à terre pour travailler, avec un trou creuſé pour mettre leurs pieds. Leurs Peintres ont l'art de teindre les toiles de coton, de façon que les couleurs ne s'en effacent jamais; celles de Maſulipatan ſont les plus brillantes. Ils ont des Artiſtes très-habiles à travailler avec goût l'or, l'argent, l'ivoire & l'ébene. Il y a peu d'endroits en Europe, où l'on trouve des gens plus habiles pour la charpente, les forges & l'art de faire les briques, quoique

quoique le prix de leur travail ne monte pas à plus de douze ſols de France par jour.

DESCRIPTION de Ceylan, Chap. II.

Il y a à Trinquenemale une très-belle Pagode, qui ſert à guider les vaiſſeaux en mer. C'eſt auſſi dans le même endroit, qu'on trouve le port le plus grand & le plus commode de toute l'iſle de Ceylan. Il a changé ſouvent de maître pendant les diſputes de l'Inde entre les Anglois & les Hollandois, & l'on en a fréquemment réparé les fortifications. Les Hollandois qui étoient en garniſon dans cette place, ſous les ordres de Pierre Wash, furent pendant quelque temps attaqués d'une frénéſie qui en conduiſit un grand nombre à ſe jetter dans la mer, où ils furent noyés. On en ouvrit pluſieurs, & on leur trouva de petits vers qui leur rongeoient le cerveau. On jugea que c'étoit l'effet de la fatigue, de la chaleur, de la nourriture ſalée & du ſerein, auſſi humide que froid, qui tombe régulierement tous les jours au commencement de la nuit. Ce fut à ces vers, qu'on attribua ce fatal dérangement de raiſon. Nous aurons occaſion de parler plus am-

Trinquenemale.

DESCRIPTION de Ceylan, Chap. II.

plement de Battecalo, de Columbo & de quelques autres endroits importants de cette Isle, sur lesquels nous ne nous arrêtons pas à présent, parce que l'objet de la partie que nous traitons, est plus général.

CHAPITRE III.

Superbes Pagodes de Ceylan: Etrange opinions des Naturels, au ſujet de l'une des plus belles de cette Iſle: De la pointe d'Adam & de la meſure de ſon pied: Honneurs extraordinaires qui lui ſont rendus: Deſcription plus particuliere des Bramines de Ceylan: Leur habillement, leur maniere de vivre, leurs proceſſions publiques: Des Habitants idolâtres de cette Iſle, nommés Cingaleſes: Coutumes ſingulieres de ces peuples: De la diverſité des habits, des differentes productions de l'Iſle: Maniere dont on prépare la canelle.

DESCRIPTION de Ceylan, Chap. III.

Pagodes de Ceylan.

IL n'y a aucune Iſle où l'on trouve tant de Pagodes qu'à Ceylan, & en général, elle y ſont ſuperbement ornées. Celle de Vintane, particuliereme.t, a cent trente pieds de circonférence aux fondements : elle eſt très-élevée, & au-deſſus, eſt une pyramide dorée, qu'on voit de fort loin. Au-dedans, eſt une Idole

DESCRIPTION de Ceylan, Chap. III.

représente un homme l'épée nue à la main & le bras élevé, comme s'il étoit prêt à frapper. Les Cingaleſes lui rendent leurs adorations, & ſont fortement perſuadés que le monde ſera près de ſa fin, quand ce temple périra de vieilleſſe.

On trouve fréquemment ſur les grands chemins, de petites maiſons de brique, où l'on met une tête d'éléphant, que ces peuples adorent également, & qu'ils prient de leur accorder la ſcience. Leurs Idoles ſont en général ornées de guirlandes de fleurs, particulierement une de dix-huit pieds de haut, qui a la figure humaine, & qui eſt coupée dans un rocher près de Belligamme. On trouve dans le même canton, une montagne qu'on regarde comme la plus haute des Indes: ils la nomment la pointe d'Adam, & ſoutiennent que c'eſt l'endroit où fut créé le premier pere de tous les hommes.

Grandeur du pied d'Adam.

Ils y font voir un creux de quatre pieds & demi de long, de vingt-ſept pouces de large & de neuf pouces de profondeur, qui reſſemble au pied d'un homme, & ils diſent que ce fut le pied d'Adam qui fit cette impreſ-

sion quand il s'éleva vers le ciel, ainsi que nous l'avons déjà rapporté. Le peuple superstitieux croit qu'une goute d'eau ramassée dans cette ouverture, efface tous les péchés. Elle est entourée d'argent, & il y a dans le voisinage, un Temple où personne n'entre sans y porter dix ou douze chandelles allumées, ou plus, suivant ses facultés, & ceux qui visitent cet endroit, emportent toujours de cette eau dans des cannes de bamboucs, pour leurs amis qui ne peuvent y aller en personne.

DESCRIPTION de Ceylan, Chap. III.

Le Roi & toute sa Cour vont en pélerinage tous les ans en cet endroit, ils y font l'usage ordinaire de cette eau, y rempliſſent leurs actes de dévotion, & passent le reste de la nuit en festins & en danses. Les Prêtres conservent une plaque d'or, de la longueur & de la largeur du pied, gravée de soixante & huit figures emblématiques, qu'ils prétendent qu'on voyoit anciennement sur le pied même, mais qui ont disparu aussi-tôt qu'on les a eu copiées. La montagne est presque inaccessible, & ceux qui veulent y grimper, sont aidés par des pointes de fer & par

des chaînes qu'on a attachées pour cet uſage.

DESCRIPTION de Ceylan, Chap. III.

Des Bramines.

Les Bramines, dont la vie eſt très-ſobre & très-réguliere, ont pluſieurs Couvents en différents endroits de l'Iſle. Leur tête eſt raſée, & ils portent des habits jaunes. Ils ont toujours des eſpeces de chapelets à la main, & répétent continuellement quelques prieres; mais ils ne paroiſſent jamais dans les rues ſans un paraſol. Ils ont différentes niches dans leurs chapelles, où ils placent les images de quelques perſonnes, ſoit hommes, ſoit femmes, qui, diſent-ils, ont vécu dans la ſainteté, & ils entretiennent devant ces images, des cierges ou des lampes, portés par des figures d'enfants très-bien ſculptées. Ils ont des heures réglées pour leurs prieres, comme les Religieux Catholiques, & ſont très-exacts à remplir ces actes de dévotion.

A certains jours de l'année, l'Abbé de chaque Couvent va en proceſſion par les rues, monté ſur un éléphant ſuperbement caparaçonné, avec un paraſol ſur ſa tête, & précédé de cornets, de trompettes, de tambourins & d'autres inſtruments. Devant

le Bramine, danſent pluſieurs filles de qualité, nues juſqu'à la ceinture, d'où leur tombent des eſpeces de jupes de diverſes couleurs. Elles ont la tête, les oreilles & les bras ornés de bracelets d'or & de joyaux.

Des Cingaleſes.

On appelle Cingaleſes, en général, les Habitants payens de l'iſle de Ceylan, & ils ne paroiſſent pas exceſſivement entêtés, ni oppoſés aux lumieres de la raiſon, puiſqu'un aſſez grand nombre, convaincus par la force des arguments, ſe ſont convertis à la Religion Chrétienne. Ils ont pour la plûpart, l'eſprit vif, ſont d'excellents artiſtes, bons ſoldats, obſervateurs exacts de la diſcipline, & ne s'intimident pas aiſément. Leur commerce avec les Européens, a beaucoup contribué à perfectionner leur entendement, auſſi ne doit-on pas les mépriſer, mais il ne faut pas trop compter ſur eux. Ils ſont très-propres à la guerre, & de grand ſervice en route, où ils marchent un à un, à cauſe du peu de largeur des détroits dont le pays eſt rempli; ils ſont armés de demi-piques, & ſe ſervent d'un petit tambour éclatant, dont on entend le ſon dans les

collines, à trois lieues de distance.

DESCRIPTION de Ceylan, Chap. III.

Quand un mari fait un voyage qui l'oblige à une longue absence, il demande ordinairement à son frere, de tenir sa place dans le lit nuptial, & à son retour, la femme lui porte ses plaintes, si elle est demeurée seule, parce qu'ils n'imaginent pas qu'il y ait aucun crime dans ce commerce incestueux. Baldæus rapporte qu'il a connu une femme qui se plaignit très-vivement à son mari, de ce que son frere, aux soins duquel il l'avoit confiée, n'avoit pas suffisamment rempli ce qu'elle regardoit comme un devoir. Les Cingalefes ont les oreilles fort longues, qu'ils chargent d'anneaux & de joyaux : ils ressemblent beaucoup aux Malabares, & les gens du commun vont nuds, à l'exception d'une ceinture de toile de coton. Les hommes au-dessus du commun, portent une veste de toile légere ou d'étoffe de laine, une autre piece de toile autour des reins, qui passe entre leurs jambes, & sur la tête, ils ont un chapeau rouge, qu'ils regardent comme un ornement distingué, & qu'ils appellent tête de roc. Ils portent à leur côté une épée

ou cimeterre, dont la garde eſt artiſtement ornée d'or, d'argent, ou d'ivoire.

DESCRIPTION de Ceylan, Chap. III.

Les femmes de même rang, ornent leurs doigts d'anneaux d'or & d'argent, & portent des colliers des mêmes métaux. Au lieu de coëffures, les Cingaleſes applatiſſent leurs cheveux, & ont la poitrine entierement découverte. Les hommes & les femmes ſont bien faits, & ont les membres bien proportionnés. Ils épouſent autant de femmes qu'ils en peuvent entretenir, ſont très-entêtés ſur l'élévation de leurs familles & ſur leur nobleſſe, & ſont très-enclins à la pareſſe, à l'inſolence & aux plaiſirs. Il a été impoſſible juſqu'à préſent, de les empêcher de marier les filles à dix ou onze ans, & ils diſent que c'eſt pour s'aſſurer d'épouſer une vierge. Ils ſont très-propres dans leurs maiſons & dans leurs meubles, & ils ſe ſervent de feuilles de palmier au lieu de nappes & d'aſſiettes. Leurs cuilliers ſont d'écaille de coco, leurs gobelets de terre, avec un petit tuyau, comme aux pots à thé, par où ils boivent la liqueur. Leur monnoies courantes ſont des

Des femmes de la même nation.

laryns d'argent, qui valent environ vingt ſols, des fanyms, qui en valent dix, & la pagode qui eſt évaluée ſix florins de Hollande.

DESCRIPTION de Ceylan, Chap. III.

Productions de cette Iſle.

Cette Iſle produit des raiſins mûrs preſque pendant toute l'année : il y a en abondance des cannes de ſucre, des figues & des mûriers, qui y rendent la ſoie très-commune, du gingembre, du poivre, du cardamum, du tabac, des palmiers ſauvages, des calebaſſes, du coton, de l'arecca, des mangottiers de diverſes eſpeces, des melons, des oignons & de l'ail. Les Hollandois y ont planté des aſperges, des carottes, des choux & pluſieurs autres ſortes de végétaux d'Europe, qui y viennent en perfection. L'une des principales productions de Ceylan, eſt la canelle ſuperfine, qu'on trouve très-rarement en tout autre endroit. Cette excellente épice eſt bonne contre pluſieurs eſpeces de maladie, fortifie les entrailles & l'eſtomach, eſt un puiſſant aſtringent & un des meilleurs céphaliques. On en tire une huile qui eſt efficace dans des cas preſſants : mais elle eſt exceſſivement chere, & il eſt très-rare d'en avoir de vraie en Eu-

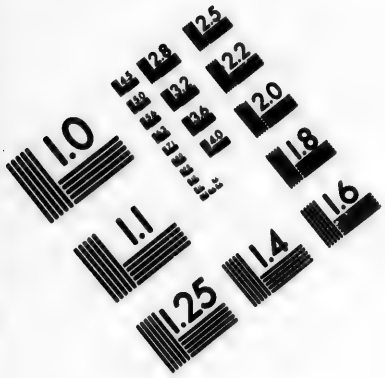
rope. On la tire du fruit de cet arbre; mais depuis quelque temps les Chimiſtes Anglois ont trouvé le ſecret de tirer une huile de la canelle commune, qui a preſque les mêmes avantages pour la médecine, & qui approche beaucoup de celle des Indes.

DESCRIPTION de Ceylan, Chap. III.

Le fruit du Canellier eſt jaune, & il eſt précédé d'une fleur blanche, dont l'odeur eſt très-agréable; les feuilles reſſemblent à celles de l'arbre qui porte les limons, mais elles ſont un peu moins larges. On ôte la premiere écorce avec un couteau courbe: la ſeconde écorce ou peau ſe coupe d'abord en rond, enſuite en long, après quoi on la met ſécher au ſoleil, où elle ſe forme d'elle-même en petits rouleaux, comme nous le voyons en Europe. L'arbre périt quand il eſt ainſi dépouillé; mais il en pouſſe d'autres en plantant le fruit en terre: le bois en eſt blanc, & les Habitants en font uſage pour leurs bâtiments.

Deſcription du Canellier

Les Canelliers croiſſent ſeuls, diſperſés parmi les autres bois, & jamais les uns près des autres. On ne les trouve pas dans toutes les parties



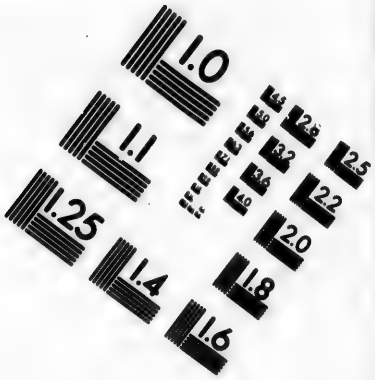
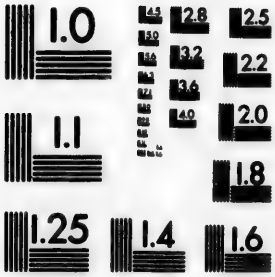


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)



Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

DESCRIPTION de Ceylan, Chap. III.

de l'Iſle, & il n'en vient aucun dans le pays de Jafnapatnam, ni dans l'iſle de Manuar. Quand le bois du Canellier eſt encore verd, on en tire par la diſtillation, une eau très-ſaine & très-agréable, & quand on met ce bois dans le feu, la fumée en eſt odoriférente. Les Habitants en font d'aſſez jolis meubles, particulierement des cabinets qui ſont eſtimés. On ne doit pas oublier de remarquer, que quoique les Médecins & les Naturaliſtes conviennent généralement que la canelle eſt chaude; on tire cependant de ſa racine, une eau qui a l'odeur & toutes les qualités du camphre.

On diſtingue de trois ſortes de canelles dans les Indes Orientales: la premiere & la plus belle, appellée par les Portugais, Canel-fino, eſt celle qu'on tire des jeunes arbres, ou au moins de ceux de moyen âge: la ſeconde eſpece, qu'ils nomment Canel-groſſo, ſe tire des vieux arbres: enfin la derniere, qui n'eſt preſque d'aucune valeur, quoique les gens du pays prétendent qu'elle pourroit être améliorée, ſe nomme Canel-de-mato, ou Canelle ſauvage.

On en trouve ſur la côte de Malabar, mais à peine en peut-on faire quelque uſage.

Le bois de Serpent, dont les Indiens font une grande eſtime, & dont ils ſe ſervent comme d'un ſpécifique en pluſieurs maladies, ſe trouve en quelques parties de l'iſle de Ceylan. Il eſt dur, amer & d'une couleur jaune aſſez brillante. On ſe frotte le corps avec de la poudre de ce bois, pour empêcher les progrès de la galle, & une once de la même poudre, priſe dans du vin ou dans de l'eau, eſt très-bonne dans les coliques & dans les fievres; mais le principal uſage qu'on en fait, eſt contre les piquures de ſerpent, qui ſont très-communes à Ceylan, où il y a un grand nombre de ces animaux de différentes eſpeces. On a découvert cette derniere vertu, par un petit animal, que les Portugais nomment cull-quil ou quirpele, & qu'on garde dans les maiſons, où il fait la chaſſe aux rats & aux ſouris. Il eſt de la groſſeur d'un furet, a une antipathie naturelle contre le ſerpent, qu'il combat auſſi-tôt qu'il en rencontre, & s'il lui arrive d'en être piqué, il ſe

Le bois de Serpent.

DESCRIPTION de Ceylan, Chap. III.

guérit en mangeant de ce bois. Marcel de Boschohouwer, homme considéré dans cette Isle, où il a fait beaucoup de recherches, rapporte qu'il a été souvent témoin de ces combats : il en vit particulierement un très-long, entre un serpent & un cull-quil, qui se trouvant trop fatigué, se retira pour aller manger du bois de Serpent, revint après une demi-heure d'absence, & trouva son ennemi expiré. On attribue aussi plusieurs vertus singulieres à la racine de cet arbre, nommée par les Cingalesses, Nalyelli.

Le Tamarin.

Le Tamarin vient très-bien dans ce pays : le fruit en est rafraîchissant, & on l'ordonne contre les maladies scorbutiques & contre l'hydropisie. Il en est de même du mangrove, dont les branches parvenues à leur hauteur naturelle, retournent vers la terre & y reprennent racine ; enforte qu'en très-peu de temps, un seul arbre peut couvrir une grande étendue de terrein. On y trouve aussi la plante sensitive, qui se retire quand on avance la main ou quelque autre chose pour la toucher. L'isle de Ceylan produit encore beaucoup de

plantes médicinales, dont ceux qui pratiquent la médecine ou la chirurgie, ont appris les vertus par l'usage, qui est le meilleur de tous les maîtres.

CHAPITRE IV.

Les Eléphants de Ceylan sont préférables à tous les autres: Leur nourriture, & combien ils sont dangereux: Diverses manieres d'en faire la chasse: Précaution que prend cet animal: Description de l'Eléphant & de ses vertus médicinales: Histoires remarquables sur le même sujet: Description du Tigre & du Chacal.

DESCRIPTION de Ceylan, Chap. IV. De l'Eléphant.

ENTRE les quadrupedes ou bêtes à quatre pieds de Ceylan, l'Eléphant tient sans contredit le premier rang, non-seulement parce que c'est le plus gros de tous les animaux que l'on connoît, mais encore parce que ceux qui sont nés dans cette Isle, sont tellement supérieurs à ceux qu'on trouve dans les autres parties des Indes, que les Cingalefes disent qu'ils sont adorés à cause de leur

DESCRIPTION de Ceylan, Chap. IV.

excellence, par les autres animaux de leur eſpece. Ils vivent d'herbes vertes & de feuilles de figuier, de cocotier, de palmier ſauvage, & mangent quelquefois auſſi l'arecca & la canne de ſucre. Dans une certaine ſaiſon de l'année, une huile qui ſort de la tête des plus vieux de ces animaux, leur cauſe une eſpece de folie ſi dangereuſe, que ceux qui les conduiſent ſont fort heureux quand ils ne deviennent pas la victime de leur fureur. Il y a une ſi grande quantité de ces animaux dans toute l'Iſle, qu'il n'eſt pas sûr d'y voyager ſans être bien accompagné, & ſans avoir quelque tambour ou autre inſtrument propre à les effrayer. Le temps où ils ſont le plus à craindre eſt aux approches de la nuit, parce que c'eſt alors qu'ils vont chercher leur proie; & s'il arrive que les Porteurs conduiſent un Voyageur ſur leur paſſage, il y a tout à craindre pour ſa vie, parce que ces gens naturellement poltrons, abandonnent la litiere & prennent la fuite, quoique les Eléphants paſſent quelquefois ſans faire aucun mal, mais ces exemples ſont très-rares. On peut prendre

les jeunes en suivant la piste des vieux ; mais la maniere la plus ordinaire, est de couper une longue allée dans quelque partie du bois qu'ils habitent, d'y planter des pieux & d'y creuser des fosses profondes, que l'on couvre légérement avec des claies & de la terre : on cherche ensuite l'Eléphant, on le chasse vers cet endroit, en battant des tambours & en jettant des feux sauvages jusqu'à ce qu'il soit conduit dans le sentier. Alors il tombe dans les fosses, où les Chasseurs l'attachent avec des chaînes & des cordes, pour s'en rendre maîtres. Quelques-uns de ces animaux sont si rusés, qu'il n'est pas possible de les surprendre par cette méthode : ils examinent soigneusement avec leurs trompes tout ce qu'ils rencontrent, & s'il y a un trou dans le chemin, ils ne manquent pas de le découvrir.

Quand on a pris un Eléphant sauvage, on l'attache entre deux apprivoisés, & six hommes se présentent devant lui avec des torches allumées qu'ils portent attachées à des demi-piques, parce que ces animaux craignent particulierement le feu. On

Maniere de les apprivoiser.

DESCRIPTION de Ceylan, Chap. IV.

lui préſente de la nourriture, qui eſt du riz bouilli & du foin, ou du ſucre brut, & s'il eſt obſtiné à ne vouloir pas manger, les Eléphants apprivoiſés, le battent avec leurs trompes, juſqu'à ce qu'il ſe ſoit ſoumis. On prétend que l'Eléphant ne ſe joint jamais à ſa femelle quand il eſt apprivoiſé, quoiqu'il vienne quelquefois en rut, ce qui le rend très-dangereux. Quand la femelle eſt en chaleur, elle fait une eſpece de lit d'herbes & de brouſſailles, de quatre à cinq pieds d'épaiſſeur, & elle appelle le mâle par un cri particulier. A Ceylan, on prend quelquefois des mâles, en mettant une femelle apprivoiſée ſur leur paſſage.

Il eſt difficile de déterminer au juſte le temps de la vie de cet animal; mais on penſe qu'il parvient à l'âge de deux ou trois cents ans. Son corps, peſant, groſſier & mal formé, eſt ordinairement de couleur brune, & les blancs ſont très-rares à trouver. Ils ont les yeux petits comme ceux d'un cochon, & derriere les oreilles, qui ſont très-cloſes, ils ont une peau tendre, où les bleſſures ſont mortelles, de même que celles de la

trompe, quand elles ont de la profondeur. Cette partie de l'animal est forte, dure & creuſe; elle deſcend juſqu'à terre; s'ouvre & ſe ferme par le ſecours de petites caruncules, avec tant de juſteſſe, qu'ils peuvent prendre une épingle, ou un grain de millet. C'eſt par cette trompe qu'ils portent à leur bouche tout ce qu'ils mangent & boivent. De chaque côté de leur mâchoire inférieure, eſt une dent qui a chez les mâles, ſix à ſept pieds de longueur, au lieu que celles des femelles n'ont pas plus d'un pied: c'eſt entre ces dents, que la trompe eſt placée.

DESCRIPTION de Ceylan, Chap. IV.

L'Eléphant eſt naturellement ſauvage, & ne peut être pris que par la chaſſe: il arrive quelquefois que la perte de la liberté, le jette dans une profonde mélancolie, qui le fait tomber dans un état de langueur, faute de ſubſiſtance. Il n'y a d'autre moyen de le tirer de cet engourdiſſement, que par le ſecours de la muſique, qui diſſipe ſon chagrin, le rappelle à la vie, & le détermine enfin à prendre la nourriture.

On rapporte diverſes hiſtoires de la ſagacité & de la fidélité de l'Elé-

Hiſtoires au ſujet des Eléphants.

DESCRIPTION de Ceylan, Chap. IV.

phant, qu'on eſtime beaucoup pour ſon courage à la guerre, & qui eſt d'une grande docilité. A la vûe du ſang, dont cet animal a la plus grande horreur, & au ſon de la trompette, l'Eléphant diſcipliné, ſe jette dans la mêlée, avec tant de force & de rapidité, qu'il répand la terreur & la mort dans tout ce qui l'environne. Les meilleurs chevaux prennent la fuite à ſon approche, & il n'eſt pas au pouvoir du plus habile Cavalier, de les forcer d'en ſoutenir le choc. Ce fut par le ſecours d'un Eléphant, que Céſar remporta la victoire la plus ſignalée ſur les Gaulois. Les Siriens & les Perſes, dûrent leur conquêtes à ces animaux, & ce fut par ces Nations, que les Romains en connurent l'utilité, dont ils tirerent depuis, ſi grands avantages. S'il arrive que l'Eléphant ſoit repouſſé, il ſe tourne contre ſon maître, & il n'eſt plus poſſible de le faire revenir à la charge.

La douceur de cet animal eſt très-remarquable, & s'il ſe rencontre au milieu d'un troupeau de moutons, il range doucement avec ſa trompe, ceux qui ſe trouvent ſur ſon paſſage,

crainte de les écraſer ſous ſes pieds. Il eſt arrivé quelquefois que lorſqu'on en a lâchés ſur des criminels pour les détruire, au lieu d'attaquer les victimes qu'on avoit attachées à des poteaux, ils ont tourné leur fureur contre ceux qui les y excitoient, comme pour refuſer d'être les inſtruments de la cruauté. Malgré cette douceur, on remarque ſouvent qu'ils conſervent un ſentiment implacable de vengeance.

Vengeance des Eléphants.

Navaretta, dans le ſixieme livre de ſon Hiſtoire de la Chine, en rapporte un exemple. Il dit qu'en 1658, pendant qu'il étoit à Macaſſar, il vit un Eléphant appartenant au Roi, qui paſſoit paiſiblement par les rues avec ſon Conducteur ſur le dos; mais que rencontrant par haſard, une place où des noix de coco étoient expoſées en vente, il en avoit pris une dans ſa trompe, avec laquelle il avoit frappé le Conducteur à la tête, juſqu'à ce qu'il fut tombé mort à terre. On chercha la raiſon de cette cruauté, & l'on apprit que ce même homme, quelques jours avant, avoit jetté une noix aſſez groſſe à la tête de l'Eléphant pour la

DESCRIPTION de Ceylan, Chap. IV.

casser, ce qui avoit excité le ressentiment de l'animal, & l'avoit porté à en tirer une aussi terrible vengeance. Quelque doux que soit un Eléphant, il devient dans une espece de folie quand il est en rut, & il est alors si dangereux, qu'il tue tout ce qu'il trouve en son chemin; mais quand ce temps est passé, il se frappe & s'écorche quelquefois lui-même, presque jusqu'à en mourir, ce qu'on attribue au chagrin d'avoir tué quelque animal pour lequel il avoit pris de l'affection.

Modestie de l'Eléphant.

On rapporte divers exemples de la modestie de l'Eléphant. L'Histoire Romaine atteste que du temps de l'Empereur Titus Vespasien, un de ces animaux jetta un habillement sur un Amant & une Maîtresse qui s'embrassoient, comme s'il eût voulu les réprimander de ce qu'ils manquoient à la réserve & à la décence. On dit que la nouvelle Maîtresse d'un Indien qui avoit tué sa femme, fut portée par un Eléphant, à l'endroit où le corps étoit enterré; qu'il le découvrit avec sa trompe, & montra les marques de la violence de l'Indien, comme pour faire voir à cette femme

le danger qu'elle couroit, & le sort qu'elle devoit attendre, si son Amant se lassoit d'elle, après quoi il recouvrit le corps de terre, & la laissa aller librement.

Son usage en médecine.

Dans toutes les Indes, mais particulierement à la Chine, on fait usage de toutes les parties de cet animal, pour des médicaments. On en fait bouillir la chair, & l'on donne le bouillon pour les cours de ventre; on en fait griller pour prévenir les incontinences d'urine: le fiel est bon pour les yeux, & corrige la mauvaise haleine. L'humeur des yeux, mêlée avec du lait, passe pour un excellent ophtalmique: les os mis en poudre & appliqués dans le creux de l'estomach, sont très bons contre les douleurs de cette partie, & la peau brûlée, jusqu'à être réduite en cendre & mêlée avec de l'huile, est très-utile pour les blessures récentes.

On mesure l'Eléphant depuis l'ongle d'un des pieds de devant, jusqu'au haut de l'épaule, & pour chaque coudée d'un pied & demi, le prix commun est de cent livres monnoie d'Angleterre, ce qui revient à peu près à deux milles deux cents

DESCRIPTION de Ceylan, Chap. IV.

cinquante livres argent de France; mais l'Eléphant de Ceylan ſe paye au quadruple, les plus grands ont neuf coudées, ou treize pieds & demi de hauteur.

Les femelles portent leurs petits depuis ſeize mois juſqu'à dix-huit, & lorſqu'ils naiſſent, ils ſont à peu près de la groſſeur d'un veau de bonne taille. Ils n'acquierent leur groſſeur naturelle, qu'à l'âge de cinquante ou ſoixante ans, & alors ils peuvent porter quatorze perſonnes, comme on le voit à la Cochin-Chine, où les tours qu'on met ſur leur dos, ſervent de coches, parce que cet animal a le pas très-égal & va auſſi vîte qu'un cheval au grand trot. Les dents que l'Eléphant perd naturellement & qu'on trouve dans les bois, ſont celles qui donnent la plus mauvaiſe eſpece d'ivoire: la meilleure, eſt celle qu'on tire de la bouche de l'animal auſſi-tôt qu'il eſt tué, & celle qu'on en tire après ſa mort naturelle, tient le milieu entre les deux.

Il eſt certain qu'aucun autre animal, ne paroît avoir un inſtinct auſſi approchant de la raiſon humaine, que l'Eléphant. Il a le pas plus doux

&

& plus léger qu'un cheval, ce qui peut paroître étonnant, quoique très-certain, puiſque quand il paſſe dans un endroit marécageux, on voit à peine un léger mouvement ſur la ſurface, au lieu qu'un cheval, dans le même endroit, fait tout trembler viſiblement aux environs. Quand l'Eléphant boit, il remue toute la boue qui eſt au fond de l'eau, afin d'attirer en même-temps le gravier & les petites pierres qui lui aident à digérer ſa nourriture, comme font les oies, les canards & quelques autres oiſeaux: il eſt très-ſujet aux coliques & aux indigeſtions.

DESCRIPTION de Ceylan, Chap. IV.

Le Tigre eſt auſſi commun que l'éléphant, dans les bois de Ceylan: cet animal eſt particulier aux Indes, & quoiqu'on trouve en Amérique une bête un peu plus petite qui lui reſſemble, il eſt très-douteux que ce ſoit la même eſpece. Le Tigre eſt plus grand que le léopard, ſa peau, qui eſt une fourure de prix, ſert à faire des caparaçons de chevaux, des couvertures de lit, des doublures d'habits & des garnitures de palanquins. Elle eſt couverte de taches jaunes, entourées de poils noirs,

Le Tigre.

DESCRIPTION de Ceylan, Chap. IV.

cou ts & du plus beau luſtre. Les yeux du Tigre ſont brillants & d un éclat étonnant, il a le col court & fort, les griffes & les dents extrêmement aiguës, & cet animal eſt auſſi léger que courageux. On en diſtingue de trois eſpeces; le plus gros, eſt le Tigre royal, dont la peau qui a ſix pieds de long, eſt bien connue & ſert à faire des couvertures de lit. Ceux de la ſeconde eſpece, qui eſt la plus commune, ont à peu près la taille d'un veau; ils ſont actifs, légers & très-cruels. Le Tigre de la troiſieme & derniere eſpece, n'a guere plus de groſſeur qu'un chat ſauvage; il eſt très-dangereux & pouſſe un heurlement affreux, qui reſſemble aſſez au meuglement d'un veau. Au contraire du lion, qui ne mange jamais un animal à moins qu'il ne ſoit mort; le Tigre attaque toujours celui qu'il trouve vivant, & il le déchire en pieces; mais il ne s'arrête jamais à ce qui eſt privé de vie, comme la carcaſſe d'un cheval ou d'un mouton. S'il tombe malheureuſement ſur un troupeau, il y fait un dégât preſque incroyable, parce qu'il mange rarement la chair, & ſe

contente de ſuccer le ſang; enſorte qu'on a vu un Tigre, une Tigreſſe & deux petits, détruire en une nuit plus de cent moutons. Dans les pays couverts, ils ſe cachent derriere les haies, d'où ils ſe jettent ſur les hommes ou ſur les animaux, les prennent par le milieu du corps, & les entraînent dans leur repaire, où ils les déchirent en pieces & les dévorent. Ceux qui ont mangé de la chair de Tigre, l'ont trouvée très-délicate & d'un goût plus flatteur que celui du veau, particulierement quand l'animal eſt jeune. On prétend que les chiens & les Tigres s'accouplent: Diodore de Sicile, aſſure qu'un Roi Indien fit préſent à Alexandre le Grand, de quelques animaux nés de pareille conjonction. Il dit qu'ils étoient fort & courageux, avec toute la docilité du chien, & que quatre d'entre eux vainquirent facilement un lion. Pluſieurs Ecrivains prétendent, mais je ne voudrois pas l'affirmer, que ſi un Tigre rencontre un homme noir & un blanc qui ſoit enſemble, il paſſera le dernier ſans l'attaquer & déchirera le premier, peut-être parce qu'il eſt plus accoutumé

DESCRIPTION de Ceylan, Chap. IV.

à faire sa proie des noirs que des blancs. Voici quelle est la méthode que suivent ordinairement les Chasseurs pour les prendre: le plus hardi de la compagnie, lorsqu'on a découvert où une Tigresse a mis bas, lui enleve ses petits en son absence, & prend la fuite: quand la mere revient & qu'elle trouve qu'on a emporté ses enfants, elle se met sur la piste des Chasseurs, parce qu'elle a l'odorat extrêmement subtil; mais on l'arrête, en laissant tomber un des petits; qu'elle prend aussi-tôt pour le mettre en sûreté dans son repaire, ce qui donne le temps au Chasseur d'emporter les autres.

Walter Schouten, Ecrivain Hollandois, très-véridique, assure que le Tigre saisit & emporte un homme des plus forts, avec autant de facilité, qu'un chat se rend maître d'une souris. Quand il se jette sur quelqu'un, il lui enfonce ses griffes dans les épaules, lui brise les côtes avec ses dents, & à peine peut-on distinguer l'instant de l'attaque de celui de la destruction de sa victime.

Autres Animaux de Ceylan.

On trouve aussi dans l'isle de Ceylan, une grande quantité de chevaux,

dont les premiers ont été apportés par les Portugais, & y ont multiplié prodigieusement. On y voit aussi des vaches, des taureaux, des élans, des moutons, des cerfs, des chevres, des sangliers privés & sauvages, des lievres, des perdrix, des paons & des buffles, qui y sont en si grand nombre, qu'on en trouve quelquefois jusqu'à cent, qui paissent ensemble. On se sert en Europe de ces animaux, qui sont à peu près de la grosseur d'un bœuf, pour le labour & pour le tirage; mais comme ils sont difficiles à dompter, on leur met un anneau de fer au nez, pour les guider plus aisément.

Le Chacal est un animal qui se rassemble en troupes près des grands chemins, vers le soir: il a un cri effrayant & aigre, & attaque volontiers ceux qui ont le malheur de passer près de lui. Ils sont très friands de chair humaine, & si âpres, qu'ils déterrent les morts pour les dévorer, ce qui oblige à mettre une grande pierre sur l'endroit où l'on a inhumé quelque corps, afin de le garantir de leurs insultes. On les chasse avec des lévriers, mais il est rare de les

Le Chacal.

DESCRIPTION de Ceylan, Chap. IV.

prendre, parce qu'ils pissent ordinairement en fuyant, & que leur urine donne une odeur si forte au terrein où ils l'ont répandue, que les chiens ne peuvent la supporter.

Les Médecins de Ceylan, ordonnent la chair de Chacal, comme un très-bon remede contre la consomption, & en effet, elle réussit assez bien. Les habitants de Malabar, donnent à cet animal, le nom de Adiviis. Il a la figure du renard & sa queue est parfaitement semblable à celle de cet animal. Notre Auteur vit un léopard à Ceylan, mais il n'y a jamais trouvé de rhinoceros.

CHAPITRE V.

Des diverses especes d'Oiseaux particuliers à l'isle de Ceylan; des Insectes & des différentes sortes de Poissons de cette Isle : Description du Crocodille : Serpents d'une grosseur extraordinaire, leur familiarité : Différents moyens de se guérir de leurs piquures : Hardiesse étonnante d'un Soldat Hollandois : De l'ambre gris; de la nature & de la valeur de cette production : Coup d'œil sur la pêche des perles de Ceylan : De la maniere dont les Pêcheurs tirent le corail; des propriétés & des especes de cette plante marine.

DESCRIPTION de Ceylan, Chap. V.

Oiseaux de Ceylan.

IL y a dans l'isle de Ceylan, des Oiseaux de beaucoup d'especes différentes, dont quelques-unes sont particulieres au pays. Du nombre des derniers, sont ceux nommés Minhotos, grands destructeurs de volailles. On y trouve aussi des chouettes, dont le cri est des plus hideux; & d'autres oiseaux, dont les nids sont suspendus aux branches des

DESCRIPTION de Ceylan, Chap. V.

arbres, comme des hamacs. Entre les oiseaux chantants, on y distingue le rossignol & l'allouette : on y voit une grande quantité de mauves, de becassines d'eau, de perroquets des plus belles couleurs, de tourterelles, de pigeons, de perdrix, de chauve-souris, d'hirondelles, de paons, d'oies, de hérons & de canards, tant privés que sauvages. On y trouve encore des abeilles, des vers luisants, des cousins, & des sauterelles. Pendant le jour, les toits des maisons sont couverts de corneilles qui se retirent en bande le soir dans les bois. Elles sont si vigilantes, qu'il n'est pas possible d'en surprendre aucune, si ce n'est par quelque embûche ; & s'il arrive qu'on en prenne une, les autres chantent sa perte par le croassement le plus glapissant qu'on puisse imaginer.

Des Poissons.

Entre les Poissons de Ceylan, on distingue les plies, les écrevisses de mer, les brochets, les martin-pêcheurs, les écrevisses d'eau douce, les merlus, les haddots, les requins, les éperlans, les veaux marins, les huîtres, les chevrettes, les chauves-souris de mer, les gallions, les bo-

nites, les sardines, les dorades, ceux que l'Auteur Anglois nomme cacaps & corquados, ainsi que plusieurs autres especes, outre le crocodile & le porc-épic, qui sont des animaux amphibies. Le porc-épic est aussi connu sous le nom de cochon de mer; quand il est sur terre, il se nourrit des herbes qui croissent au bord de l'eau: les dents du porc-épic sont très-aiguës, & la chair en est très-bonne à manger: les femelles ont des mamelles avec du lait.

DESCRIPTION de Ceylan, Chap. V.

Le Crocodile ou Alligator, est un animal amphibie, de l'espece du lézard; dans l'isle de Ceylan, il est rare qu'il excéde la longueur de dix-huit pieds; mais dans les autres parties de l'Inde, on en trouve qui ont jusqu'à trente pieds de long. Ces animaux ont quatre pieds, avec des griffes crochues, & ne peuvent être blessés que sous le ventre & aux yeux, parce que leur peau est couverte dans tous les autres endroits, d'écailles à l'épreuve du mousquet. Ils n'ont pas de jointures à l'épine du dos, ce qui les empêche de se tourner avec vîtesse; aussi un homme qui veut les éviter, le peut aisément.

Le Crocodile.

DESCRIPTION de Ceylan, Chap. V.

en tournant & revenant en arriere.

Quelques Naturaliſtes prétendent qu'on tire de la tête de cet animal, une pierre, qui, réduite en poudre, eſt excellente contre la gravelle, ainſi que les os du requin. Les dents du crocodile ſont fortes & aiguës, & ſe placent les unes entre les autres: il ne remue que la mâchoire ſupérieure, & n'a point de langue. On dit qu'il porte une eſpece de muſc; & en effet, il répand une odeur de parfum dans les endroits où il s'arrête. Cet animal eſt très-ſubtil, & fait paroître beaucoup d'adreſſe pour ſurprendre ſa proie. Il ſe cache ſouvent dans les foſeaux, près le bord des rivieres, où les hommes vont ſe laver, ou remplir leurs vaſes: les ſaiſit tout-à-coup par le bras ou par la jambe, & les entraîne ſous les eaux, où il les dévore. On remarque cependant que le Crocodile eſt poltron, quoiqu'il ſoit extrêmement cruel; on a vu ſouvent des éléphants ſe baigner impunément près des repaires de crocodiles, qui vraiſemblablement, n'oſoient les attaquer à cauſe de leur taille monſtrueuſe. Le Crocodile nage ſouvent

à la surface de l'eau, tellement replié sur lui-même, qu'on le prendroit pour une souche de bois, jusqu'à ce qu'il soit près de sa proie, sur laquelle il se jette tout-à-coup, avec la vîtesse d'une fleche qui part de l'arc.

La chair du jeune Crocodile est un mets délicieux pour les Chinois, & ils tirent de cet animal, une graisse blanche, qu'on dit très-bonne contre les humeurs amassées dans le corps. Si les marais & les étangs où il se retire, viennent à être desséchés, le Crocodile se fait un trou dans la terre, & y demeure jusqu'au retour de l'eau.

Des Serpents

L'isle de Ceylan est infestée d'une multitude de Serpents de diverses especes, & les amphibies particulierement, sont d'une grandeur excessive, ayant depuis vingt-quatre jusqu'à trente pieds de long, & quinze de tour, avec des gosiers assez larges pour pouvoir engloutir un cerf tout entier. Les Naturels les tuent sur le rivage quand ils s'y endorment, & ils en estiment la chair comme une très-bonne nourriture. Quelques Ecrivains disent que ces Serpents nagent long-temps autour des vais-

DESCRIPTION de Ceylan, Chap. V.

seaux, où ils attendent que quelqu'un des hommes se baigne, pour en faire leur proie.

Le serpent qu'on nomme rat-chasseur, est fort gros, mais il n'est pas venimeux : on en voit souvent sur les toits des maisons. Ceux qu'on appelle cobras, sont très-dangereux ; & pendant que notre Auteur étoit à Ceylan, ils y tuerent plusieurs personnes : cependant celui qui en est blessé, peut être guéri par l'application faite à propos, de la pierre de serpent. Nous avons trouvé, après d'exactes recherches, que cette prétendue pierre n'est autre chose qu'un mélange de différentes herbes réduites en cendres & amalgamées avec une espece de terre particuliere, dont on forme une pâte, qu'on met par morceaux, de la forme & de la grosseur d'un œuf de pigeon. On la laisse ensuite sécher, elle se durcit au point d'avoir la consistance d'une pierre, & tout ce qu'on dit dans le pays, comme nous l'avons rapporté sur la liqueur qu'on fait couler de la tête du serpent pour la former, est entierement fabuleux. La place où le serpent a fait sa piquure, doit être

piquée de nouveau avec une épingle pour en faire ſortir du ſang ; alors on y applique immédiatement la pierre, qui s'y attache fortement, juſqu'à ce qu'elle en ait attiré tout le venin, après quoi elle tombe d'elle-même ; ſi l'on n'a pas le ſoin de la mettre enſuite dans un vaſe, avec du lait de vache ou de femme, pour y dégorger le poiſon qu'elle a tiré, elle ſe fend & ſe briſe en morceaux, au lieu qu'en prenant cette précaution, elle y décharge tout le venin, qu'on reconnoît à la couleur verte qu'il communique au lait où l'on a plongé la pierre.

Multitude de ces animaux.

En l'année 1666, un Chirurgien nommé Albert Van Lamburgen devint aveugle, à Ceylan, par une piquure de ſerpent, & il recouvra la vûe peu de temps après ; mais je n'ai pû ſavoir par quel remede. Un homme qui travailloit ſur le toit d'une Egliſe, fut vers le même temps piqué à mort, par un ſerpent qui s'étoit caché ſous des feuilles. Baldæus rapporte qu'il vit un jour deux ſerpents entrelaſſés ſous le mur de la même Egliſe, où ils ſe jouoient, & qu'un Soldat les mit tous les deux

DESCRIPTION de Ceylan, Chap. V.

en pieces. Ils étoient alors si familiers, que dans la saison pluvieuse, ils traversoient les maisons sans crainte, passoient sur les lits, & même touchoient quelquefois de leurs queues, ceux qui y étoient couchés, sans en être intimidés. Les Idolâtres de cette Isle, leur rendent des honneurs divins, & ne veulent pas souffrir qu'on les tue, mais ils les nourrissent, afin qu'ils ne leur fassent point de mal. Ils les regardent comme leurs domestiques, & il n'y a presque pas de maison parmi eux qui n'ait sa couvée de serpents.

Ceux qui sont mordus par un serpent, & qui ne peuvent se procurer assez promptement le pietra de cobra, ou pierre de serpent, peuvent être soulagés en tenant près de la plaie, un charbon allumé, qui tire le venin par degrés, sans beaucoup d'incommodité pour le malade; mais il faut avoir soin à mesure qu'un charbon se réfroidit, d'en tenir un autre bien allumé, tout prêt pour y succéder. On doit aussi lier bien ferme la partie affligée au-dessus & au-dessous de la piquure, pour empêcher le venin de s'étendre. Ceux qui

voyagent aux Indes Orientales, ne doivent jamais manquer d'emporter avec eux, du mithridate, du baume du Pérou, de la thériaque, de l'orviétan, de la rue, du ſcordium, de l'angélique, & d'autres cordiaux & antidotes. Il faut auſſi obſerver des dietes rafraîchiſſantes & ſe baigner ſouvent, mais la ſaignée & les purgations ſont dangereuſes. On applique encore aux piquures de la ſalive, de la peau de limon ou de citron, fraîchement cueillis des arbres, tous remedes qui ſont excellents, comme auſſi de faire un cataplaſme de la tête du ſerpent qui a communiqué le venin.

DESCRIPTION de Ceylan, Chap. V.

On trouve non-ſeulement dans l'iſle de Ceylan, mais auſſi dans les autres parties des Indes Orientales, une eſpece de Charlatans, qui font un commerce d'apprivoiſer les ſerpents; ce qu'ils prétendent être l'effet de certains enchantements. Ils en portent comme en parade, les font arrêter à leur commandement, & les obligent de danſer au ſon de leurs chanſons groſſieres. Du temps de Baldæus, il y avoit dans la garniſon de Jafnapatnam, un Soldat né dans la

Gens qui apprivoiſent les ſerpents.

DESCRIPTION de Ceylan, Chap. V.

haute Allemagne, que l'on connoissoit sous le nom de preneur de serpents : il fut envoyé par le Gouverneur du Coromandel, pour prendre un de ceux que les Portugais nomment cobra, s'approcha de l'animal, en tenant d'une main son chapeau devant son visage, le prit de l'autre sans en recevoir aucune incommodité, & le mit dans son havre-sac. Il le mena depuis par-tout avec lui comme un agneau, & même le faisoit coucher à ses côtés ; mais il ne voulut pas déclarer d'où lui venoit cette vertu. Il dit seulement qu'il portoit toujours sur soi, la tête & le cœur d'un serpent, ce qui pouvoit beaucoup y contribuer, & que pour le reste, il n'y avoit rien de surnaturel. Cette Isle abonde aussi en insectes, tels que des mille-pieds, qui ont quelquefois six à sept pouces de long, de très-grosses araignées, des scorpions, des grenouilles, des tortues & des crapauds.

Commerce du pays.

L'usage du cristal n'est pas inconnu dans ce pays. Les marchandises sur lesquelles les Européens font le plus de profit, sont toutes les especes de soieries colorées, les velours & les

autres étoffes, les bonnets rouges, les toiles de coton peintes, les vaſes de porcelaine, l'opium, le quinquina ou racine de la Chine, le camphre, le muſc, le bois de ſandal, les bouteilles de verre, les miroirs à bordures dorées, le ſoufre, le ſalpêtre, l'étain, le plomb & le cuivre. Ceylan produit des grains en auſſi grande quantité & auſſi variés que tout autre pays du monde: non-ſeulement on y recueille de cinq différentes eſpeces de riz qui mûriſſent ſucceſſivement; mais il y croît auſſi de huit autres ſortes de grains, qui ſervent, ou à faire du pain, ou à extraire de l'huile.

De l'Ambre gris.

Le rivage de la mer abonde en Ambre gris, dont on ne peut exactement déterminer la génération, ni connoître d'où il vient. Il eſt jetté à terre par les vagues, & on le trouve ordinairement après les forts temps, en morceaux ronds, d'une couleur blanche tirant ſur le bleu. Les gens qui vont le chercher au clair de la lune, ſont montés ſur des chameaux dreſſés à cet uſage, & qui ſe baiſſent quand ils ſont près d'un morceau d'ambre, pour que ceux qui les

DESCRIPTION de Ceylan, Chap. V.

montent, puiſſent le ramaſſer. On en trouve de blanc & de noir, mais il n'eſt pas à beaucoup près ſi précieux que l'autre, qu'on nomme quelquefois Ambre du renard, parce que ces animaux l'avalent & le rejettent ſans aucune autre altération que d'avoir perdu très-peu de ſon odeur. Pour en éprouver la bonté, on en met quelques petites parcelles ſur un couteau très-chaud, où il doit non-ſeulement ſe fondre & couler comme la cire, mais s'évaporer entierement, ſans qu'il en reſte aucune partie. Monſieur Rochefort, dans ſon Hiſtoire Naturelle des Iſles de l'Amérique, dit que l'Ambre gris nouvellement jetté ſur le rivage, a une odeur de lard rance, qui attire les oiſeaux de proie : qu'on y voit ſouvent des marques du bec de ces oiſeaux, & que c'eſt une preuve de bonté. Quelques-uns croyent que c'eſt un végétal, qui croît au fond de la mer, & qui en eſt détaché par les tempêtes. Les ſentiments ſont très-partagés ſur cette ſubſtance ; mais il eſt certain qu'elle étoit totalement inconnue à Hippocrate, à Dioſcoride & à Galien.

Il y a un poiſſon de l'eſpece des baleines, nommé tal, qui avale l'ambre gris, quand il nage en gros morceaux ſur la ſurface de la mer; mais comme il ne peut le digérer, il en meurt quelque temps après, & ceux qui ſont accoutumés à cette ſorte de pêche, vont dans leurs barques auſſi-tôt qu'ils apperçoivent la carcaſſe de ce poiſſon ſur les eaux; ils lui enfoncent leurs harpons, l'amenent au rivage, lui fendent le dos, & retirent l'ambre du corps; mais celui qui eſt tombé juſques dans les inteſtins, y contracte une mauvaiſe odeur qui lui ôte tout ſon prix. Les Droguiſtes de Bagdad & de Balſora, vendent aſſez cher les os de ce poiſſon, dont l'épine du dos ſert à faire des ſieges, & dont on employe les côtes, dans quelques bâtiments Indiens.

DESCRIPTION de Ceylan, Chap. V.

La pêche des Perles de Ceylan, eſt un commerce très-avantageux. Il y a trois autres pêcheries de la même nature, outre celle de cette côte: la premiere, dans le Golphe Perſique; la ſeconde, ſur la côte oppoſée à Catifa, dans l'Arabie-heureuſe, & la troiſieme au Japon.

De la pêche des Perles.

DESCRIPTION de Ceylan, Chap. V.

mais on convient généralement que les perles de Ceylan, ſont celles qui ont la plus belle eau ; & quoique petites, cette qualité les rend plus cheres que les autres. La coquille de l'huître qui les produit, ſe nomme nacre-de-perle ; elle a beaucoup d'éclat, & l'on s'en ſert à faire des tabatieres, à garnir des cabinets & à pluſieurs autres uſâges. Les gens qui s'occupent de la pêche des perles, ſont toujours retenus dans la pauvreté, par l'adreſſe des Hollandois & par la tyrannie de leur propre Prince, parce qu'il y a un Brachmane continuellement employé par les premiers, à acheter cette précieuſe marchandiſe auſſi-tôt qu'elle eſt pêchée.

Comment on fait cette pêche.

Les Pêcheurs, pour ſe tenir plus fortement au fonds de l'eau, ont un gros poids attaché au pied ou au côté : ils portent à la main droite un fer pointu, qui leur ſert à détacher les huîtres des rochers, & s'ils ne ſont pas bien exercés & bien adroits, ou ſi l'huître eſt fort grande, elle tient fortement à ſon lit, & tous les efforts du Pêcheur deviennent infructueux. Ils portent au bras gauche

& quelquefois autour du col, un pannier où ils mettent les huîtres à mesure qu'ils les prennent, & autour du même bras, ils ont aussi une corde qui leur sert à faire connoître aux gens de la barque d'où ils sont descendus, quand ils ont besoin d'être retirés. Ces Pêcheurs courent de très-grands risques, non-seulement de la part des serpents d'eau & des crocodiles, mais encore de celle de plusieurs autres monstres, très-avides du sang humain. Il arrive assez souvent que des gens qui n'ont aucun droit dans un terrein très-riche en huîtres, jettent dans la mer, des drogues que ces animaux ont en horreur, & dont l'approche les fait passer à quelque autre endroit de la côte, où ils les suivent, en font la pêche, & deviennent très-riches par ce moyen.

Depuis plusieurs années, on a établi des pêches de perles en quelques endroits des Indes Occidentales, mais celles d'Orient sont toujours, sans comparaison, les plus estimées.

Le Corail est aussi une production de la mer des environs de Ceylan,

DU CORAIL.

DESCRIPTION de Ceylan, Chap. V.

& l'on en fait beaucoup plus d'estime dans les autres parties du monde qu'en Europe. Au Japon, particulierement, on le vend un très-haut prix, & une piece de Corail, d'une bonne grosseur, sans défaut, rapportera plus d'argent qu'un Européen raisonnable, n'oseroit en demander. Les Naturalistes conviennent en général, que le Corail est une plante marine, qui croît au fond des eaux (*), & qui pousse quelquefois des branches de six à sept pieds de longueur. On en trouve qui sont variées de rouge, de noir, de blanc & d'autres couleurs, & par les examens qu'on a faits des accroissements de cette plante, on a reconnu qu'elle passe par ces différentes couleurs jusqu'à ce qu'elle soit parfaitement mûre, & alors elle devient d'un très-beau rouge.

Le Corail est tellement imprégné

(*) Les Naturalistes d'aujourd'hui, pensent différemment de ceux du temps de M. Baldæus. Depuis les découvertes de M. Peissonel, on pense que les Coraux sont des productions d'insectes, des especes de cellules formées par des polypes, de même que les madrépores, les litophytes, les éponges. *Voyez le Dictionnaire d'Histoire Naturelle, de M. de Bomare, au mot Corail.*

de vaſe, quand on le tire de la mer, qu'avant d'en pouvoir déterminer la beauté, il faut qu'il ſoit bien poli: le rouge & le blanc ſont les eſpeces qu'on eſtime le plus. On prétend que le Corail acquiert un rouge plus brillant, quand il eſt gardé par un homme que par une femme, que la couleur en pâlit quand il eſt entre les mains d'une perſonne infirme, & que le déclin de cette couleur annonce l'approche de quelque grande maladie. Les Anciens croyoient qu'il préſervoit de la foudre, les maiſons où l'on en gardoit, qu'il garantiſſoit des mauvais génies, & qu'il étoit efficace pour arrêter les hémoragies. On peut lui ôter la couleur rouge & le faire devenir d'un très-beau blanc, en le mettant en poudre & en le faiſant infuſer enſuite un jour ou deux dans du jus de citron. Lorſque la couleur rouge en eſt affoiblie, on peut la rétablir, en le tenant quelque temps au-deſſus d'une épaiſſe fumée, & le couvrant enſuite avec de la graine de moutarde, ou en le frottant avec un linge doux. Le Corail n'eſt pas particulier à la côte de Ceylan: on en trouve ſur celle

DESCRIPTION de Ceylan, Chap. V.

de Sicile, près de Trépano, mais ce dernier eſt petit & mal coloré, de même que celui des côtes de Catalogne, de Majorque & de Corſe. Quelques gens s'imaginent qu'il y en a des forêts entieres au fond de la mer rouge ; mais qu'on n'en peut trouver autre part dans le grand Océan, ni à quarante milles de diſtance des côtes. Les barques qu'on employe à cette pêche, ne s'écartent jamais du rivage, & elles ſont ſi légeres à la courſe, qu'il n'eſt preſque pas poſſible à une gallere de les atteindre. Le temps de la pêche du Corail, eſt depuis le commencement d'Avril juſqu'à la fin de Juillet. Dans les parties ſeptentrionales des Etats du Grand Mogol, & même dans toute l'Aſie, les gens du commun le portent en colliers & en bracelets.

CHAPITRE

CHAPITRE VI.

Premiere découverte de l'iſle de Ceylan : Bonne fortune d'un Marinier Chinois : Détail plus circonſtancié de la Famille Royale, quand les Portugais y arriverent : Diſputes entre Singa Adaſcyn & Lamantia : Le dernier eſt trahi & mis cruellement à mort : Son fils eſt couronné Roi par le crédit des Portugais : Il eſt tué ſecrettement par ſon frere Dom Juan, qui monte ſur le trône : Mort de Synga Adaſcyn : Déſintéreſſement d'un Prêtre : Janeir Wandaar s'empare de la Royauté : Met Dom Juan en déroute, & eſt aſſaſſiné pour avoir voulu épouſer la jeune Impératrice : Dom Juan ſe retrouve en état de faire tête aux Portugais : Il épouſe Donna Catharina : Son regne, ſa mort & ſon portrait.

DESCRIPTION de Ceylan, Chap. VI.

Découverte De Ceylan.

L'Isle de Ceylan fut d'abord découverte par quelques Mariniers Chinois, qui firent naufrage ſur la côte. Ils furent reçus avec hoſpitalité par les Habitants, & l'un de

DESCRIPTION de Ceylan, Chap. VI.

ces Mariniers ayant dit que son Roi étoit fils du soleil, fut choisi par le consentement du peuple, pour être leur Monarque. Cette élection leur servit non-seulement à appaiser quelques dissentions qui régnoient depuis long-temps parmi eux, mais encore à marquer leur respect pour le soleil, qu'ils adorent, ainsi que le peuple du Malabar. La race actuelle des Rois de Ceylan, se dit descendue du soleil d'or, & prend le titre de Seigneur de ce soleil.

Succession des Rois de cette Isle.

De ce Roi étranger, qui se fit nommer le fils bien-aimé du soleil toujours en mouvement, descendit Sankauw Patr Mahadascyn, qui prit la qualité de Seigneur bien-aimé de toute l'Isle. Le bien-aimé Conquérant du lion, fut un de ses descendants, qui laissa deux fils, lesquels après une dispute très-opiniâtre & très-sanglante, partagerent entre eux le pays. Le Royaume de Candy fut la part du plus jeune, nommé Radgora Adascyn, le Roi bien-aimé, & le reste de l'Isle demeura sous la domination de son frere, appellé l'Œil-de-pomme du pays. Leur postér[illegible] n'étant pas encore d'accord [illegible]aja

Singa Adaſcyn, homme d'un grand courage & très-artificieux, quoiqu'il ne fût qu'un barbier dans ſon origine, ſe fit un chemin au tróne, en perſuadant au peuple, qu'il étoit du ſang royal, & ſoumit toute l'Iſle, après avoir fait périr tous les Grands de l'Etat.

Pendant que ce Prince nageoit dans des flots de ſang, pour établir ſon Gouvernement, les Portugais profitant de ces diviſions inteſtines, firent une invaſion dans l'Iſle, ſe rendirent maîtres des endroits les plus renommés pour la canelle, & en tranſporterent en Europe, une grande quantité, d'où ils retirerent des ſommes immenſes. Raja Singa s'étant emparé de tous les tréſors qui appartenoient à la Famille Royale, & ayant chaſſé le dernier Empereur, donna le Gouvernement d'une grande Province, à Vinne Lamantia, l'un des Favoris de ſon Prédéceſſeur. Lamantia ſe ſervit de ſa puiſſance pour ſe révolter contre ſon maître, & il ſe fit proclamer Empereur, ſous le nom de Libérateur de l'Empire. Après une guerre très-ſanglante, la paix fut conclue entre lui & le Raja;

DESCRIPTION de Ceylan, Chap VI.

mais le dernier trouva moyen d'attirer Lamantia à sa Cour, avec son plus jeune fils, âgé seulement d'un an. Il les fit jetter dans une prison, & enterrer ensuite jusqu'aux aiselles, avec leurs principaux Partisans, après quoi on leur jetta des boules de bois à la tête, jusqu'à ce que leur cervelle fut répandue de toutes parts.

Une faction demande le secours des Portugais.

Après cette cruelle exécution, Raja Singa s'empara du Royaume de Candy, qui avoit appartenu à Lamantia, & le peuple parut satisfait du nouveau Gouvernement; mais le Raja s'étant rendu maître de la personne de l'Impératrice, pilla le pays, vendit un grand nombre des Habitants comme esclaves, & opprima ceux qui restèrent, de la maniere la plus tyrannique. Cette conduite les porta à solliciter le secours des Portugais, dont Raja Adascyn étoit l'ennemi déclaré, & chez lesquels s'étoient retirés les deux fils de Lamantia, qui furent baptisés sous les noms de Dom Philippe & de Dom Juan.

Les deux Princes furent envoyés à Candi par les Portugais, avec des forces considérables : Dom Philippe

qui étoit l'ainé, fut proclamé Roi, & cette préférence irrita excessivement l'Ambitieux Dom Juan, contre cette nation. Il se défit bien-tôt de son frere par le poison, s'empara du trône, chassa les Portugais de Candi, & avec très-peu de troupes, remporta une victoire complette sur Raja Adascyn. Celui-ci s'enfonça en fuyant, une épine dans le pied, & ne voulut pas souffrir qu'on pensât la plaie; la cangrene s'y mit, & le conduisit à la mort, comme il le désiroit.

DESCRIPTION de Ceylan, Chap. VI.

Toutes les cruautés que ce Prince avoit commises, ne lui inspirerent jamais le plus léger remords, excepté celle d'avoir fait brûler quelques Prêtres de Waldowanse, parce qu'ils avoient refusé de déclarer que le crime de parricide, dont il s'étoit rendu coupable en plusieurs occasions, n'étoit qu'un péché véniel; cependant il épargna le Grand Prêtre. Il avoit proposé la même question à ceux de Paraynoydeyo, qui lui avoient répondu que Dieu étoit trop miséricordieux pour le damner entierement, & il les renvoya avec le titre d'amis du Roi. Quelques heures

Cruautés d'Adascyn.

DESCRIPTION de Ceylan, Chap. VI.

avant sa mort, il marqua une grande douleur du meurtre de son frere, & le Grand Prêtre lui donna l'absolution de ce crime, sans vouloir accepter de très-beaux présents, qu'Adascyn lui offrit par reconnoissance. Cet homme respectable mourut depuis à Candi, âgé de près de 120.

Avant la bataille où Raja Adascyn fut mis en déroute, il parut plongé dans une profonde mélancolie, & entierement découragé. On lui entendit crier, comme s'il eut prévu son malheureux sort, « Dom » Juan est un brave guerrier, le trône » sera la récompense de son courage. » Qu'est devenu Raja Singa Adas» cyn? Qu'est devenue cette fortune » à laquelle rien ne pouvoit résister? » Pourquoi ton courage est-il endor» mi? Pourquoi ton ambition est-elle » assoupie? Ta grandeur est-elle dé» truite? Hélas! je vois le fatal re» vers de la prospérité! La fortune » inconstante qui m'a toujours con» duit par la main, me tourne le » dos, & me laisse périr dans l'om» bre de l'adversité! O fortune! Que » t'a donc fait celui qui fut ton cher » favori? Que t'a donc fait Raga » Singa »?

Dom Juan croyoit que cette mort le rendroit paiſible poſſeſſeur de toute l'Iſle, ſans avoir à craindre de Compétiteur, lorſque tout-à-coup, le Secrétaire d'Adaſcyn s'étant emparé de tous les tréſors de ſon maître, qui étoient très-conſidérables, prit le titre de Roi, ſous le nom de Janeira Wandaar. Il demanda l'appui des Portugais, qui lui envoyerent de Goa, un corps de troupes commandé par Pedro Copez de Souza; attaqua Dom Juan, près de la ville de Walane, le mit entierement en déroute, tua une grande partie de ſes gens, & imprima tant de terreur au reſte, que tout le pays ſe ſoumit à lui ſans oppoſition, excepté le Dolleſwage. Dom Juan, hors d'état de rallier ſes troupes diſperſées, ſe retira avec très-peu de ſuite dans les bois, où il demeura quelque temps ſans autre nourriture que des herbes & des fruits ſauvages.

DESCRIPTION de Ceylan. Chap. VI.

Dom Juan eſt chaſſé du Trône.

Ce ſuccès donna une autorité abſolue aux Portugais, non-ſeulement ſur Dom Juan, mais auſſi ſur leurs Alliés, & ils réſolurent de diſpoſer du trône de Ceylan, en faveur de Donna Catharina, Princeſſe du vrai

Les Portugais diſpoſent de la Couronne.

DESCRIPTION. de Ceylan, Chap. VI.

sang royal, qui avoit été élevée à Manaar, dans la Religion Chrétienne. Les Naturels de Ceylan y consentirent; mais ils refuserent de reconnoître le Roi de Portugal pour leur Souverain, quoiqu'ils en fussent fortement pressés. Conformément à cette résolution, Donna Catharina fut conduite peu de temps après à Candi, où elle fut reçue par Dom Pedro Lopez & par une grande foule de peuple, qui lui marqua le respect le plus profond, en se prosternant devant elle, suivant la coutume du pays.

Cette Princesse fit une superbe entrée dans sa litiere, aux acclamations du peuple, & peu de jours après elle fut couronnée Impératrice, avec les solemnités d'usage. Il y eut alors plusieurs maisons brûlées en différents endroits de la ville, sans qu'on pût savoir qu'elle étoit l'origine de ces incendies: mais on découvrit enfin, que le feu y avoit été mis par Dom Juan, qui s'étoit déguisé en mendiant, dans l'intention de détruire la ville, & qui fut obligé de se réfugier dans le lieu de sa retraite, parce qu'on promit vingt mille écus

de récompense à celui qui le livreroit, mort ou vif. Les Portugais ayant alors la plus grande influence dans le pays, & n'étant plus troublés par les disputes, se livrerent totalement à l'orgueil, à l'avarice & à l'insolence, ce qui les rendit insupportables aux Naturels de l'Isle. Ils refuserent de consentir au mariage de Janeira Vandaar, avec l'Impératrice Donna Catharina, quoiqu'ils l'eussent promis solemnellement, & le premier entra en composition avec Dom Juan, qui parcouroit le pays à la tête d'un petit parti. Ces deux Princes convinrent de chasser leurs oppresseurs, & de partager entre eux la domination de toute l'Isle; mais le Général Portugais intercepta quelques lettres qu'ils s'écrivoient réciproquement, & fit assassiner Janeira Vandaar en sa présence, avec un grand nombre de ses partisans, après l'avoir désarmé, en lui demandant son épée, sous prétexte d'en admirer la garde, qui étoit très-bien travailée & ornée de joyaux de prix.

DESCRIPTION de Ceylan, Chap. VI.

Les Portugais firent de vains efforts pour justifier cette trahison aux yeux de l'Impératrice; quoique

Excellent jugement d'une jeune Reine.

DESCRIPTION de Ceylan, Chap. VI.

cette Princeſſe n'eût que douze ans, ſon eſprit & ſon jugement étoient beaucoup au-deſſus de ſon âge, & elle en fit paroître la juſteſſe, en obſervant que quoique Janeira fût un traître, il ne devoit pas être ainſi maſſacré lâchement ſans avoir été jugé ſuivant les loix. « Soyez aſſurez, leur » dit elle, que telle couleur que vous » vouliez donner à cette action, elle » cauſera certainement votre ruine: » tous ceux qui apprendront que » vous avez ainſi fait périr votre » meilleur ami, vous maudiront, & » craindront que la derniere victime » de votre implacable vengeance, » ne ſoit celle que vous appellez au» jourd'hui Impératrice: mais trem» blez pour les ſuites d'un crime que » la Juſtice divine ne laiſſera pas im» puni ». Les paroles de cette Princeſſe parurent avoir la force d'un oracle, qui fut pleinement rempli, quand les Hollandois attaquerent les Portugais, & les chaſſerent de Botecalo, Columbo, Gale, Negumbo, & enfin de Jaſnapatnam.

Les Cingalezes attaquent les Portugais.

Cette conduite perfide ruina entierement les affaires des Portugais: les Cingaleſes conçurent contre eux

une haine irréconciliable ; cherchèrent Dom Juan, qui se présenta bientôt, & formerent en peu de temps une nombreuse armée sous ses ordres. Ils étoient tous déterminés à chasser ceux qu'ils regardoient comme leurs tyrans ; mais les Portugais, intimidés par leur nombre & par leurs préparatifs, se retirerent de la ville de Candi dans le fort de Ganoor, & envoyerent à Columbo, demander du secours. Les Cingalefes, qui les suivoient de près, leur firent environ cinquante prisonniers, auxquels ils couperent le nez & les oreilles, après quoi ils les renvoyerent.

La résolution des Cingalefes effraya tellement les Portugais, qu'ils se déterminerent à se retirer en un corps à Walare, & à mettre le feu dans tout le pays qu'ils abandonnoient. Dom Juan les poursuivit malgré tous ces obstacles, les atteignit, les attaqua quatre fois, & remporta enfin une victoire complette. Il détruisit leurs meilleurs soldats, s'empara d'un très-riche butin, outre le canon, les munitions & les armes ; se rendit maître de l'Impératrice Donna Catharina, & fit aussi pri-

Dom ... rem... le Ti...

DESCRIPTION de Ceylan, Chap. VI.

ſonnier, le Général Lopez, qui mourut trois jours après, de ſes bleſſures. Il laiſſa ſon fils à la garde de Dom Juan, qui le renvoya en ſûreté à Columbo, ainſi qu'il l'avoit promis.

Il détruit la puiſſance des Portugais.

Dom Juan emporta d'aſſaut toutes les places où il y avoit garniſon Portugaiſe, paſſa leurs troupes au fil de l'épée, tout le pays ſe ſoumit à lui, & pluſieurs petits Princes qui avoient fait alliance avec ſon ennemi, allerent le trouver, avec des préſents conſidérables, pour lui faire leur ſoumiſſion. La premiere démarche qu'il fit enſuite, fut d'épouſer Donna Catharina, ce qui attacha à ſes intérêts le ſeul compétiteur qu'il pouvoit avoir au trône; après quoi il ſe fit bâtir un palais ou plutôt une citadelle, avec de bonnes fortifications, & obligea les priſonniers Portugais de travailler à cet ouvrage. Dom Juan fut alors paiſible poſſeſſeur de la Couronne, particulierement quand il eut défait une forte armée, envoyée contre lui, de Goa, ſous les ordres de Jeronimo d'Oviedo, qui n'échappa que difficillement à la captivité, ce qui affermit de plus en plus le pouvoir de Dom Juan.

Les Portugais étoient toujours en poſſeſſion de Gale, & Dom Juan envoya contre eux, Dominique Core, chef très-vaillant, qui, après avoir reçu quelque affront au ſervice des Portugais, fit couper le nez & les oreilles à quelques Moines, qui en avoient été la cauſe, & déſerta. Les troupes Cingaleſes qu'il commandoit furent défaites, on le fit priſonnier, il fut amené à Columbo, & on le mit ſecrettement à mort. Le Roi de Candi tira vengeance d'une conduite auſſi baſſe, en faiſant maſſacrer ſans diſtinction, tous les Portugais qui tomberent entre ſes mains, à l'exception de quelques-uns qu'il renvoya à Columbo, cruellement mutilés, en leur ordonnant de dire à leur Général, que Dom Juan vengoit ainſi la mort de Dominique Core, & qu'il traiteroit de même à l'avenir, tous les Portugais qui tomberoient entre ſes mains, à moins qu'on ne mît immédiatement en liberté tous les Cingaleſes priſonniers à Columbo.

DESCRIPTION de Ceylan, Chap. VI.

Ce triſte ſpectacle occaſionna des mouvements très-dangéreux dans la garniſon, & ſi le Général Oviedo n'eût été caché par quelques Moines,

DESCRIPTION de Ceylan, Chap. VI.

dans un Couvent, jusqu'à ce que la tempête fût appaisée, il auroit été la victime de ces troubles. Le traitement que les Portugais avoient fait à Dominique Core, n'empêcha pas son frere Simon de se révolter en leur faveur : ils le firent Gouverneur d'une Province, & le marierent à une Portugaise de condition, qui, vraisemblablement, l'avoit porté à la révolte par l'amour qu'il avoit conçu pour elle. Quoi qu'il en soit, cette Dame & un fils qu'il en eut, furent des gages assurés de sa fidélité pendant qu'il fit la guerre à son premier maître le Roi de Candi ; mais soit par un reste de son ancienne amitié, soit que Simon détestât naturellement la trahison, il fit informer secretement ce Monarque d'un complot formé par les Portugais pour l'assassiner

Adresse d'un Espion.

Il y avoit à la Cour de Dom Juan, un homme nommé Emanuel Diaz, qui avoit été valet-de-pied du Général Lopez, & après sa mort, étoit demeuré de son propre choix à Candi. Il s'y étoit distingué par son esprit & par son adresse, étoit parvenu au rang de Gentilhomme, & avoit été revêtu d'une place de quel-

que confiance. Il fut chargé de se rendre à Columbo, sous prétexte de mécontentement à la Cour de Dom Juan, & de découvrir tout le complot formé contre ce Prince. Il exécuta sa commission avec la plus grande habileté ; fut reçu à Columbo à bras ouverts, & ne parlant que de vengeance contre Dom Juan, les Chefs de la conspiration le regarderent comme un homme propre à être chargé d'en conduire l'exécution. Cinq d'entre eux, dont le courage étoit éprouvé, le suivirent à Candi, où il feignit d'avoir obtenu le pardon de sa désertion, & leur fit entendre qu'il l'avoit accepté uniquement pour parvenir à la fin glorieuse de mettre à mort le tyran. Il introduisit à la Cour ses compagnons, qui furent tous faits prisonniers, parce que Dom Juan étoit exactement informé de toutes leurs démarches, & après une longue captivité, ils souffrirent la mort la plus cruelle. Les Portugais avoient fait avancer dans le voisinage un gros corps de troupes, par des routes détournées, elles se cacherent dans un bois, pour attendre le signal qu'on

DESCRIPTION de Ceylan, Chap. VI.

avoit promis de leur donner quand le coup ſeroit porté, & il ne s'en ſeroit pas échappé un ſeul homme, s'ils n'avoient été informés par un Déſerteur du véritable état des affaires ; mais comme leur retraite fut extrêmement précipitée, ils laiſſerent quelques armes & quelques munitions, avec tout leur bagage.

Les Hollandois veulent s'y introduire.

Quelque temps après cet événement, les Hollandois envoyerent une Ambaſſade à la Cour de Candi, où elle fut très-bien reçue. On renvoya les Ambaſſadeurs avec des préſents conſidérables, après être convenus que les Etats Généraux aideroient les Naturels à chaſſer les Portugais, de Gale & des autres places. En conſéquence de cette convention, Sebal de Weert, Vice-Amiral Hollandois, arriva ſur la côte environ ſept mois après, avec ſept vaiſſeaux, & invita le Roi à ſe rendre à bord pour les viſiter avant de commencer l'expédition. Le Monarque avoit appris l'intention que de Weert, étoit de l'arrêter priſonnier avec toute ſa Cour, & de s'emparer de ſon pays, au lieu de l'aider contre ſes ennemis, & il s'excuſa poliment d'accepter l'in-

vitation, sous prétexte que sa présence immédiate à Candi, étoit absolument nécessaire, ne pouvant pas y laisser sa femme seule; mais il promit de faire marcher de cette ville une armée par terre, pour soutenir le siege de Gale, que de Weert devoit attaquer par mer.

Ce refus irrita de Weert, dont la sobriété ne faisoit pas la principale vertu; il déclara positivement, que si l'Empereur ne l'honoroit pas d'une visite à bord, il abandonneroit l'entreprise contre les Portugais; ajoutant, qu'il ne croyoit pas que les besoins de l'Impératrice fussent assez pressants pour que son mari ne la pût quitter. Cette insolente réponse irrita tellement Dom Juan, qu'il rompit brusquement toute conférence, & donna ordre à ceux qui l'accompagnoient d'arrêter de Weert prisonnier. Le Hollandois se voulut mettre en défense; mais il fut renversé d'un coup de cymeterre que lui porta un homme qui l'avoit saisi par ses long cheveux: tous ceux qui l'accompagnoient périrent avec lui, excepté un ou deux, qui s'échappèrent & gagnerent le rivage où ils se

jetterent dans la mer, & nagerent jusqu'au Vaisseau.

DESCRIPTION de Ceylan, Chap. VI.

Don Juan auroit été beaucoup plus satisfait s'il avoit pû se rendre maître de De Weert : mais comme cela n'avoit pas été possible, il fut content de sa mort; & pour faire voir aux Hollandois le peu de crainte qu'ils lui inspiroient, il écrivit en Portugais au nouveau Commandant de la Flotte, nommé Vibrands Van-Warvick, » celui qui boit du vin ne peut rien » faire de bien : Dieu manifeste sa » justice : si vous désirez la paix, » vous l'aurez, si vous désirez la » guerre, vous l'aurez ».

Mort de Dom Juan.

Ce vaillant Monarque fut quelque temps après saisi d'une fievre ardente ; on lui donna inutilement tous les remedes propres à étancher la soif : il mourut dans l'agonie la plus violente, laissant un fils nommé Mahastane Adascyn, & deux filles appellées Soria Mahadascyn, & Cathan Adascyn, qui tous trois étoient Enfants de l'Impératrice. Dom Juan étoit grand, bien proportionné, noir de visage, la parole dure, & l'air rustique; mais très-courageux & bon Commandant. Il

voit amassé une grande quantité de
oyaux, même après avoir fondé
eaucoup de logements publics,
ait fortifier plusieurs Places, & bâti
es Palais. Il étoit très-exact dans les
ffaires du Gouvernement, ne par-
onnoit aucun grand crime, & ne
égligeoit jamais de récompenser les
ersonnes qui s'étoient bien com-
ortées dans quelque état que ce fût.
l étoit profond dans la politique,
& exact observateur de sa parole. Il
egardoit les Portugais avec un œil
d'envie, & avoit pour eux une haine
mortelle, qui n'étoit pas sans fonde-
ment. Il ne paroissoit attaché à au-
cune forme particuliere de Religion,
& permettoit à chacun de servir
Dieu librement dans la sienne.

DESCRIP-
de Ceylan,
Chap. VI.

Fin du Tome Sixieme.

D E

*A*BL
ſion d
cripti
Agra,
deſcr
Adaſcy
ſes cr
Aigle d
tion,
Alli, f
deſcr
Amada
des

Amboin
Molu
tion
tions
des
Anana
des;
Analat

TABLE DES MATIERES

Du Tome Sixieme.

A

Able de mer, poiſſon des Indes ; ſa deſcription, 141.
Agra, Ville des Indes, ſa deſcription, 256.
Adaſcyn, Roi de Ceylan, ſes cruautés, 413.
Aigle de mer, ſa deſcription, 152.
Alli, fleur des Indes ; ſa deſcription, 126,
Amadabad, Ville des Indes ; ſa deſcription, 244.
Amboine, l'une des Iſles Molucques, ſa ſituation, 10. Ses productions, 11. Deſcription des Habitants, 13.
Ananas, plante des Indes ; ſa deſcription, 117
Analativa, Iſle des Indes ; ſa deſcription. 337.
Anchedive, Iſle des Indes ; ſa deſcription, 267.
Anguilles de Java ; leur deſcription, 143.
Araignées des Indes ; leur deſcription, 192.
Arbre à Coſſe ; ſa deſcription, 122.
Arbre de nuit, ſa deſcription, 139.
Arbre du Piqueur ; ſa deſcription, 136.
Areca, fruit des Indes ; ſa deſcription, 119.
Arrec, plante des Indes ; ſa deſcription, 116.

B

Bahama, Iſle du

Golfe Perſique, où ſe fait la pêche des Perles, 48.
Baldeus, (Philippe) exactitude de ſes recits, 240. Il eſt fait priſonnier & remis en liberté, 295.
Bald-pate, poiſſon des Indes, ſa deſcription, 141.
Bambouc, deſcription de ce roſeau, 111.
Basjan, fruit des Indes, ſa deſcription, 126.
Batavia, Ville de l'iſle de Java; ſa deſcription, 86. Grandeur de ſon Port, 87. Des Bâtiments, 88. Prix des denrées, 94. Deſcription du Château, 95. Des Habitants, 99. Du Gouvernement, 103. Productions du pays, 106. Des fruits, 108.
Bâton de Jacob, poiſſon des Indes; ſa deſcription, 145.
Bécaſſine de mer, ſa deſcription, 149.
Bétel, fruit des Indes; ſa deſcription, 118.
Billingbing, arbre des Indes; ſa deſcription, 137.
Biſets des Indes; leur deſcription, 182.
Bœufs de Macaſſar; leur deſcription, 194.
Bois de Serpent, ſa deſcription, 373.
Bombay, Ville des Indes; ſa deſcription, 262.
Bonith, poiſſon des Indes; ſa deſcription, 156.
Bonne-Eſpérance, (Cap de) cherté des vivres dans ce pays, 3. Des animaux, 4.
Bramines, eſpece de Moines Indiens; leurs auſtérités exceſſives, 34. Vénération que leurs portent les femmes, 35. Leurs uſages, 366.
Brochia, Ville des Indes; ſa deſcription, 249.
Buffles de Java; leur deſcription, 201.

C

CAILLES DES INDES; leur deſcription, 179.
Calecoulang, Royaume des Indes, 281.
Calécut, Royaume des Indes, 272.
Camard, poiſſon des Indes, ſa deſcription, 145.
Cambaye, Royaume des Indes, 242. Deſcription de ſa Capitale, 243.
Cananor, Royaume des

Indes, 271.
Canard, des Indes ; sa description, 175.
Cancre marin; sa description, 161.
Candi, Port de l'isle de Ceylan, 338.
Canellier, description de cet arbre, 371.
Caradiva, Isle des Indes, 350.
Carnate, pays des Indes ; sa description, 305.
Casnaris, Oiseau des Indes; sa description, 172.
Cerfs des Indes ; leurs description, 196.
Ceylan, isle des Indes ; sa description, 335. Des Habitants, 337. Des Bellales & autres Tribus, 353. Leurs mœurs, 359 Des Pagodes, 363. Production de cette Isle, 370. Des Oiseaux, 391. Des poissons, 392. Des Serpents, 395. Commerce de Ceylan, 400. Pêche des Perles, 403. Découverte de cette Isle, 409. Succession des Souverains, 410. Autorité des Portugais, 415.
Chacal, description de cet animal, 5 & 389.
Champaca, arbre des Indes ; sa description, 129.
Changier, Ville des Indes, 300.
Chardonnets des Indes; leur description, 182.
Chasseur, oiseau des Indes; sa description, 170.
Chat de mer, poisson ; sa description, 153.
Chat volant, oiseau, sa description, 169.
Chauves-Souris de Java, 173.
Chauves-Souris de mer ; leur description, 158.
Chênes des Indes ; leurs propriétés, 128.
Chenilles ailées de Java, 191.
Cheval volant, insecte de Java, 188.
Chevaux de Java ; leur description, 203.
Chevres de Java ; leur description, 201.
Chevrettes de Java, 160.
Chinois, poisson ; sa description, 149.
Cingalèses, peuples de Java, leurs usages, 367.
Cinq-yeux, poisson des Indes; sa description, 158.
Cochin, Ville & Royaume des Indes, 276. Des Habitans, 278.
Cock, poisson des Indes ;

ſa deſcription, 144.
Cocotier, deſcription de cet arbre, 123.
Colibri, deſcription de cet oiſeau, 177.
Coq marin, poiſſon des Indes, 154.
Corail, deſcription de cette production, 405.
Corbeau de mer, poiſſon des Indes, 143.
Cormoran, oiſeau; ſa deſcription, 174.
Corneille des Indes, 172.
Coromandel, (côte de) ſa deſcription, 295. Maladies du pays, 327.
Coulang, Royaume des Indes, 281.
Courge d'eau, deſcription de ce fruit, 128.
Cranganor, Ville & Royaume des Indes, 273. Religion & Mœurs des Habitants, 275.
Crocodiles, leur deſcription, 393.
Cubeber, fruits de Java, 108.

D

Dabul, Ville des Indes; ſa deſcription, 260.
Dapdaſſ, arbre des Indes; ſa deſcription, 121.
Dattier, deſcription de cet arbre, 117.
Daulentes, arbriſſeau des Indes, 132.
Diable marin, poiſſon des Indes, 150.
Diamants & autres pierres précieuſes; leur deſcription, 311.
Dingding, iſle des Indes orientales, 22.
Diu, Iſle & Ville des Indes, 259.
Dodder, oiſeau des Indes, 170.
Dorade, poiſſon des Indes, 166.
Dos rond; deſcription de ce poiſſon, 145.
Dutter, fleur & fruit des Indes, 127.

E

Ecrevisses de mer; leur deſcription, 162.
Eléphant; deſcription de cet animal, 375.
Eperlan de ſable, poiſſon des Indes, 148.
Etoiles de mer; ſa deſcription, 161.

F

Feuilles du Diable, arbre des Indes, 122.
Feves de Batavia leur deſcription, 130.

Feu volant, insecte de Java, 187.
Figuier, des Indes, sa description, 110.
Fleur de bouton, arbre des Indes, 112.
Fokky-Fokky, arbre de Java, 107.
Fourmis des Indes; leur description, 191.
Frélon de Java, insecte, 190.
Fulo de Madre, fleur de Java, 125.
Fulo de Sapato, *Id.* 134.
Fulo de Tanke, *Id.* 133.

G

GANGE, fleuve des Indes, 331.
Giroflier; description de cet arbre, 11.
Goa, Ville des Indes, sa description, 262. Mœurs des Habitants, 265.
Gogo, Ville des Indes; sa description, 249.
Golconde, cortege de la Reine de ce pays, 24.
Gomeron, Ville & port de mer du Golfe Persique, 25. Sa description, 26. Ses productions, 27. Le climat en est dangereux aux Etrangers, 28. Grand commerce de cette Ville, 31. Mœurs des Habitants, *Ibid.* Arbres des Banianes, 33.
Gougeons de Java; leur description, 159.
Grenouilles de Java, 187.
Grognard, poisson des Indes, 144.
Gwira, oiseau des Indes 173.

H

HERISSON de mer; sa description, 151.
Héron des Indes, 185.
Hottentots, stupidité de ce peuple, 6.

J

JIFNAPATNAM, Ville & Pays des Indes, 339.
Jakadet, insecte des Indes, 189.
Jakka, arbre des Indes; sa description, 113.
Jarek, Isle dans le Golfe Persique, 49.
Java, description de cette Isle, 82. Ses productions, 83. Des Habitants, 85. Des Villes, 86.
Jin, oiseau des Indes; sa description, 177.
Indes orientales, leur

description, 241.
Indigo, comment on prépare cet arbrisseau des Indes, 322.
Jor, Royaume des Indes, 16. Portrait des Habitants. 17.

K

Kakkerlakken, insecte de Java, 188.
Kananga, arbre des Indes, 128.
Karambola, fruit des Indes, 135.
Katsiapiris, fruit des Indes, 114.
Keelt, poisson des Indes, 142.
Klipt, poisson des Indes, 152.
Kokoi, description de cet oiseau, 178.
Kolkas, plante des Indes; sa description, 138.
Koret, poisson des Indes, 150.

L

Lancen, arbre des Indes; sa description, 135.
Large-Bec, oiseau des Indes, 175.
Legoaen, espece de Crocodile, 185.
Limaçon à pourpre; sa description, 164.
Lynx, description de cet animal, 193.

M

Madurè, Ville & Pays des Indes orientales; sa descriptions, 74. Ses productions, 75.
Makandon, fruit des Indes; sa description, 131.
Malabar, pays des Indes, 268.
Malaca, Description de la Ville & du Royaume de ce nom, 14. Mœurs des Habitants, 15.
Mamgamt, frui des Indes; sa description, 132.
Mangeur de Fourmis, animal des Indes, 196.
Mango, arbre des Indes; sa description, 115.
Mangostan, Id. 115.
Marsuin de mer, description de ce poisson, 140.
Martan, Royaume des Indes; sa description, 66.
Martinet, de Java; description de cet oiseau, 172.
Masulipatan, description

de cette Ville, 53 & 309.
Merdeux, poiſſon des Indes, 142.
Meurtriers, (Baie des) d'où lui vient ce nom, 220.
Mille-pieds, eſpece de Scorpion, 184.
Mocka, Ville d'Arabie, 251. Son grand commerce, 255.
Momadavil, Roi de Cochin, eſt mis ſur le trône par les Hollandois, 56.
Monſtre marin, poiſſon des Indes, 159.
Moringo, arbre des Indes, 122.
Moules de Java; leur deſcription, 163.
Moutons de Java, leur deſcription, 200.
Mullet, poiſſon des Indes, 149.

N

NAINATIVA, Iſle des Indes, 351.
Nairs, Nobles du Malabar, 282. Leur haine contre les Chrétiens, 284.
Nalika, fruit des Indes. 125.
Nagapatnam, Ville de la côte de Coromandel: Origine de ce nom, 51 & 296.
Nieuhoff, (Jean) s'embarque pour les Indes, 1. Il aborde à l'iſle Saint Vincent, 2. Il arrive au Cap de Bonne-Eſperance 3 Il va à la Chine, & revient en Europe, 8. Il ſe rembarque, & ſe rend à Batavia, 10. Il va à Malaca, 14. Il aborde à l'iſle de Dingding, 22. Il arrive à Wingurla, 23. Il ſe rend à Gomeron, 25. Il va à Jafnapatnam, 50. Il débarque à Paliacate, 52. Il eſt chargé d'une négociation avec les Princes Indiens. 50. Il va à Calcolang. 59. Il eſt bien reçu de ces Princes, 62. Il retourne à Coulang, 68. Il revient en Hollande, 80. Son troiſieme voyage, 204. Il arrive à Madagaſcar, 206. Il deſcend ſur les bords de la riviere de Magalagie, 207. Il débarque dans la baie d'Antigoa, *Id.* Recherche inutile

qu'on fait pour le retrouver, 209. On conjecture qu'il eſt maſſacré, 210.
Nil, conjectures ſur les ſources de ce fleuve, 332.
Ninundiva, Iſle des Indes, 351.
Noueux, Inſectes de Java, 191.

O

Oie d'Inde, deſcription de cet animal, 176.
Oiſeau de riz, ſa deſcription, 179.
Oiſeau Rouge, ſa deſcription, 173.
Ormus, deſcription de cette Iſle, 37. De la Capitale, 39. Diminution du commerce de cette Place, 47.
Oſeille des Indes, ſa deſcription, 109.
Ourature, Iſle des Indes, 349.

P

Pahan, Royaume des Indes, 17.
Paliacate, Ville de la côte de Coromandel, 52. & 303. Mœurs des Habitants, 53.
Pamipus, poiſſon des Indes, 154.
Papillons, des Indes; leur deſcription, 180.
Patane, Royaume des Indes, 18. Mœurs des Habitants, 19 Leur commerce, 20.
Pentapouli, Royaume des Indes, 308.
Perles, comment on les pêche à Maduré, 77.
Perroquet de mer, deſcription de ce poiſſon, 147.
Perroquets de Java, 172.
Pigeon de mer; deſcription de ce poiſſon, 150.
Pigeons des Indes; leur deſcription, 180.
Pit, poiſſon des Indes, 148.
Pock, poiſſon des Indes, 148.
Poerro, oiſeau des Indes, 174.
Poirreau des Indes; ſa deſcription, 137.
Poiſſon à corne; ſa deſcription, 145.
Poiſſon à cinq doigts, 155.
Poiſſon à épée; ſa deſcription, 157.
Poiſſon aux os; ſa deſcription, 147.
Poiſſon blanc; ſa deſcrip-

tion ; 155.
Poiſſon d'Amboine, 140.
Poiſſon pie ; ſa deſcription, 158.
Poiſſon plat ; ſa deſcription, 146.
Poiſſon rond ; ſa deſcription, 155.
Poiſſon rouge ; ſa deſcription, 146.
Poiſſon Royal ; ſa deſcription, 143.
Poiſſons volants ; leur deſcription, 156.
Pompion ou Courge des Indes, 114.
Pongardive, Iſle des Indes, 350.
Porcks épics, de Java, 197.
Porka, Royaume des Indes ; ſa deſcription, 63 & 279.
Pou de mer, poiſſon des Indes, 145.
Poulets des Indes ; leur deſcription, 181.
Puerto nuovo, Ville du Coromandel, 299.
Pylſtaart, Iſle découverte par Taſman 225.

Q

QUALLEN, poiſſon des Indes, 165.
Quatre lumieres, fleur des Indes, 126.
Queue fourchue, poiſſon des Indes, 156.
Queue jaune, Id. 142.
Quixome, Iſle du Golfe Perſique, 48. Arbre très-dangereux dans cette Iſle, 49.

R

RAIES de Java ; leur deſcription, 166.
Rambuſtan, arbre des Indes, 135.
Rammanacoyel, Iſle des Indes, 294.
Rattan, arbre & fruit des Indes, 116.
Renards de Macaſſar, leur deſcription, 194.
Requin ; deſcription de cet animal, 151.
Roſado ; arbre des Indes, 124.

S

SANGLIERS des Indes, leur deſcription, 199.
Sauterelles de Java, 189.
Sauteur ; deſcription de cet animal, 181.
Sautillant, poiſſon des Indes, 153.
Scorpion des Indes, 183.
Serpents des Indes ; leur

description 184.
Serpents volans de Java, 186.
Siampiu, arbriſſeau des Indes, 113.
Siap, poiſſon des Indes, 157.
Simbar-Mangiran, arbriſſeau, 132.
Singes de Java; leur deſcription, 194.
Souffleur, poiſſon des Indes, 154.
Stip, poiſſon des Indes, 150.
Strand, oiſeau des Indes, 175.
Succeur, poiſſon; ſa deſcription, 151.
Sukotyro; deſcription de cet animal, 193.
Surate, Ville des Indes; ſa deſcription. 246.

T.

Takkatak, arbriſſeau des Indes, 121.
Taſman (Abel) eſt chargé par les Hollandois de faire des découvertes, 212. Il part de Batavia, 213. Il découvre la terre de Van-Diemen, 215. Il découvre la nouvelle Zélande, 218. Les Habitants lui tuent trois hommes. 220. Il découvre l'iſle des trois Rois, 221. Il découvre l'Iſle de Pylſtaart, 225. Il nomme deux nouvelles Iſles, Amſterdam & Rotterdam, 225. Il reconnoît les Iſles d'Anthoni Java, 230. Il arrive à la nouvelle Guinée, 231. Il paſſe à l'iſle brûlante, 233. Il arrive à l'Iſle de Schouten, 236. Son retour à Batavia, 237.
Thé, deſcription de cet arbriſſeau, 327.
Thomé (Saint) ou Maliapour, Ville ſur la côte de Coromandel, 50 & 303.
Tigre; deſcription de cet animal, 385.
Tireur de venin, Inſecte des Indes, 190.
Tourterelles des Indes; leur deſcription, 176.
Tranquebar, Ville du Coromandel, 299.
Travancoor, Royaume des Indes orientales. 68.
Trompe d'Eléphant, poiſſon des Indes, 145.
Tutucurin ou *Tutocorin*, Ville des Indes orienta-

les, 73. Mœurs des Habitants, 74 & 287.

V

Van-Diemen (terre de) découverte par Tasman, 215.
Vincent, (Saint) l'une des Isles de Sel, 2.
Visapour, Royaume dans l'Inde, 260.

W

Wingurla, Port du Royaume de Golconde, 251.

Z

Zelande (nouvelle) pays découvert par Tasman, 218. Description des Habitants, 219.

Fin de la Table du Sixieme Volume.

BIBLIOTHEQUE SAINT-SULPICE